

Tuesday at Montserrat

James Marges

Man Ray

Robert Madsen

JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B.....

JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B.....

*Pour servir de suite au Journal du traitement magnétique de la D.^{lle} N....
& de preuve à la Théorie de l'Essai.*

Par M. T. D. M.

JANVIER 1787.



A STRASBOURG,
A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



AVANT-PROPOS.

L'ACCUEIL que tous les partisans du magnétisme viennent de faire au journal du traitement magnétique de la D^{lle}. N., a suffisamment démontré la nécessité de ces sortes de journaux, dans un temps où le magnétisme est à peine connu, & où l'accord & la multiplicité des faits peuvent seuls lui donner quelque confiance. Il n'étoit aucun magnétiseur, sans doute, qui n'eût obtenu lui-même la plupart des faits que j'ai présentés dans le journal de la D^{lle}. N. : mais plus ces faits étoient merveilleux, plus ils devoient naturellement inspirer de la méfiance, & par là même ils ne pouvoient être trop appuyés par d'autres faits semblables, recueillis de toutes parts & dans le même temps. Ce ne sont point

des nouveautés que nous devons désirer en ce genre ; & si chaque magnétiseur présentoit des résultats absolument nouveaux, si nous ne pouvions plus reconnoître dans le rapport de ces résultats la marche simple & uniforme de la nature, quelle raison aurions-nous de croire aucun des faits en particulier, & que pourrions-nous conclure encore de tous ces faits isolés & épars ?

Ce n'est donc point dans la vue de piquer la curiosité des magnétiseurs, que je donne aujourd'hui le journal du traitement magnétique de Madame B. ; & quoique ce journal soit très-intéressant par lui-même, quoiqu'il contienne des observations nouvelles & utiles, il ne présentera, cependant, quant aux principaux faits, rien qu'on n'ait pu voir déjà dans le journal de la D.^{lle} N., & dans ceux que plusieurs sociétés nous ont donnés depuis. Mais, je crois, comme

je l'ai dit souvent, qu'un véritable ami de l'humanité, lorsqu'il a fait le bien, n'a rempli que la moitié de sa tâche, s'il peut encore aider les autres à l'opérer comme lui en leur faisant connoître les moyens qui lui ont le mieux réussi. Ce motif seroit suffisant, sans doute, pour m'engager à publier ce nouveau journal & les observations que j'ai été à portée de faire dans une ville où les Somnambules magnétiques sont très-communs, & où le somnambulisme s'est présenté à moi sous une infinité de formes. Une autre raison encore m'en fait une forte de devoir,

Je ne me suis point contenté jusqu'à ce jour de raconter des faits magnétiques, tels à peu près qu'on les retrouve chez presque tous les somnambules; j'ai rendu compte encore des diverses expériences que cet état nouveau m'avoit paru être susceptible de fournir, & d'après ces expériences

faites avec soin, j'ai cru pouvoir hasarder quelques vues générales sur la théorie du somnambulisme. Ces idées consignées dans l'*Essai sur la théorie* ont rempli le premier but que je m'étois proposé dans cet ouvrage, celui d'engager les magnétiseurs à répéter les expériences qui me les avoient fournies, & j'ai vu que tous leurs résultats avoient été entièrement conformes aux miens. Mais le hasard m'ayant donné l'occasion de les répéter moi-même avec le plus grand succès, & le traitement de Madame B. ayant non-seulement confirmé mes premiers apperçus, mais ayant étendu considérablement mes idées, je crois devoir rendre compte des nouvelles lumières qu'il m'a procurées, à ceux des magnétiseurs qui, trouvant les premières hypothèses du moins plausibles, avoient cru pouvoir adopter mes opinions.

Il est bien vrai qu'en magnétisme

les faits sont ce qu'il nous importe surtout de recueillir, & c'est ce qui a fait dire à quelques magnétiseurs très-éclairés, ce que j'avois dit souvent moi-même, que les raisonnemens les plus profonds, la théorie la plus ingénieuse, ne feroient rien sans le rapport & la réunion des faits : mais je ne crois pas pour cela, comme ces mêmes magnétiseurs, qu'il faille nous en tenir à raconter simplement les faits, sans nous permettre d'y joindre aucune réflexion; je pense, au contraire, que ce fera autant par la discussion des opinions, que par l'accord des résultats, que nous pourrons parvenir un jour à connoître réellement le magnétisme. La marche de l'esprit humain est lente & graduelle, & toutes nos connoissances ne sont devenues des vérités, qu'après avoir été longtemps voilées par des erreurs. Il y auroit sans doute beaucoup de présomption à nous flatter que nous dé-

couvrirons toutes les causes de ces effets merveilleux que nous commençons à peine à entrevoir : mais s'il faut qu'ici comme en tout on débute par des erreurs, ayons le courage de nous tromper, & payons ce tribut à l'humanité, pour les hommes plus heureux qui nous suivront.

Je fais que le magnétisme peut être l'appanage de l'homme simple comme celui de l'homme le plus instruit : les moyens qu'il nous offre sont dans la nature, & sans doute ils appartiennent à tous les hommes. Mais s'ensuit-il que l'emploi de ces moyens ne puisse pas être perfectionné, & peut-il l'être mieux que par une théorie déduite des faits ? La terre ouvre son sein au paysan le plus grossier : mais ce sont les recherches de l'homme plus éclairé qui fournissent à ce paysan des moyens de culture plus simples & plus fructueux. Je préférerois, sans doute, en magnétisme, comme en tout autre

objet de physique, une gazette de faits, à tout système de théorie qui seroit présenté sans les faits. Mais que risquons - nous à donner l'une & l'autre ?

Je suivrai donc dans ce journal la marche que j'ai suivie dans celui de la D.^{lle} N. Je rapporterai les faits avec l'exactitude la plus scrupuleuse, je rendrai compte de toutes les observations que j'ai pu faire, & je joindrai aux observations & aux faits les réflexions qu'ils m'ont fournies. Je n'aurai pas plus ici que je n'ai eu dans l'essai sur la théorie, la prétention de faire adopter mes idées systématiques : mais toutes les fois que de nouveaux faits, venant à l'appui des premiers, me paroîtront prêter plus de force à ces idées, je donnerai ces faits, non point comme une preuve suffisante, mais comme un préjugé de plus en faveur de mon opinion.

Je ne nommerai personne, parce

que mon intention n'est point de me nommer moi-même. Ce n'est pas que quelques-uns n'aient prétendu que j'aurois dû faire connoître les personnes dont j'ai occasion de parler; ils ont pensé que des noms respectables & connus auroient donné plus de poids au narré des faits, & qu'ils en auroient imposé davantage aux incrédules: mais encore une fois, je ne veux point convaincre les incrédules; & les magnétiseurs qui me liront, accoutumés à voir les mêmes faits, n'auront besoin pour me croire que de leur propre expérience. Les incrédules de mauvaise foi, ceux qui ne voudroient pas s'en croire eux-mêmes sur des faits qu'ils auroient eu sous les yeux, ceux qui refuseroient de voir des faits dans la crainte d'être forcés, malgré eux, à revenir sur leur premier jugement, ceux-là me croiroient-ils mieux quand je leur nommérois mes acteurs & mes témoins? Et s'il en est quelques-uns

assez futiles pour n'asseoir leur opinion que sur des noms, leur conviction vaut-elle la peine que nous prendrions à l'obtenir ?

Je m'étois rendu à Strasbourg au mois de mai dernier. A portée d'une société nombreuse & composée d'hommes estimables que l'amour de l'humanité avoit réunis, & dont le zèle & l'activité se sont fait assez connoître par le grand nombre de cures qu'ils ont opérées, je ne pouvois manquer de moyens de m'éclairer de plus en plus, & d'ajouter chaque jour de nouvelles observations à celles que j'avois déjà faites en opérant moi-même. Je suivois avec assiduité les travaux de cette société respectable; & si quelquefois j'étois forcé de reconnoître dans le lieu du traitement quelques-uns des inconvéniens que j'avois déjà indiqués, comme étant inséparables de tout traitement rassemblé, & dont j'aurai plus d'une fois occasion de

parler encore, du moins pouvois-je voir que ces inconvéniens tenant à la nature même de la chose, étoient considérablement diminués par le zèle infatigable des hommes éclairés qui dirigeoient celui-ci. Je jouissois sur-tout dans les traitemens particuliers où quelques-uns de ces magnétiseurs avoient la complaisance de m'admettre ; c'étoit là que je retrouvois le somnambulisme magnétique tel absolument que je l'avois vu chez la D.^{lle} N., & chacun des malades que je voyois ainsi confirmoit quelqueune des idées que je m'étois formées sur cet état.

C'étoit de cette manière que je me dédommageois de ne pouvoir magnétiser, lorsque contre mon attente, je me vis engagé à entreprendre moi-même un traitement. J'assistois un jour à l'une des crises de Madame F., magnétisée par M. le comte de L. ; je fus témoin d'une consultation que cette

sonnambule célèbre donnoit à M. B. & à Madame son épouse. Je les voyois tous deux pour la première fois ; j'ignorais parfaitement quelle étoit leur maladie, & le peu de mots que leur dit Madame F. ne me mit guères mieux au fait : mais je sentis naître en moi l'espérance de les guérir, j'abandonnai le projet que j'avois fait de ne point magnétiser de quelque temps, & l'on va voir combien j'eus sujet de m'en applaudir. C'est de Madame B. qu'il sera question dans ce journal ; il est à propos de faire connoître en peu de mots quel étoit son état à l'époque où je la vis pour la première fois.

Depuis près de quinze mois Madame B. dépérissoit sensiblement, sans que les médecins pussent imaginer quelle étoit la cause d'un mal dont les symptômes cependant étoient bien capables d'allarmer. Elle éprouvoit des palpitations violentes & habituelles, des suffocations fréquentes, une

tristesse affreuse, de longs évanouissemens, & des élancemens presque continuels dans le côté gauche; elle avoit entièrement perdu le sommeil & l'appétit, ses règles depuis quelques mois étoient dérangées, sa maigreur & son abattement, tout enfin dénonçoit en elle une maladie grave que les médecins, ne sachant comment la définir, se contentoient d'appeler *vapeurs* (1), &

(1) Ce mot *vapeur* est devenu, dans la bouche de MM. les médecins, un mot générique par lequel ils désignent un grand nombre de maladies nerveuses dont ils ne connoissent point les causes, souvent très-différentes entr'elles, ou même opposées, & auxquels conséquemment ils ne peuvent appliquer que des remèdes très-incertains; & cela n'est point étonnant. Ces Messieurs ne savent pas bien encore quelle est la nature de nos nerfs, quels sont leurs rapports entr'eux & avec les autres parties de notre machine. Ils connoissent encore moins la nature du fluide qui nourrit, anime & vivifie ces nerfs, fluide qu'ils ont appelé vaguement fluide nerveux, sans avoir jamais pu définir ni son origine, ni la manière dont il agit, ni les altérations dont il peut être susceptible. C'est pour cela que toutes les fois que nous sommes malades dans cette partie essentielle de notre organisation, ces Messieurs disent simplement que

pour

pour laquelle ils lui ordonnoient par intervalles quelques eaux minérales, le régime & l'eau de fleur d'orange. Tout récemment encore Madame B. ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même des soins qu'exigeoient Monsieur son mari & ses quatre enfans malades à la fois, avoit achevé d'épuiser par de longues veilles le peu de forces qui lui restoient; & cette respectable mère de famille étoit prête à succomber, lorsque sollicitée par M. B. elle consentit enfin à consulter une somnambule, & à recourir au

nous avons des vapeurs; & ne pouvant attaquer la cause du mal qu'ils ignorent, ils sont réduits à user de quelques palliatifs généraux qui, donnés indifféremment dans tous les cas, augmentent souvent le mal au lieu de le guérir. C'est sur-tout dans les maladies de nerfs que le magnétisme est un remède assuré, parce qu'il est rare que ces maladies ne procurent pas le somnambulisme, & que les malades en cet état, guidés par un instinct qui ne se trompe point, peuvent nous faire connoître la source cachée du mal dans des causes qui auroient nécessairement échappé à toute la pénétration du plus habile médecin.

magnétisme ; qu'elle ne connoissoit point encore, & auquel même elle ne croyoit pas du tout.

Ce fut le 24 juin 1786 qu'elle se présenta à Madame F. pour en être *touchée*. Cette somnambule ne soupçonna point la cause première de ses maux ; elle fut frappée seulement de l'irrégularité qu'elle vit dans la circulation du sang, & elle indiqua pour cela quelques boissons tempérantes. Elle crut appercevoir aussi de la foiblesse dans l'estomac ; mais elle ne donna aucun détail à ce sujet. Sur le tout elle conseilla à Madame B. de se faire magnétiser régulièrement.

J'ai dit que le hasard m'avoit rendu témoin de cette consultation. L'intérêt que devoit naturellement inspirer une mère de famille réduite à l'état où je voyois Madame B., me porta à m'offrir pour la magnétiser. La somnambule avoit paru craindre qu'elle ne tombât que très-difficilement en crise

magnétique : mais plein de confiance au pouvoir de la volonté, convaincu par ma propre expérience que le meilleur somnambule peut se tromper quelquefois, j'aimai mieux croire que Madame F. avoit mal vu, & je fondai au contraire tout mon espoir sur le somnambulisme. On va voir que j'avois bien jugé. Mes offres furent acceptées, & M. B. qui connoissoit le magnétisme, & qui savoit l'apprécier, m'ayant parfaitement secondé, j'entrepris un traitement qui bientôt devint très-intéressant, soit par les effets salutaires qu'il produisit, soit par les phénomènes qu'il me présenta à chaque instant, par les observations utiles qu'il me mit à portée de faire; soit enfin par le rapport que je trouvai entre ses résultats & les idées que je m'étois formées. C'est le journal de ce traitement que je donne ici. Je desire qu'il serve à fixer de plus en plus l'opinion des magnétiseurs sur tout

ce que j'ai dit jusqu'à ce jour. J'avoue que la plupart des faits qu'il contient me paroissent confirmer merveilleusement mes idées de théorie : mais encore une fois, en rapportant ces faits avec exactitude, avec sincérité, je ne prétends nullement faire adopter mes opinions. Fondé plus que jamais à les conserver, ce sont néanmoins des doutes que je propose encore; & convaincu que le développement & la vraie connoissance du magnétisme demandent plusieurs siècles de travaux, je ne présente que des applications nouvelles de ce qui m'a paru être seulement probable, & non point des principes & des dogmes.

Le 24 juin & tous les jours suivans, jusqu'au 14 juillet, je magnétifai régulièrement Madame B., le matin à neuf heures, & l'après-midi à trois heures. Je suivis pour les procédés magnétiques ma maxime ordinaire, celle de magnétifer à grands courans,

de faire circuler constamment le fluide de la tête aux extrémités. Ne connoissant point quel étoit le genre de maladie que j'avois à traiter, je n'avois garde d'appliquer mon action de préférence à quelque partie du corps, & j'attendois que la nature m'indiquât elle-même, par quelque révolution apparente, le besoin qu'elle pouvoit en avoir. Je renforçai mes procédés par une volonté forte & soutenue de guérir la malade, & surtout de provoquer en elle l'état salutaire du somnambulisme.

Dès le premier jour ses yeux furent fermés & collés, de manière qu'il ne lui fut plus possible de les ouvrir avant la fin du travail : mais ces yeux d'abord étoient parfaitement obscurs & tels qu'ils sont en ce cas dans l'état naturel. La malade entendoit tout, se ressouvenoit après sa crise de tout ce qu'elle avoit dit ou entendu ; en un mot, quoiqu'elle eût les yeux

fermés forcément, & quoique d'après cet effet il me fût facile de reconnoître en elle un travail de la nature, je ne pus retrouver dans ce travail aucun des principaux caractères du somnambulisme magnétique.

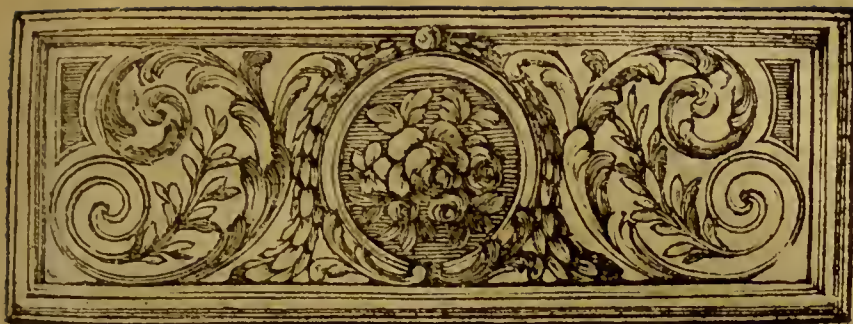
Au bout de quelques jours les crises devinrent un peu moins imparfaites, sans que j'eusse rien changé à mes procédés, auxquels je tenois constamment. La malade m'avertissoit par fois que ses yeux toujours bien fermés devenoient plus clairs par intervalles: & je remarquai qu'ils l'étoient d'autant plus qu'elle m'avoit paru être plus fatiguée, plus accablée; d'autant plus aussi que je mettois plus de force & plus d'énergie dans ma volonté. Les jours suivans, & dès le 9 juillet, les yeux devinrent constamment plus clairs. La malade étoit loin cependant de voir encore dans son intérieur, elle entendoit encore ce qui se disoit au-

tour d'elle : mais je commençai à m'appercevoir qu'elle se perdoit par fois pendant quelques instans, & même elle n'avoit plus qu'un souvenir bien confus de ce qui s'étoit passé durant ses crises.

Toutes ces gradations dans le travail de la nature étoient infiniment intéressantes à observer & à suivre ; mais il ne faut pas croire cependant qu'elles fussent toujours bien marquées, & j'aurois eu peine assurément à en classer toutes les nuances. Elles varioient d'un instant à l'autre en raison d'une multitude de causes locales & accidentelles ; mais j'observois très-bien & en somme que ma malade avançoit chaque jour vers un somnambulisme plus parfait. Cette remarque, en augmentant ma confiance, redoubloit aussi l'action de ma volonté, & je ne doutai plus que l'époque des règles, temps où ma malade seroit plus fatiguée, ne

décidât enfin la crise que je desirois. On va voir qu'en effet je ne fus pas trompé dans mon attente. Les règles parurent le 14 juillet, & avec elles le somnambulisme. Comme ce ne fut que de ce jour-là seulement que je jugeai nécessaire de tenir un journal exact, c'est à ce jour aussi que je commence à en donner les détails.





JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B.....

LA crise de l'après-midi de ce jour fut

 déjà moins imparfaite que n'avoient été 1786,
 toutes les précédentes. Ma malade m'en Juillet 14.
 annonça une meilleure pour le lendemain,
& de meilleures encore lorsqu'après le pre-
mier écoulement des règles, le sang seroit
devenu un peu plus calme. Elle me dit à
ce sujet que jusqu'alors ses crises n'avoient
été si imparfaites, que parce que son sang
étoit trop agité, & que se portant au cœur
avec trop de rapidité au moment où elle
alloit s'endormir, ces secousses fréquentes
la tenoient éveillée.

 Juillet 14.

Cette crise dura près d'une heure, pendant laquelle je ne cessai de magnétiser comme à mon ordinaire. Les yeux de la malade, qui d'abord avoient été obscurs, devinrent plus clairs à mesure que le sommeil devenoit plus magnétique, & je remarquai que vers la fin de la crise, ils reprirent peu à peu leur obscurité, jusqu'à l'instant du réveil, où ils s'ouvrirent d'eux-mêmes & sans mon secours.

Les règles commencèrent à paroître immédiatement après la fin de cette crise.

 Juillet 15.

Le 15, j'appris que les règles s'étoient arrêtées vers neuf heures du matin, & Madame B. me dit qu'au même instant, & quoique le temps fût alors fort chaud, elle avoit éprouvé un froid très-marqué dans tout son corps. Je ne voulus pas cependant la magnétiser le matin, dans l'espoir qu'étant plus fatiguée elle en auroit une crise meilleure l'après-midi.

Le soir, en effet, à peine m'étois-je approché d'elle, & je commençois seulement à la magnétiser, lorsque ses yeux se fermèrent, & bientôt après elle entra en crise. Elle étoit parfaitement calme. Craignant de déranger le travail qui se faisoit en elle, je la magnétifai long-temps sans lui parler, jusqu'à ce qu'enfin elle-même prit la parole pour me

dire : — J'avois grand besoin aujourd'hui
 d'être magnétisée. — Avez-vous une bonne Juillet 15.
 crise, lui demandai-je alors? — Oui : elle
 deviendra assez bonne vers la fin. — Indi-
 quez-moi la manière dont je dois vous ma-
 gnétiser, pour vous faire plus de bien. — Il
 faut me présenter de loin votre main, les
 doigts en pointe, & la faire descendre len-
 tement de ma tête à mes genoux, vis-à-vis
 le milieu de mon corps. Cette manière
endort mon sang & rend mes yeux plus clairs.

Après dix minutes de ce magnétisme,
 m'ayant fait approcher devant elle, elle prit
 mes pouces qu'elle tint ferrés contre les
 siens, non pas à pôles opposés, mais en
 croisant ses bras & me faisant croiser les
 miens. Elle appuyoit en même temps son
 front contre le mien. Elle resta dans cette
 position pendant sept à huit minutes ; puis
 me faisant placer à côté d'elle, elle me dit
 de tenir une de mes mains à plat sur son
 ventre, & l'autre main aussi à plat sur son
 front. Enfin elle me dit : *Laissez-moi seule à
 présent, restez tranquille auprès de moi j'ache-
 verai de m'endormir.*

Je repris ensuite mes questions. — Voyez-
 vous votre intérieur & le mien? — Non,
 pas encore : mais j'espère qu'un jour je les
 verrai. — Pourriez-vous magnétiser mes

yeux (1) ? — Sans doute. . . . — Et là-
 Juillet 15, deffus elle s'avança vers moi & me magné-
 tifa avec beaucoup de force. Son sommeil
 en devint bien meilleur, & j'ai toujours

(1) Depuis près de deux ans, ma vue s'étoit considéra-
 blement affoiblie, & tous les remèdes que j'avois faits
 d'abord ne m'ayant point réuffi, j'étois perfuadé que le
 magnétisme pourroit feul la rétablir. Je pensois encore,
 quoiqu'en ait dit une fomnambule d'ailleurs clairvoyante,
 que perfonne ne peut magnétifer avec autant de force,
 qu'un malade en crife, parce qu'en cet état fa volonté est
 uniquement & entièrement dirigée vers le bien qu'il veut
 faire, parce que, n'étant diftraite par rien, elle se con-
 centre pleinement fur le fujet qu'il magnétife; parce qu'enfin,
 éprouvant lui-même ou voyant les effets qu'il produit, il
 est plus en état que tout autre, de diriger fon action.
 C'étoit fur ce principe que j'avois formé le projet de faire
 magnétifer mes yeux par Madame B. pendant fes crifes;
 j'étois perfuadé qu'elle les guériroit, & je ne fus pas
 trompé. Cette malade intéreffante m'a magnétifé réguliè-
 rement pendant tout le cours de fon traitement; elle a
 accéléré l'effet du magnétisme par quelques remèdes qu'elle
 m'a prefcrits à mefure que fon instinct les lui indiquoit. Et
 mes yeux enfin font infiniment mieux aujourd'hui qu'ils
 n'euffent été depuis deux ans. Quoique Madame B. n'ait
 plus befoin en ce moment de magnétisme pour elle-même,
 elle continue à me magnétifer, & chaque fois elle retombe
 en crife. Je ne doute pas qu'elle n'achève ainfi de me
 guérir bientôt parfaitement.

J'ai voulu donner ici le précis de mon état, parce que
 mon intention n'étant pas d'occuper les lecteurs de moi-
 même dans ce journal, je ne parlerai de ce qui m'est per-
 fonnel qu'autant que cela pourra fe rapporter à ma malade,
 & donner quelques lumières fur ce qui fe paffoit en elle.

remarqué depuis que toutes les fois qu'elle =====
 m'a magnétisé pendant ses crises, elle est Juillet 15.
 devenue beaucoup plus clairvoyante, sans
 doute parce que l'action qu'elle y mettoit,
 établissant le rapport d'une manière plus
 intime, me donnoit à moi-même plus d'af-
 cendant sur elle, & parce que, comme elle
 me l'a répété souvent depuis, sa main,
 en me magnétisant, ne pouvoit me toucher,
 sans faire sortir de mon corps des jets de fluide
 qui la chargeoient. —

Je continuai. — Votre époque durera-
 t-elle long-temps? — Elle durera cinq jours,
 à compter d'hier soir qu'elle a commencé,
 pourvu que je n'y dérange rien en m'agitant
 de quelque manière que ce soit. — Voyez-
 vous travailler en vous la nature? — Je ne
 vois rien : je ne puis dire que ce que je
 sens. — Que sentez-vous? — Je sens que
 j'ai dans la matrice beaucoup de sang coagulé,
 & c'est ce qui cause mon mal aux reins. —
 Ce sang se détachera-t-il pendant cette épo-
 que? — Non pas entièrement pour cette
 fois. — D'où venoit la sensation de froid
 que vous avez éprouvée ce matin? — De
 ce que mon sang ne circuloit pas bien, &
 qu'il fatiguoit mes nerfs. — Auriez-vous
 quelque remède à faire? — Je n'en vois
 point encore. — Dormez-vous bien à pré-

Juillet 15. fent ? — *Oui , je n'entends rien : je ne m'in-*
quiète de rien : je suis bien : Ah ! si je pouvois
toujours être ainsi. — Dormirez-vous encore
 long - temps ? — Un peu plus de demi-
 heure (& sur la même question que
 je renouvelai au bout d'un quart-d'heure)
 — pas tout-à-fait vingt minutes.

Aurez-vous encore de bonnes crises ? —
 Si mon sang va bien , & si je n'ai pas ce
 froid d'ici à demain , il ne faudra pas me
 magnétiser le matin , & j'aurai une bonne
 crise l'après-midi. — En aurez-vous après
 votre époque ? — Elles varieront pendant
 tout le mois , & elles seront toujours meil-
 leures , suivant que je me trouverai plus
 fatiguée. — En aurez-vous à votre époque
 prochaine ? — Oui , j'en aurai de bonnes ,
 sur-tout quand les règles auront commen-
 cé à couler. — Vos règles vont-elles à
 présent ? — Non : mais elles reprendront au
 moment où je me réveillerai.

Quatorze minutes après ma dernière ques-
 tion sur l'instant du réveil , ma malade se
 réveilla en sursaut. Peu de momens après ,
 je lui demandai si ses règles alloient , & sur
 ce qu'elle me répondit que non , j'imaginai
 que pendant sa crise , elle s'étoit trompée
 sur cet article & sur celui du réveil.

Je voulus terminer la séance , en la cal-

mant comme à l'ordinaire, mais elle se ren-
 dormit aussitôt ; puis elle me dit : *je n'avois* Juillet 15.
pas achevé mon temps. — Qu'est-ce qui vous
 a empêché de l'achever ? — C'est une ré-
 volution de sang qui s'est porté au cœur...
 tenez votre main sur mon cœur. — Cela
 aura-t-il des suites ? — Non : je ferai seule-
 ment un peu plus agitée, & il faudra me
 calmer plus long-temps.

Cinq minutes après elle se réveilla d'elle-
 même ; je la calmai ; & elle m'assura peu
 après que ses règles recommençoient à couler.

Après son réveil elle n'eut aucun souvenir
 de tout ce qui s'étoit passé. Je n'eus garde
 de l'en instruire, & je fis au contraire tout
 mon possible pour lui persuader qu'elle avoit
 dormi d'un sommeil ordinaire. Elle avoit
 peine à me croire, parce qu'il ne lui paroîs-
 soit pas qu'il y eût eu aucun intervalle entre
 l'instant où elle s'étoit endormie, & celui
 du réveil : mais enfin elle ne soupçonna
 nullement qu'elle eût été en crise. Il seroit à
 desirer que tous les magnétiseurs prissent la
 même précaution avec leurs malades, ils
 éviteroient par-là d'inquiéter & de préoc-
 cuper inutilement l'esprit de celles dont la
 timidité répugne à l'état si nouveau du som-
 nambulisme. Ils éviteroient un inconvénient
 plus grand encore, celui de donner à quel-

 Juillet 15. ques autres un goût de célébrité qui ne peut
 qu'altérer leurs crises & les rendre suspectes.
 Madame B. pendant son sommeil m'avoit
 dit qu'elle devoit me magnétiser tous les
 jours, soit qu'elle fût en crise, soit qu'elle
 n'y fût pas. Étant éveillée, elle parla de mes
 yeux avec intérêt, & elle parut être très-
 affectée de ce qu'elle n'étoit pas en état de
 me magnétiser.

 Juillet 16. Le seize au matin, je trouvai Madame B.
 très-disposée à entrer en crise : mais suivant
 l'indication qu'elle m'avoit donnée la veille,
 je ne m'attachai qu'à la calmer.

L'après-midi elle s'endormit en moins de
 deux minutes de magnétisme ; & cette crise,
 à peu près semblable à celle de la veille, dura
 environ une heure & demie. La malade ne
 vit pas mieux encore dans son intérieur ; &
 sur toutes les questions que je lui fis à ce
 sujet, elle me répondit toujours : *je suis*
comme hébétée, je ne vois rien... je suis trop
agitée. J'aurois bien désiré cependant de
 connoître la cause de ce froid intérieur qu'elle
 éprouvoit par fois, & qui la faisoit souffrir
 beaucoup. Elle m'annonça bien dans cette
 crise qu'elle l'éprouveroit fortement le soir
 en se couchant ; & elle me dit de lui recom-
 mander de se magnétiser alors elle-même :

mais

mais elle ne put m'en apprendre rien de plus ; & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'elle découvrit enfin la source de ses maux.

Juillet 16.

Elle me magnétisa avec cette force & cette énergie dont un somnambule seul est capable. Sa crise en devint meilleure. Elle me dit à plusieurs reprises : *je vous fais du bien : je le sens. . . je vous guérirai. . .* Il faut absolument, ajouta-t-elle, que je vous magnétise tous les jours, matin & soir, entre mes deux époques. Je tomberai en crise toutes les fois que je vous magnétiserai : mais à l'exception de quelques jours dans le mois, où je ferai plus fatiguée, les crises du matin ne seront jusqu'à mon autre époque, que des crises très-imparfaites comme étoient les premières que j'ai eues. J'entendrai tout, & je me rappellerai de tout.

Vers le milieu de sa crise Madame B. m'avertit qu'elle alloit être réveillée par ce qu'elle appeloit une révolution de sang : mais qu'ensuite elle se rendormiroit pour achever sa crise. Je pris alors le parti de la réveiller moi-même, ce que je fis en un instant, & en soufflant une seule fois sur ses yeux, avec la volonté de la réveiller. Elle sortit de crise aussitôt : mais sa tête fut très-pesante ; elle avoit peine à la soutenir ; & il

Juillet 16.

me fut facile de reconnoître que si par la force de ma volonté, j'avois pu interrompre ou suspendre le travail de la nature, je n'avois pas pu de même rendre ce travail complet. J'ai vu bien des magnétiseurs ne pas faire difficulté de réveiller forcément leurs malades toutes les fois que quelques raisons particulières ne leur permettoient pas de rester plus long-temps auprès d'eux. Je crois que ces magnétiseurs faisoient alors beaucoup de mal aux malades. Nous pouvons bien aider, soutenir, renforcer la nature : mais toute la puissance de notre volonté n'est point capable de troubler impunément son cours. Un malade peut bien se réveiller malgré lui, à la volonté de son magnétiseur ; mais la crise alors demeurée imparfaite deviendra pour lui un mal de plus. Heureux encore si la crise suivante peut réparer ce mal, & si les sommeils n'en sont pas dérangés pour toujours ! J'ai vu un malade assis pour la première fois au baquet. On ne le magnétisoit point ; mais la seule influence du réservoir magnétique, & des malades qui l'entouroient, suffit pour lui donner un long évanouissement. Je suis convaincu que, si dans ce moment on eût magnétisé fortement ce malade, son évanouissement qui n'étoit sans doute qu'une suite des premiers efforts de la nature, se

feroit terminé par le somnambulisme le plus parfait : on s'effraya ; on le transporta au grand air ; on employa , pour le rappeler à lui , les eaux spiritueuses & tous les moyens ordinaires : il revint en effet de son évanouissement ; mais depuis ce jour , & quelques efforts qu'on ait tentés , on n'a jamais pu parvenir à lui faire éprouver , par le moyen du magnétisme , la plus légère sensation.

 Juillet 16.

Dès que la révolution de sang fut passée , & que les palpitations de cœur qui en avoient été l'effet furent un peu apaisées , je me hâtai de remettre Madame B. en crise ; & une demi-heure après , le travail de la nature étant achevé , elle se réveilla d'elle-même ayant la tête parfaitement libre. Je la calmai & la laissai très-tranquille.

Le matin du 17 , Madame B. ayant voulu me magnétiser , ses yeux se fermèrent aussitôt , mais elle ne devint point somnambule.

 Juillet 17.

L'après-midi elle entra en crise en peu d'instans , & je me hâtai de la questionner. — Comment vous trouvez-vous à présent ? — Bien. Je suis plus calme , je prévois cependant que , durant ma crise , j'aurai deux révolutions de sang. Il se portera au cœur avec trop d'abondance , & il me réveillera. . . . Je vous avertirai d'avance ,

& vous m'éveillerez vous-même, parce qu'a-
 Juillet 17. lors je ferai moins fatiguée : mais gardez-
 vous bien de me quitter : j'aurai besoin
 bientôt après de m'endormir de nouveau,
 & ma crise en fera meilleure. — Aurai-je
 quelque chose à faire pour vous soulager
 dans ces révolutions de sang ? — Quand
 vous voudrez me laisser rendormir, vous
 n'aurez qu'à souffler fortement sur mon cœur
 pendant une ou deux minutes : cela repous-
 sera le sang. — Votre crise fera-t-elle lon-
 gue aujourd'hui ? — Elle durera un peu plus
 d'une heure.

Je continuai. — Voyez-vous votre inté-
 rieur ? — Non : *je suis toujours comme hé-*
bétée, & je ne vois dans moi que bien con-
 fusément encore. — Pourriez-vous voir d'où
 proviennent les douleurs aux jambes dont
 vous vous plaignez ? — Je crois qu'elles
 sont occasionées par l'humeur d'une fièvre
 que j'ai eue pendant l'hyver & que j'ai né-
 gligée. Cette humeur, depuis que vous me
 magnétisez, commence à quitter mes jam-
 bes, & il s'en est porté un peu sur mes
 reins. Il faudra les magnétiser tous les jours
 d'une main, tandis que vous tiendrez l'autre
 main à plat sur mon ventre, pendant mon
 époque, & sur mon estomac après que l'é-
 poque sera passée.

Il est bon de se rappeler ici que Madame B.

 qui me donnoit tous ces renseignements sur les procédés magnétiques que je devois employer en différentes circonstances, n'avoit jamais vu magnétiser, & qu'elle n'avoit jamais eu aucunes notions sur le magnétisme. Juillet 17.

Pendant le cours de cette conversation, elle m'avertit à deux reprises différentes que son sang se portoit au cœur; je la réveillai chaque fois, ainsi qu'elle m'en avoit prié; & lorsque je l'eus remise en crise pour la seconde fois, je repris mes questions. Je ne me lassois pas d'y revenir souvent, persuadé qu'un magnétiseur ne sauroit être trop attentif à ramener souvent l'instinct de son malade sur les parties de l'ensemble qu'il lui importe le plus de connoître. J'ai toujours remarqué que les somnambules ne voient que successivement les choses même qui les touchent de plus près, & que leur clairvoyance dépend presque uniquement de la manière dont ils sont conduits. Il ne faut pas que le magnétiseur tourne ses questions de manière à dicter en quelque sorte les réponses du malade: mais il faut qu'il revienne souvent à la charge sur les mêmes questions auxquelles son malade n'a point su répondre encore; c'est en provoquant ainsi l'instinct, qu'il le force de voir des choses qu'il n'au-

~~_____~~ roit jamais soupçonnées sans cela. Il faut
 Juillet 17. sur-tout qu'il accompagne ses questions d'une forte volonté de diriger vers elles l'instinct de son malade. Il ne pourra manquer ainsi de donner au somnambule le moins avancé la clairvoyance suffisante pour connoître du moins son mal & les remèdes qui lui conviennent. La suite de ce journal nous fournira plus d'une fois la preuve de ce que je viens d'avancer : mais avant de poursuivre, il ne fera pas hors de propos de citer à ce sujet deux faits bien frappans.

Madame la Baronne de magnétisoit depuis six semaines une jeune paysanne. Cette fille s'endormoit régulièrement à chaque séance, mais elle en restoit là, & quelques efforts qu'eût faits jusques-là Madame de elle n'avoit pu parvenir encore à s'en faire entendre ni à obtenir d'elle la moindre réponse. Les crises de cette fille se réduisoient à un sommeil paisible, après lequel elle se réveilloit d'elle-même. Madame de apportoit assurément à la magnétiser toute l'ardeur dont une ame telle que la sienne est capable, lorsqu'il est question de faire le bien. Elle y apportoit encore la confiance qu'avoient dû lui inspirer les succès qu'elle avoit obtenus précédemment en magnétisme, & qu'elle a publiés dans

un journal infiniment intéressant : mais sa ~~volonté~~ Juillet 17.
volonté sans doute n'avoit point, dans ce
moment, l'assurance & l'énergie nécessaires,
& sa jeune malade n'avançoit point.

Un jour elle me permit d'affister à l'une
des séances. Je vis la jeune paysanne s'endor-
mir paisiblement pendant que Madame de....
la magnétifioit. Je fus témoin de toutes les
tentatives que fit celle-ci, pour s'en faire
entendre, & pour la faire parler sur son état :
mais ce fut inutilement, la malade fut sourde
à toutes ses questions, & au bout d'environ
trois quarts d'heure elle se réveilla comme
d'un sommeil naturel.

Perfuadé qu'il seroit très-facile de pro-
curer à cette fille un véritable somnambu-
lisme, j'engageai Madame de.... à la ma-
gnétifer une seconde fois & sur le champ.
Elle hésita d'abord en m'assurant que sa ma-
lade, depuis six semaines, n'avoit encore pu
avoir qu'une seule crise pareille chaque jour.
J'insistai ; & voulant donner à Madame de....
la confiance dont j'étois moi-même animé,
je l'assurai que sa malade s'endormiroit en-
core cette fois, & que de plus elle l'enten-
droit & lui répondroit. Madame de.... me
crut. Elle magnétifa de nouveau : la malade
s'endormit. Madame de.... animée par ce
premier succès, mit à ma prière une main

fur son estomac ; puis elle la questionna avec
 Juillet 17. cette assurance que j'avois tâché de lui inspirer. La jeune fille répondit ; elle vit son état ; & depuis ce jour, elle eut chaque fois un somnambulisme très-caractérisé.

M. le Chevalier de L.... magnétifioit depuis quelque temps un soldat épileptique qui tomboit chaque fois dans une espèce de somnambulisme très-imparfait, pendant lequel il entendoit son magnétiseur & lui répondoit ; mais toutes les fois qu'il avoit été questionné sur son état intérieur, il avoit constamment répondu qu'il ne le voyoit pas, & qu'il ne pouvoit pas le voir. J'assistois un jour à l'une de ces séances, & après avoir entendu les premières questions que fit M. le Chevalier de L.... & les réponses négatives du soldat, j'engageai le magnétiseur à renforcer sa volonté, & à exiger de son malade qu'il vît son intérieur, ou que du moins il annonçât le jour où il pourroit le voir. M. le Chevalier de L.... suivit mon conseil ; il revint avec plus de force sur ses premières questions ; il ne se rebuta point du refus que son malade fit d'abord de s'en occuper ; il insista : & de cette manière, déterminant & soutenant l'instinct du malade, il en obtint enfin les réponses qu'il desiroit, & il les a toujours obtenues depuis.

Les deux faits que je viens de rapporter m'ont un peu écarté de mon journal : mais j'ai pensé qu'on ne feroit pas fâché de les trouver ici, puisqu'ils peuvent donner une idée de la manière dont les somnambules doivent être élevés & conduits. Ils se rapportent sur-tout à ce que j'aurai peut-être à dire un jour sur le pouvoir de la volonté & sur la manière dont je conçois que cette volonté agit dans le magnétisme. Je reviens au journal.

Juillet 17.

J'ai dit qu'après avoir réveillé pour la seconde fois Madame B., je venois de la remettre en crise. Je repris mes questions. Examinez-bien votre intérieur, lui dis-je, tâchez de découvrir quelle est la cause de vos maux ? — *J'y réfléchis*, me répondit-elle : il me semble que j'ai des vers, mais je ne les vois point encore. . . . je vois seulement que j'ai beaucoup de glaires dans l'estomac. — Avez-vous quelque remède à faire pour cela ? — Je n'en vois point en ce moment : mais je sens que quelque jour je verrai mieux. — Voyez-vous aujourd'hui d'où provient le froid intérieur que vous éprouvez souvent ? — Je ne vois encore autre chose, sinon que mon sang ne circule pas toujours bien. Il se porte trop à mon cœur, & dans ces momens-là mes règles

=====
 Juillet 17.

s'arrêtent & mes nerfs sont fatigués. . . . Je sens que si je n'avois pas ce froid, j'aurois de bien meilleures crises. — Mais pourquoi votre sang ne circule-t-il pas bien? — Je n'en vois pas encore la raison. — Quand la verrez-vous? — Je ne fais. . . . mais quand mon époque sera passée, mon sang sera plus calme, & je verrai mieux. — Avez-vous ce froid d'ici à demain? — Je ne l'aurai pas ce soir, & ma nuit sera assez bonne : mais je l'aurai demain matin pendant quelques instans seulement. — A quelle heure? — A neuf heures & un quart. Il faudra pour lors que je me magnétise les jambes & les pieds.

Madame B. me magnétisa ensuite comme à son ordinaire. Je n'étois occupé que du désir de guérir, & jusqu'à ce moment il ne m'étoit pas même venu en idée de faire aucunes expériences. Je n'avois jamais parlé à ma malade, soit en crise, soit étant éveillée, ni du fluide magnétique ni de ses effets. Elle ignoroit pour lors ce que j'en avois dit dans *l'Essai sur la théorie*, & de mon côté, ne la croyant point assez clairvoyante pour voir le fluide, je n'avois nul projet de répéter avec elle mes anciennes expériences. Quelle fut ma surprise, lorsqu'arrêtant ses mains, les doigts en pointe, vis-à-vis de mes yeux, & les secouant vivement par intervalles, elle

s'écria tout-à-coup, & avec une forte de
 transport : oh ! que cela est beau ! — Quoi Juillet 17.
 beau, demandai-je ? — Cela que je vois
 fortir de mes doigts. — Eh ! quoi cela ? —
Les étincelles de feu que je jette sur vos yeux
& qui les réchauffent.

Je présentai pour lors ma main, les doigts en pointe, vis-à-vis celle de ma malade, que je priai simplement de me dire ce qu'elle voyoit. Tant que ma main resta immobile, elle ne vit rien : mais lorsque je la remuai vivement & par secouffes, la malade refauta, & elle détourna la tête avec précipitation : Qu'avez-vous, lui dis-je ? — J'ai vu les mêmes étincelles fortir aussi de vos doigts. — Cela vous a-t-il fait éprouver une sensation désagréable ? — Non ; c'étoit au contraire fort beau : mais cela me fatiguoit beaucoup les yeux.

Sans la prévenir de rien, je secouai un seul instant ma main, encore les doigts en pointe, vis-à-vis le creux de son estomac. Aussitôt elle pâlit & frissonna : je la vis prête à prendre des convulsions. Je portai la main sur son cœur : il battoit avec beaucoup de force. Alors j'envoyai fortement mon haleine contre cette partie, & la malade revint à elle peu à peu. — Vous m'avez fait mal, me dit-elle, aussitôt qu'elle eut la force de parler :

cela m'a ferré le cœur, & j'étois prête à étouffer. . . . Je ferai plus agitée : mais cela n'aura pas d'autres suites. Il faudra me calmer beaucoup ; & sur-tout ne plus envoyer cela contre mon estomac. Vous appelleriez tout mon sang au cœur, vous arrêteriez mes règles, & vous me feriez bien mal. — Vous calmerois-je mieux en vous prenant les pouces des pieds ? — Ni mieux ni plus mal. Vous pourrez les tenir un moment quand je serai réveillée, mais il' faudra me calmer ensuite comme vous faites chaque jour, la main à plat de la tête aux pieds : mais plus longtemps que de coutume. — Vos yeux sont-ils clairs à présent ? — Oui : très-clairs. — Me voyez-vous ? — Je ne vous vois encore que comme une ombre. — Y verriez-vous assez pour vous conduire ? — Non : pas encore assez. — Le jour vous fait-il mal aux yeux ? — Non.

Je fis ce jour-là une remarque assez singulière, & je l'ai faite constamment pendant les deux premiers mois de ce traitement. Ma malade qui devint par la suite très-clairvoyante, qui pendant ses crises n'entendit jamais le bruit qui se faisoit autour d'elle, ni les personnes avec lesquelles je ne l'avois pas mise en rapport, entendit cependant toujours le bruit que faisoit le balancier de sa pendule.

Après une heure & cinq minutes de sommeil, Madame B. se réveilla. Je la calmai long-temps de la manière qu'elle m'avoit indiquée, & je la laissai très-bien à un peu d'agitation près. Juillet 17.

Le matin du dix-huit je me rendis chez ma malade à neuf heures & demie. Elle venoit d'éprouver le frisson qu'elle m'avoit annoncé dans sa crise de la veille. Elle avoit voulu magnétiser elle-même ses jambes, comme je le lui avois recommandé : mais sentant ses yeux s'appesantir, elle avoit été obligée de marcher un peu pour se tenir éveillée. Le froid commençoit à se dissiper : mais les règles n'alloient point encore. Mon dessein n'étoit pas de lui donner une crise pour lors, & je voulois la réserver pour le soir : mais la voyant accablée de sommeil, je me déterminai à l'endormir, ce que je fis en touchant seulement sa tête pendant quelques secondes. Je me hâtai ensuite de la questionner. Juillet 18.

Ai-je eu tort de vous mettre en crise ce matin? — Non, pourvu que vous ne m'y laissiez pas long-temps. — Combien de temps vous y laisserai-je? — Dix minutes; pas plus. — Si je vous y laissois plus long-temps qu'en arriveroit-il? — Ma crise ce

Juillet 18.

soir seroit moins bonne. — Aurez-vous encore dans la journée ce froid intérieur? — Non : mais je prendrai mal à la tête, — A quelle heure? — Pendant le dîner. — Ce mal vous durera-t-il long-temps? — Non, il cessera vers deux heures. — D'où proviendra-t-il? — De l'estomac. — Aurez-vous une indigestion? — Non, pas encore. — Pas encore? Vous prévoyez donc que vous en aurez une? — Oui : mais je ne vois pas quand je l'aurai. — Sera-t-elle dangereuse? — Non. — Voyez-vous déjà quelque moyen de la prévenir? — Non.

Je continuai. Aurez-vous une bonne crise ce soir? — Elle sera meilleure que celle d'hier : mais elle commencera par le frisson. — Durera-t-il long-temps? — Cinq minutes. — Vous fatiguerai-je si je vous questionne pendant que vous aurez ce frisson? — Oui, beaucoup. — Pourquoi? — Parce qu'en ce moment mes nerfs sont bien plus foibles & plus susceptibles. — Est-ce que mes questions travaillent vos nerfs? — Non, mais elles m'occupent, & pendant ce froid j'ai besoin du plus grand repos. — Combien de temps faudra-t-il donc que j'attende pour vous questionner après vous avoir endormie? — Dix minutes. — Votre crise sera-t-elle longue? — Comme celle

d'hier. — Je vais vous réveiller au bout de dix minutes, comme vous me l'avez re-
 commandé : mais comment ferai-je pour vous empêcher de vous endormir de nouveau ? — Il faudra me calmer long-temps, & ensuite vous éloigner. Votre présence suffiroit seule pour me rendormir, quand même vous ne voudriez pas, parce que ma crise ne fera point achevée. Juillet 18.

Les dix minutes étant écoulées, je réveillai Madame B. en soufflant sur ses yeux. Je la calmai, mais sans pouvoir dégager entièrement sa tête qu'elle se plaignoit d'avoir fort pesante; & je me hâtai de la quitter.

Le soir à mon arrivée, Madame B. me dit que vers midi & demi elle avoit pris mal à la tête, qu'il étoit devenu bien assez fort : mais qu'un peu avant deux heures il l'avoit quittée. Je la mis en crise en un instant. Elle se plaignit d'abord d'avoir grand froid, & je la vis devenir fort pâle. Je la pris alors comme de coutume par les pouces, à pôles directs, & j'appuyai mon front contre le sien. J'avois eu la précaution de regarder ma montre; & j'observai que, précisément au bout de dix minutes, la malade éloigna sa tête pour l'appuyer sur le dos de son fauteuil. Elle avoit repris ses couleurs, & le froid paroissoit avoir cessé. C'étoit le moment où elle m'avoit

—————
 Juillet 18.

averti le matin que je pourrois, fans la fatiguer, lui faire des questions. Je commençai par celles qui concernoient son état.

Comment vous trouvez-vous, lui demandai-je? — Affect bien. Le froid commence à passer. — Aurez-vous ce froid aujourd'hui, & vous réveillera-t-il pendant votre crise? — Je ferai réveillée une fois : mais ce ne sera pas par le froid. Cela viendra de mon estomac. — Qu'avez-vous donc à l'estomac? — Mon déjeuner ce matin n'a pas bien passé, & il m'a donné une indigestion. Cet embarras dans l'estomac va déranger la circulation du sang, & c'est ce qui me réveillera tout-à-l'heure. Je vous avertirai à temps, afin que vous me réveilliez vous-même. J'en ferai moins agitée. (elle m'avertit en effet dix minutes après. Je la réveillai en un instant à ma manière ordinaire, & l'ayant remise en crise lorsque son sang fut plus calme, je repris mes questions).

Cette indigestion aura-t-elle quelques suites? — Ce fera peu de chose. J'aurai seulement quelques coliques & un peu de diarrhée la nuit prochaine. Je ferai obligée de me lever deux fois; & à chaque fois, surtout à la première, j'aurai ce froid intérieur. — A quelle heure cette diarrhée vous prendra-t-elle? — Les coliques me réveil-

leront

leront pour la première fois à deux heures
 après minuit ; & je me leverai encore vers Juillet 18.
 trois heures. . . . Il faudra me recommander
 de me bien vêtir pour lors. Le froid me fe-
 roit beaucoup de mal. Mais pour me dire
 cela quand je ferai éveillée , prenez-vous-y
 de manière à ne pas me faire appercevoir
 que c'est moi qui vous l'ai dit pendant ma
 crise. Je serois fâchée à présent de savoir que
 je suis somnambule. Je sens que cela m'in-
 quiéteroit & troubleroit mes crises. Vous
 devez me le laisser ignorer jusqu'à ce que je
 sois plus forte & plus avancée vers ma gué-
 rison. — Voyez-vous les glaires que vous
 croyez avoir dans l'estomac ? — Je ne vois
 encore que bien confusément dans mon in-
 térieur : mais j'espère que vendredi prochain
 je le verrai. Je pourrai vous dire aussi ce
 jour-là quels seront les jours où j'aurai les
 meilleures crises avant mon autre époque.

Madame B. magnétisa ensuite mes yeux.
 Elle se récria encore d'elle-même , & à plu-
 sieurs reprises , sur la beauté des *brillans*
 qu'elle me jetoit avec ses doigts. Je voulus
 essayer une seconde fois de lui présenter mes
 doigts en pointe. Elle tressaillit aussitôt , &
 elle devint plus agitée , ce qui m'empêcha
 ce jour-là de pousser plus loin mes épreuves.

Pendant qu'elle me magnétisoit , je lui

—————
 Juillet 18.

faisois diverses questions sur l'état de mes yeux, qu'elle ne voyoit pas bien encore. Il me vint dans l'idée que toutes ces questions, en la préoccupant, pourroient peut-être l'empêcher de me faire autant de bien : mais sur la réflexion que je lui en fis, elle me répondit : je vous fais le même bien, *parce que je songe toujours à vous.* — Si vous ne songiez pas à moi, repris-je, vous ne me feriez donc plus autant de bien ? — Non, sans doute, parce qu'alors je n'aurois pas si bonne volonté. — Eh ! que fait à cela la volonté ? — Si je n'en avois pas, *je ne vous jetterois pas toutes ces étincelles* qui réchauffent vos yeux & leur donnent de la force.

Il ne me fut pas possible ce jour-là d'avoir d'autre explication de ce pouvoir de la volonté que Madame B. venoit de m'indiquer si clairement & en peu de mots. Et lorsque par la suite elle fut devenue plus clairvoyante, elle ne put même le définir jamais d'une manière bien sensible. Mais on verra combien j'eus souvent occasion d'exercer ce pouvoir, & sans jamais définir physiquement une cause purement morale & qui ne tombe point sous nos sens, peut-être pourra-t-on conclure de ses effets la manière dont elle agit.

Madame B. s'étant réveillée après un sommeil d'une heure & quelques minutes, je

voulus éprouver s'il ne me feroit pas possible de la remettre en crise à ma volonté. Pour cela , au lieu de la calmer comme je faisois ordinairement , je touchai sa tête un seul instant , avec une forte volonté de l'endormir ; & elle fut en crise. Je la laissai se réveiller d'elle-même ; puis je répétai l'épreuve qui me réussit de même , & cela jusqu'à quatre fois. Ces sommeils , qui durèrent chacun sept à huit minutes , eurent tous les caractères du somnambulisme. Ce que je remarquai sur-tout de bien particulier , ce fut le passage subit de la veille au sommeil , & celui du sommeil à la veille. Ce passage étoit si prompt & en même temps si parfait , que la malade entroit en crise , ou qu'elle en sortoit au milieu d'une phrase , au milieu d'un mot , sans avoir même le temps de l'achever. Je remarquai encore que lorsque je la laissois se réveiller elle-même , elle avoit la précaution de m'avertir d'avance , & *quand ses yeux devenoient noirs* , en me disant qu'il ne falloit plus lui parler , parce qu'elle alloit sortir de crise , & qu'elle se ressouviendroit ensuite de ce que je lui aurois dit en ce moment.

 Juillet 18.

LE matin du dix-neuf , Madame B. me

 raconta avec une forte d'inquiétude qu'elle

Juillet 19.

—————
 Juillet 19.

avoit été réveillée pendant la nuit par des coliques assez fortes qui l'avoient obligée de se lever deux fois, & que ces coliques avoient été accompagnées d'un froid intérieur très-vif. Quelque résolution que j'eusse prise de ne pas la mettre en crise ce matin, il ne me fut jamais possible de l'empêcher d'y tomber, dès l'instant où je voulus la magnétiser. Dès qu'elle put me répondre, je lui demandai si ce sommeil ne feroit pas tort à celui du soir. Je ne dormirai pas long-temps, me répondit-elle, il faudra me réveiller. — Sera-ce dans dix minutes comme je fischier? — Non, il me faut un quart-d'heure. Je suis plus fatiguée que je n'étois hier. — Pourquoi? — Parce que le soir je mangeai du fruit qui me fit mal à la suite de l'indigestion que j'avois eue le matin. — Avez-vous quelque remède à faire pour cela? — Aucun. Le magnétisme me remettra. Il faut seulement me recommander de ne manger ni fruits ni laitage. — Ferois-je bien de vous magnétiser ce soir sur l'estomac? — Oui, pourvu que vous n'y teniez votre main que cinq minutes au plus. Si vous la laissez plus long-temps pendant que j'ai mes règles, vous feriez remonter le sang, & vous me feriez beaucoup de mal. — Si je commence la séance de ce soir par magnétiser votre estomac, vous

pourrez m'avertir en dormant, du moment où je dois ôter ma main? — Je ne le pourrois pas à temps, parce que je ferai bien plus longue à tomber en crise aujourd'hui que je n'ai été les autres jours; je n'y ferai qu'au bout d'un quart-d'heure. — Pourquoi donc ma volonté n'aura-t-elle pas sur vous aujourd'hui le même pouvoir? — Votre volonté ne suffit pas pour me mettre en crise; il faut encore que j'y sois disposée. Mes règles m'avoient rendue plus susceptible. Mais à mesure que l'époque cesse, vous avez moins d'action sur moi.

 Juillet 19.

Je réveillai ma malade au bout d'un quart-d'heure, comme elle me l'avoit demandé, & je fus forcé de la quitter aussitôt, dans la crainte où j'étois de la voir à chaque instant retomber en crise.

L'après-midi je débutai par magnétiser pendant cinq minutes sur l'estomac; puis je plaçai l'une de mes mains à plat sur le ventre, & l'autre sur le front. Les yeux de la malade furent fermés d'abord, mais ils furent long-temps obscurs, & le froid dura plus qu'à l'ordinaire. La crise ne devint un peu bonne qu'au bout de dix-huit minutes. Elle fut en tout plus imparfaite que celle de la veille.

juillet 19.

La malade pendant cette crise me fit à peu près les mêmes réponses qu'elle m'avoit faites dans les crises précédentes. Elle me renvoya toujours à celle du vendredi suivant 21, jour auquel elle espéroit, sans pourtant l'affurer, qu'elle pourroit me parler plus clairement sur son intérieur, & sur l'état de mes yeux. Je la pressois encore de voir les glaires dans son estomac. — Je les vois bien toujours, me répondit-elle : mais je n'y vois pas encore de remède. . . . Je vois aussi qu'il y a là quelque chose de mal, touchant ses intestins au-dessous de la rate : mais je ne pourrois pas dire ce que c'est. — Le verrez-vous après demain ? — Je ne puis l'affurer.

Lorsqu'elle eut fini de me magnétiser, je terminai la séance par les questions que je ne manquois jamais de faire chaque jour. — Avez-vous une bonne nuit ? — Pas trop : je me réveillerai souvent. — Avez-vous le froid intérieur ? — Je l'aurai chaque fois que je me réveillerai ; il sera sur-tout très-fort à neuf heures & trois quarts. — Durera-t-il long-temps ? — Cinq minutes. — Avez-vous quelque chose à faire ? — Il faudra que je me couche encore plus tôt qu'à l'ordinaire ; & vous me recommanderez de me magnétiser moi-même sur les bras, le long

des côtés, & sur les jambes, dès que je commencerai à sentir le froid.

Juillet 19.

Ma malade s'étant réveillée après une heure de crise, j'essayai encore de la rendre dormir plusieurs fois à ma volonté, & chaque fois je la mis en crise & l'en retirai en un instant.

Le vingt au matin, je trouvai Madame B. fort accablée à la suite de la mauvaise nuit qu'elle venoit de passer. Je m'obstinai à ne point lui donner de crise, quelque besoin qu'elle parût en avoir; & je la laissai très-fatiguée.

Juillet 20.

La crise de l'après-midi fut meilleure que les précédentes, en raison sans doute de la fatigue que Madame B. avoit éprouvée la nuit précédente: je voulus commencer comme de coutume par la questionner sur son état; mais elle exigea ce jour-là que je l'occuperois d'abord de mes yeux, qu'elle voyoit déjà un peu mieux, & elle les magnétisa, en se récriant toujours sur la beauté des brillans que ses doigts me jetoient. Ces brillans, me dit-elle, se mêlent avec ceux qu'il y a dans vos yeux. Tout cela circule très-vîte dans vos nerfs & les fortifie.

Je vins ensuite à mes questions ordinaires. — Aurez-vous une bonne nuit? —

Juillet 20.

Guères meilleure que n'a été la dernière....
 J'aurai mal à la tête. — Pourquoi? — Cela
 viendra des nerfs, & parce que j'ai été un
 peu trop fatiguée aujourd'hui dans mon
 ménage. — A quelle heure ce mal com-
 mencera-t-il? — Vers neuf heures du soir. —
 Vous empêchera-t-il de dormir? — Je ne
 m'endormirai qu'après onze heures, & je
 ferai réveillée plusieurs fois pendant la nuit.
 — N'y auroit-il pas quelque moyen de ren-
 dre votre nuit meilleure? — Je n'en vois
 point. — Aurez-vous le froid intérieur? —
 Non : mes règles seront passées.

Examinez attentivement votre estomac....
 Y voyez-vous des glaires? — Oui, toujours:
 mais je n'y vois point encore de remèdes....
 (elle me fit mettre alors ma main sur son
 estomac pour le magnétiser, & elle con-
 tinua).... Tenez ; il me fait mal actuelle-
 ment. Je n'en vois pas bien la raison.... Il
 semble qu'il y ait quelque chose de vivant
 qui remue ; & je crois voir aussi quelque
 chose de pareil *dans mes boyaux* : mais j'ai
 beau regarder , je ne puis comprendre ce
 que c'est. (En ce moment je sentis en effet
 sous ma main un mouvement très-marqué,
 & pareil à celui que peut faire dans la ma-
 trice un enfant de trois ou quatre mois). —
 Verrez-vous mieux un jour ce que vous avez

dans l'estomac ? — Affurément. — Vous aurez donc de meilleures crises ? — Sans doute : à mesure que j'avancerai davantage. — Quand aurez-vous ces bonnes crises ? — Je ne puis le dire encore. Je vois seulement que demain elle fera meilleure que celle d'aujourd'hui. . . . Je crois que samedi & dimanche je n'en aurai que de très-imparfaites. Mes yeux se fermeront seulement comme ils faisoient les premiers jours, & parce que je vous magnétiserai : mais du reste, je serai dans mon état naturel. Lundi après-midi, j'aurai une bonne crise. — Sera-ce toujours l'après-midi, que vos crises seront meilleures ? — C'est selon ; & cela dépendra toujours de la fatigue de mes nerfs. — Sont-ce vos règles qui vous font dormir à présent ? — C'est bien un peu cela : mais je crois que c'est aussi ce que j'ai dans l'estomac & que je ne vois pas encore.

J'avois en ce moment mes pouces collés contre ceux de ma malade, toujours à pôles directs. C'étoit une position qu'elle aimoit, parce que, disoit-elle, cela lui faisoit éprouver un bien-être sensible dans tout son corps. Elle ne voyoit rien sortir des pointes de nos pouces qui se trouvoient tournés en haut devant elle. Il me vint dans l'idée de faire une expérience ; & sans en rien dire à ma

 Juillet 20.

malade , fans lui faire la moindre question , fans faire même aucun mouvement , Je renforçai ma volonté , pour faire fortir le fluide de nos pouces. La malade treffaillit aussitôt , & elle détourna la tête. Qu'avez-vous , lui demandai-je ? — C'est ce qui fort de nos pouces qui me fatigue. — Que voyez-vous donc ? — Deux fils brillans qui sortent de nos doigts avec beaucoup de vitesse. — Vont-ils bien loin ? — Ils se perdent dans l'air. — De quelle couleur sont ces fils ? —.... *Comment dirai-je..... je ne peux pas dire que ce soit couleur de feu..... c'est plutôt une espèce de jaunâtre brillant comme du feu.* — Sont-ils tous deux de même ? — Absolument de même. — Pourquoi avez-vous détourné la tête : cela vous déplaisoit-il ? — Au contraire : j'aime à le voir , c'est bien beau ; mais cela m'agite & me fatigue. — J'aurois bien désiré que vous eussiez pu le considérer plus long-temps. — Je le pourrai quand je serai plus avancée ; & cela me fera aussi beaucoup de plaisir.

Je repris mes questions. Vous endormirez-vous aussi souvent & aussi aisément ? — Non pas toujours : mais toutes les fois que je serai disposée à avoir de bonnes crises , vous m'y mettrez en un instant , & en touchant seulement ma tête & mon estomac. —

Si je respirois fortement sur votre front ,

 comme je faisois jadis à une autre malade ,

 votre sommeil en feroit-il plus profond ? — Juillet 20.
 Au contraire : & vous m'ouvririez les yeux sur le champ. — Croyez-vous qu'un jour vous pourrez voir quelle est la maladie de Monsieur votre mari ? — Je n'en fais rien encore.

Après une heure de sommeil, Madame B. se réveilla naturellement, & avant de la calmer, je la remis en crise plusieurs fois à ma volonté. Ces nouveaux sommeils, qui ne durèrent chacun que quatre ou cinq minutes, parurent l'agiter, & une fois elle me dit : Il faudra me calmer d'abord en me prenant les pouces des pieds, & ensuite comme à l'ordinaire. Hier vous m'auriez fait mal en me calmant ainsi, parce que vous auriez ôté le fluide de mon estomac ; mais aujourd'hui cela est nécessaire, parce que mon estomac est trop chargé de fluide.

Le matin du vingt-un, je ne pus rester

 que peu d'instans auprès de Madame B. ,

 Juillet 21.
 parce qu'elle étoit toujours au moment de tomber en crise, & que je voulois la réserver pour le soir. C'étoit par cette raison que depuis quelque temps je ne faisois point magnétiser mes yeux le matin.

 Juillet 21.

La crise de l'après-midi, quoiqu'un peu meilleure que les précédentes, ne fut point encore aussi parfaite que je l'avois espéré : mais comme c'étoit la dernière dont je fusse assuré, je ne négligeai rien pour en tirer parti. Madame B. s'endormit en un instant comme elle avoit fait les autres jours : mais elle débuta par éprouver le froid intérieur que je reconnus facilement à sa grande pâleur & au frisson qui l'agitoit. Je n'eus garde de lui parler en ce moment, parce que je favois que je la fatiguerois beaucoup. Je m'occupai au contraire à magnétiser fortement son estomac, & à la calmer de la tête aux pieds pour rétablir la circulation du sang, & lorsqu'au bout de quatre ou cinq minutes je la vis reprendre ses couleurs, je commençai mes questions.

Votre crise fera-t-elle longue aujourd'hui ? — Elle durera une heure. — Sera-t-elle bonne ? — Elle fera meilleure que celle d'hier : mais pas bonne encore. — Espérez-vous d'en avoir quelque jour de meilleures ? — Oh ! furement. J'en aurai de très-bonnes quand je ferai plus avancée. — En prévoyez-vous le temps ? — Je ne puis le voir encore positivement : mais il me semble que ce fera aux approches de mon époque prochaine. — Quand viendra cette

époque? — Je ne le vois pas. — Aurez-vous d'ici là quelques bonnes crises? —
 Juillet 21.
 Je prévois que j'en aurai plusieurs. —
 Quand? — J'en vois une pour lundi prochain après dîner. — N'en voyez-vous pas quelqu'autre? — Je crois que ce sera le vendredi suivant : mais je n'en suis pas sûre ; je vous le dirai mieux dans celle du lundi.

Voyez-vous aujourd'hui ce que vous avez dans l'estomac , & d'où proviennent les élancemens que vous éprouvez dans le côté? — Je ne peux pas encore le bien voir. Il me semble toujours que j'ai dans l'estomac quelque chose de vivant , mais cela est encore trop enveloppé dans les glaires pour que je puisse le distinguer clairement. — Il faudroit donc m'indiquer quelque moyen pour dissiper ces glaires? — Je n'en vois point d'autre à présent que le magnétisme , & je crois qu'il suffiroit lui seul , car il les a déjà bien dissoutes. — De quelle manière dois-je vous magnétiser pour cela? — Sur les bras , sur les côtés , & beaucoup sur l'estomac avec vos deux mains , les pouces joints , & en remuant circulairement les autres doigts ; cela divisera mieux les glaires. Vous finirez par tenir vos mains pendant quelque temps sur mes genoux. — Voyez-vous d'où provient la grosseur que

~~_____~~ vous avez au cou ? — C'est une humeur qui
 Juillet 21. s'y est arrêtée & durcie. — Y voyez-vous
 quelque remède ? — J'espère d'en voir un
 jour, de même que pour les glaires : mais
 en attendant vous ferez bien de magnétiser
 beaucoup cette grosseur, en passant votre
 main dessus, de haut en bas ; cela divisera
 l'humeur. — Avez-vous une bonne nuit ? —
 Elle fera meilleure que la nuit dernière. J'aurai
 cependant un peu mal à la tête ce soir vers
 dix heures : mais il ne m'empêchera pas de
 dormir, & il passera pendant mon sommeil.

En ce moment, Madame B. se plaignit
 d'un léger mal de tête, & elle me pria de
 tenir pendant quelques instans ma main sur
 son front, ce qui me surprit, attendu qu'elle
 avoit ajouté que ce mal provenoit de ce que
 sa digestion étoit un peu laborieuse. Je suivis
 cependant l'indication de la malade, & j'é-
 tendis ma main à plat sur son front & sur ses
 yeux. Au bout de quelques instans, elle me
 dit d'elle-même & d'un air étonné : Je re-
 marque que lorsque votre main est ainsi
 appliquée sur mes yeux, j'y vois beaucoup
 plus clair que quand j'ai les yeux libres.

Madame B. me magnétisa ensuite, & lors-
 qu'elle eut fini, je lui demandai si elle pour-
 roit à l'avenir me magnétiser chaque jour le
 matin & le soir. Sans doute, me répondit-

elle, & il le faut absolument. — Tombez-vous en crise chaque fois? — Mes yeux se fermeront dès que je vous magnétiserai : mais je resterai pour l'ordinaire dans mon état naturel. Je prévois cependant que les après-midis j'aurai par fois quelques instans de bonne crise, parce que je serai plus fatiguée que le matin : mais ces instans seront courts. — Pourrois-je tous les jours, comme à présent, vous remettre en crise à ma volonté après votre réveil? — Je ne fais si vous le pourrez un jour : mais ce ne fera pas d'ici à mon époque prochaine. C'étoit le travail de mes règles qui me rendoit ces jours derniers si susceptible. — Aurez-vous encore ce froid intérieur au commencement de vos crises? — Non : ce froid provenoit aussi de l'agitation de mon sang pendant le temps de mes règles. — Dois-je vous calmer aujourd'hui par les pouces des pieds? — Oui : j'en ai besoin.

Après une crise d'une heure & cinq minutes, Madame B. ouvrit les yeux. Je la calmai de la manière qu'elle venoit de m'indiquer, & je la laissai très-tranquille.

Le vingt-deux au matin, je priai ma malade de me magnétiser, & elle ne l'eut pas fait pendant trois minutes que ses yeux

 Juillet 21.

 Juillet 22.

_____ furent fermés & collés , & dès ce moment ,
 Juillet 22. elle me magnétifa avec beaucoup plus d'ac-
 tion & plus d'intelligence qu'elle n'avoit fait
 en commençant. Elle n'étoit point cependant
 en crise vraiment magnétique ; elle entendoit
 tout. En cet état , je me gardai bien de lui
 dire rien qui pût lui faire soupçonner qu'elle
 eût jamais été fomnambule. Je le répète :
 j'aurois été bien fâché qu'elle s'en doutât.

Après qu'elle m'eut magnétifié pendant
 un quart d'heure , elle ouvrit les yeux d'elle-
 même. Je la magnétifai pour lors de la ma-
 nière qu'elle m'avoit indiquée la veille , &
 ses yeux se fermèrent de nouveau. Me mé-
 fiant encore de ce sommeil , je continuois à
 garder le silence , lorsque bientôt elle le
 rompit elle-même pour me dire : *Je suis
 bien , je suis heureuse.* Vos yeux sont-ils clairs,
 lui demandai-je , encore sur le ton de la
 conversation ? — Oh ! très-clairs. — Dormez-
 vous ? — *Je n'entends plus rien : je ne m'inquiète
 de rien.* — Pourquoi donc dormez-vous au-
 jourd'hui ? — Parce que la joie que je viens
 d'éprouver , en revoyant mon fils , m'a fort
 agitée. — Dormirez-vous de même ce soir ? —
 Je n'aurai que quelques momens par in-
 tervalles.

Étant ainsi en crise , Madame B. voulut
 me magnétiser de nouveau. Je vous ferai
 plus

plus de bien à présent , me dit-elle , & de plus je verrai vos yeux. Elle les vit en effet , & n'en fut point contente ce jour-là , ce qu'elle attribua à quelque dérangement dans mon estomac. Sur cela , elle voulut le toucher , ce qu'elle fit en y appuyant fortement l'une de ses mains , & mettant l'autre en opposition sur mes reins , tantôt à plat , tantôt les doigts en pointe. Je n'avois garde d'interrompre ce travail de ma malade par mes questions , & d'y joindre mes réflexions. J'ai toujours blâmé la manière dont quelques magnétiseurs consultent leurs somnambules. Veulent-ils leur faire toucher un malade , ils débutent par lui dire : Monsieur se plaint d'un tel mal , il éprouve telle ou telle incommodité. Touchez-le , & tâchez de découvrir quelle est sa maladie. Ils font plus , ils indiquent , par forme de questions , au somnambule , les remèdes que , selon eux , le malade devrait faire ; en un mot , sans s'en appercevoir , ils donnent à leur somnambule sa consultation toute préparée , & celui-ci n'a plus qu'à répondre simplement , oui & non. Il est même des somnambules tellement accoutumés à cette marche , que j'en ai rencontré plusieurs qui refusoient de donner leur avis , jusqu'à ce que le malade les eût préalablement mis au fait de sa

Juillet 22.

situation. Quel fond peut-on faire sur de pareilles consultations? Est-ce l'instinct du somnambule qui les donne, font-ce les préjugés du magnétiseur ou ceux du consultant?

J'ai vu quelques magnétiseurs faire bien plus mal encore, & quoiqu'ils fussent d'ailleurs de très-bonne foi, quoiqu'ils fussent bien éloignés de vouloir s'en imposer à eux-mêmes, je les ai vus commettre l'imprudence de prévenir leur malade la veille, qu'il toucheroit le lendemain telle ou telle personne. Faut-il s'étonner si ce malade ensuite, quoique de bonne foi lui-même, quoiqu'il n'eût à cœur que de soutenir sa réputation de somnambule; faut-il s'étonner, dis-je, si ce malade ainsi prévenu, & craignant de ne pas bien répondre le lendemain, se hâte d'aller lui-même & dans son état naturel consulter les uns & les autres, sur la situation de la personne qu'on lui avoit annoncée.

Le somnambulisme magnétique, cet état si merveilleux en lui-même & si précieux, sur-tout pour l'humanité souffrante, me paroît être sujet à devenir une source d'erreurs par l'abus que l'on peut en faire. Le somnambule devient absolument un homme nouveau. Ce qui l'élève au-dessus de l'homme ordinaire, n'est que le développement plus ou moins parfait de son instinct; & si cet

instinct ne peut se développer qu'autant qu'il éteint les passions, qu'il dissipe les préjugés qui l'étouffoient, n'est-ce pas détruire ou du moins altérer le somnambulisme que de tenir éveillés ces mêmes préjugés & ces passions. Si l'instinct seul doit agir & parler dans le somnambule, il faut bien le provoquer & l'écouter, mais non pas le conduire. Livré à lui-même, il ne peut se tromper sur toutes les choses qui sont à sa portée, mais toutes les fois qu'on voudra le régler sur les opinions précédentes du somnambule, sur ses passions ou sur celles du magnétiseur, il ne fera plus autre chose que débiter des erreurs.

Il est un moyen infallible de tirer d'un somnambule tous les secours que son état nous offre. Apportons d'abord le plus grand soin à lui laisser ignorer qu'il est somnambule. Ne parlons jamais devant lui, même d'une manière indifférente, des personnes que nous avons dessein de lui faire toucher. Qu'il soit toujours seul avec nous au moment où il entre en crise, & qu'il ne puisse pas soupçonner que son état est fait pour piquer la curiosité ou pour le rendre plus intéressant. Est-il question ensuite de le consulter pour quelque malade, présentons-lui ce malade sans le nommer; essayons si, par les pro-

 Juillet 22.

cédés ordinaires & à l'aide de notre volonté ,
 il pourra en foutenir le rapport ; en ce cas ,
 difons - lui fimplement : *Touchez Monsieur* ,
 puis laiffons-le faire fans le prévenir ou le
 diftraire par nos raifonnemens , demandons-
 lui enfuite s'il voit quelque mal , & recevons
 fes réponfes quelles qu'elles foient , fans
 nous permettre la moindre obfervation.
 Enfin , preffons-le d'en voir le remède ; &
 il nous indiquera fans héfiter celui que fon
 inftinct lui aura fait appercevoir au moment.
 C'eft en fuivant toujours cette méthode fi
 fimple , que nous ferons affurés de n'être
 jamais trompés par la mauvaife foi de quel-
 ques fomnambules , de n'être jamais dupe
 de l'amour-propre des autres , ou féduit par
 leurs préjugés.

Les traitemens publics ont en cela un bien
 grand inconvénient. Un fomnambule s'y
 réveille au milieu de cinquante malades ou
 magnétifeurs. Il n'a pas plus tôt les yeux
 ouverts , que chacun s'emprefle autour de
 lui. L'un le félicite de fa clairvoyance : l'au-
 tre lui répète les chofes qu'il a dites. Un
 malade qu'il vient de toucher s'approche
 pour le remercier : l'incrédule qui a été té-
 moin de la crife en fait quelques plaifanteries
 bonnes ou mauvaifes. . . . Le moyen que la
 tête du fomnambule tienne à tout cela ; &

fût-il de la meilleure foi du monde, n'est-il pas à croire que les passions dont il ne peut jamais se dégager entièrement, influenceront un peu sur la crise suivante ? N'est-il pas à craindre encore qu'il ne mette tout en usage pendant la veille, pour soutenir en crise la réputation dont son amour-propre est flatté ?

Juillet 22.

Ceci me ramène à ce que j'ai dit plus d'une fois au sujet des baquets & des traitemens publics. J'ai pensé que ces sortes d'établissmens étoient faits pour nuire le plus souvent au magnétisme. Je l'avois dit dans l'*Essai sur la théorie*, & je l'ai répété dans le *Journal de la D.^{lle} N. . . .* J'ai toujours mis cependant une grande différence entre certains baquets que l'ostentation ou la cupidité avoient d'abord élevés, & ceux que le zèle & la charité ont consacrés depuis au soulagement de l'humanité. Ces nouveaux traitemens, dans lesquels un grand nombre d'hommes sensibles & désintéressés exercent journellement la bienfaisance la plus active, font tout autre chose en effet que ces espèces de baquets-parades contre lesquels toutes les ames honnêtes avoient eu le droit de s'élever : mais je ne les crois pas exempts pour cela d'une foule d'abus que je regarde comme étant inséparables des traitemens rassemblés ; le zèle & l'intelligence des hommes précieux

qui dirigent & vivifient ces traitemens , peu-
 Juillet 22. vent bien en diminuer le nombre , mais ils
 ne pourront jamais détruire ceux qui font
 dans la nature même.

Je fais que les baquets pris comme ré-
 servoirs font pour l'ordinaire très-utiles &
 souvent même nécessaires : les malades vont
 s'y raffaier d'un fluide que le magnétiseur
 ensuite n'a plus qu'à diriger. On voit bien
 des malades qui n'ont pas besoin de ce se-
 cours ; Madame B. & tant d'autres ont été
 guéris sans s'être jamais approchés d'un
 baquet : mais il en est aussi , sur lesquels
 un magnétiseur n'exerceroit jamais qu'une
 action très-imparfaite , s'ils n'avoient été
 premièrement préparés par le fluide du ba-
 quet. Mais c'est en cela d'abord que pé-
 chent, selon moi , les traitemens rassem-
 blés : tout malade qui s'y présente pour
 la première fois , est mis indifféremment au
 baquet ; il peut très-bien se faire cependant
 que ce malade soit tellement susceptible ,
 que ses nerfs soient tellement irritables , qu'il
 ne puisse soutenir cette première épreuve ,
 & le travail de la nature , forcé dans le prin-
 cipe , fera peut-être dérangé pour toujours.
 Ayons donc au besoin des baquets particu-
 liers. Employons-les comme réservoirs ma-
 gnétiques pour certains malades auxquels

ce secours est quelquefois nécessaire : mais Juillet 22.
 n'y entassons pas indifféremment tous nos malades, & ne les y magnétisons pas en commun.

Je fais encore que les baquets, pris comme assemblée de malades, sont à certains égards de la plus grande utilité. Les malades indigens y trouvent dans l'humanité des hommes respectables qui les accueillent, tous les secours qu'ils peuvent en attendre. Les magnétiseurs opérant ensemble, & à l'envi les uns des autres, peuvent à chaque instant se communiquer leurs idées & leurs résultats. Dirigés vers le même but, suivant la même marche, ils doivent conserver l'accord & l'uniformité dans les procédés comme dans les opinions; & leurs élèves rassemblés sous leurs yeux, continuellement guidés par leurs conseils & par leurs exemples, ne peuvent prendre que des idées très-justes de la doctrine & des opérations magnétiques.

Mais les traitemens rassemblés ont des heures fixes auxquelles le magnétiseur & le malade doivent également s'affujettir. La nature en celui-ci demande-t-elle une crise, il faut qu'elle attende l'heure indiquée également pour tous; & si le malade se trouve être encore en crise au moment où chacun doit se retirer, son magnétiseur est forcé

—————
 Juillet 22.

d'interrompre le travail en faisant cesser la crise. Je fais bien que cette règle n'oblige pas toujours à la rigueur : mais il suffit enfin que ce soit une règle générale, pour qu'il devienne indécemment quelquefois de s'en écarter.

Dans un traitement rassemblé, tous les malades font la chaîne ensemble autour du baquet. Tous ces malades sont-ils analogues entr'eux ? ne s'en rencontre-t-il jamais qui, ne pouvant supporter le rapport de certains, souffrent infiniment de ce mélange de fluides ? J'en ai vu plusieurs qui, paisibles à la chaîne, tant qu'ils y étoient dans leur état naturel, devenus ensuite somnambules, repoussent avec horreur les malades que le hasard avoit placés à leurs côtés, en se plaignant que la communication avec ces malades leur faisoit beaucoup de mal. On avoit grand soin alors, & peut-être trop tard, de les en séparer : mais ceux qui, faute de devenir somnambules, ne pouvoient pas connoître de même leurs besoins & les expliquer, le hasard les avoit-il mieux servis, & souffroient-ils moins du rapport de leurs voisins ?

La salle d'un traitement est ouverte de droit à tous les magnétiseurs ; la charité l'ouvre de même à tous les malades ; & le desir louable de propager la doctrine y fait admettre encore les hommes de bonne foi qui veu-

lent prendre quelques notions du magnétisme dans ses effets. Or, pour peu qu'un somnambule soit susceptible, combien ne doit-il pas souffrir aux approches continuelles de ce grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe, dont aucune n'est en rapport avec lui, & pour lesquelles même il éprouve peut-être en cet état un repoussement naturel? Ce malade, avant d'entrer en crise, s'est vu entouré par un cercle de curieux qui observoient ses moindres mouvemens. Sa pudeur naturelle, un peu de fausse honte, si l'on veut, ne lui ont-elles pas rendu très-pénible ce premier moment de spectacle; & la crise ne se ressent-elle point un peu du trouble & de la confusion qu'il a éprouvés dans le début? S'il est vrai, comme on le verra plus d'une fois dans la suite, que l'attention, *la pensée* du magnétiseur soient absolument nécessaires au malade en crise, comment ce magnétiseur pourra-t-il jamais se flatter de soutenir son attention, s'il est continuellement distrait par la foule de questions dont chacun l'accable en ce moment, & par les différens propos qu'il entend sans cesse autour de lui. Veut-il isoler le malade dont il connoît la sensibilité? Veut-il le mettre en crise dans un lieu plus écarté du traitement? Il viole alors le droit que

 Juillet 22.

tous les confrères avoient de s'instruire en
 Juillet 22. le voyant opérer ; & si son malade se trouve
 être une personne du sexe , il viole encore
 les loix de la bienfiance & de l'honnêteté.

En indiquant ici les principaux incon-
 véniens que j'ai cru reconnoître dans les
 traitemens rassemblés , mon intention n'est
 nullement de critiquer les sociétés respecta-
 bles qui les ont établis ; je rends hommage
 aux hommes estimables qui se sont réunis
 pour former ces sociétés. Je reconnois en-
 core tout ce qu'elles peuvent avoir de bon
 & d'utile ; mais ne seroit-il pas possible de
 leur conserver toute leur utilité , de manière
 à éviter cependant les abus de ce qu'elles
 appellent traitement. Ce n'est point l'esprit
 de critique qui m'a fait abandonner la suite
 de mon journal , pour rappeler sommaire-
 ment ces abus. Je ne prétends nullement
 m'ériger en censeur ; & si je propose mes
 doutes sur un sujet aussi important , c'est
 dans la seule vue d'engager nos maîtres à
 s'en occuper. Seroit-ce à nous à vouloir
 porter des décisions, lorsqu'eux-mêmes n'ont
 encore pu rassembler un assez grand nombre
 de faits pour assurer leur jugement ; d'ail-
 leurs, le ton tranchant, toujours déplacé,
 révolteroit en pareille matière, & à coup sûr
 il ne persuaderoit point. Il est certain que

j'ai blâmé de tous temps les traitemens rassemblés que j'appelois génériquement baquets, & j'ai dû motiver aujourd'hui le jugement que j'en avois porté dans l'*Essai sur la théorie* & dans le *Journal de la D.^{lle} N.*, d'autant mieux que quelques magnétiseurs très-éclairés, & que les qualités de leur cœur rendoient plus ardens à saisir tout ce que ces établissemens offrent d'avantageux, n'ont pas été en cela de mon avis : l'un d'eux, que son mérite personnel a rendu l'ame d'une société dont les succès assurément & les œuvres charitables dépoferoient le plus contre mon opinion, m'a écrit à ce sujet, que *si les baquets sont un mal, ils sont du moins un mal nécessaire*. Jusqu'à présent je dirai volontiers comme lui, pourvu que, rapportant le nécessaire aux magnétiseurs, le mal retombe sur les malades (1).

 Juillet 22.

(1) M. le comte de L..., dans l'extrait qu'il vient de donner de ses journaux, rapporte une de mes lettres en date du 11 juin 1786, & il paroît vouloir inférer des termes de cette lettre, que, frappé de tout le bien que j'ai vu tout récemment s'opérer par la société de Strasbourg, je suis bien revenu de tout ce que j'avois dit au sujet des traitemens publics, dans l'*Essai sur la théorie*, & dans le *Journal de la D.^{lle} N.* Cette lettre n'est cependant autre chose qu'une répétition de ce que j'avois dit huit mois auparavant, à la page 236 du même journal. Et je me plais à le dire encore

Je n'avois à craindre aucun de ces inconvéniens dans le traitement de Madame B. : feul avec elle pendant les crises , j'étois cer-

aujourd'hui : il est certain que si quelque chose étoit capable de détruire le vice propre & naturel à ces sortes de traitemens , ce seroit sans doute le zèle infatigable & éclairé de ce grand nombre d'hommes estimables qui se sont réunis dans plusieurs villes du royaume , pour former des sociétés harmoniques. J'ai dit assez souvent ce que je pense de ces sociétés , & M. le comte de L... n'a pas fait attention qu'il prenoit inutilement , à mon égard , la peine de les défendre , lorsque de mon côté , je n'avois jamais prétendu parler que des baquets ou traitemens rassemblés. Ce sont deux choses tout-à-fait différentes & qu'il ne faudroit point confondre.

Je fais que les sociétés harmoniques sont journellement beaucoup de bien : mais je fais aussi que dans celles du moins que je connois , les cures les plus faillantes , les phénomènes les plus intéressans ne sont point ceux qui s'opèrent au lieu du traitement , mais bien ceux qu'obtiennent séparément les membres de ces sociétés , dans le silence des traitemens particuliers. Est-ce au baquet que M. le comte de L... a eu avec Madame F... les crises intéressantes dont il nous a donné les détails ? Je doute au contraire que cette malade sensible eût jamais pu supporter le baquet. La nommée *Marie-Catherine Emmich* , que Madame la baronne de R... a rendue si intéressante , avoit-elle suivi le traitement de la société ? &c. &c. Tous les magnétiseurs , qui dans le particulier opèrent des cures si merveilleuses , ne seroient plus à beaucoup près le même bien , si eux & leurs malades étoient rassemblés autour du même baquet ; du moins je le crois ainsi , parce que je suis convaincu que le zèle le plus actif , la charité la mieux entendue ne fauroient jamais l'emporter entièrement sur les inconvéniens attachés par la nature même de la chose aux traitemens rassemblés.

tain que personne ne la fatiguerait par le défaut de rapport ; que je pourrais, sans être distrait ni préoccupé par rien d'étranger à elle, réunir mon attention toute entière sur le bien que je voulois lui faire ; enfin, & c'étoit selon moi l'essentiel, j'étois assuré que personne ne pourroit l'instruire qu'elle étoit somnambule. De cette manière, il m'étoit bien facile d'étudier la nature, de la suivre dans toutes ses opérations, de saisir en un mot tous les caractères du somnambulisme. L'imagination de ma malade n'étant jamais préoccupée de l'importance de son état, parce qu'elle l'avoit ignoré pendant la veille, & de mon côté, ne provoquant jamais ses réponses par la tournure que je donnois à mes questions, ne faisant même ces questions qu'à mesure qu'elles étoient amenées par la suite des faits, ou par quelques circonstances particulières, j'étois assuré que la nature seule faisoit les réponses ; tout ce que je voyois étoit vraiment l'ouvrage de l'instinct, & non pas celui de l'imagination ou des préjugés. Si je n'avois pas pris toutes ces précautions, j'avoue que je me serois souvent défié de tout ce que me disoit ma malade, sur-tout lorsque sans m'y attendre, sans avoir même l'intention de les chercher, je retrouvois à chaque instant des choses qui

—————
 Juillet 22.

sembloient être faites exprès pour confirmer mes anciennes expériences, & pour me ramener aux idées de théorie que je m'étois précédemment formées.

On a vu, par exemple (le 17), qu'au moment où je m'y attendois le moins, Madame B. m'avoit fait connoître qu'elle voyoit le fluide fortir de ses doigts & des miens, exactement le même, de la même couleur & du même brillant que la D.^{lle} N., & plusieurs autres somnambules l'avoient vu quinze mois auparavant. Si Madame B. eût été prévenue d'avance par mes discours; si je lui avois dit, étant éveillée, que le fluide magnétique paroît jaune & brillant; qu'il sort sur-tout par les pointes de nos doigts pendant le magnétisme; que l'action de la volonté sur nos nerfs, leur donnant plus de ton, plus d'énergie, une volonté forte doit donner aussi plus de vitesse & plus d'activité au fluide qui émane de ces nerfs: si je lui avois dit enfin qu'étant somnambule elle doit voir aussi ce fluide, & que je veux en faire l'expérience: si seulement, l'esprit préoccupé de mes anciennes expériences, je lui eusse dit, pendant qu'elle me magnétisoit: vous devez voir en ce moment quelque chose sortir de vos doigts, & plus vous aurez la bonne volonté de me faire du bien, plus

vous verrez fortir ce fluide : quelle qu'eût été pour lors sa réponse, aurois-je pu raisonnablement compter qu'elle étoit celle de la nature ? Pourrois-je assurer aujourd'hui, comme je le fais, qu'au moment où j'y fongeois le moins, & où je ne soupçonnois pas même que Madame B. dût jamais voir le fluide, elle l'avoit vu réellement fortir de ses doigts ; qu'elle l'avoit vu sous la forme de brillans, d'étincelles d'un jaunâtre couleur de feu, & que son instinct lui avoit fait connoître qu'il falloit qu'elle pensât à moi en me magnétisant, parce que *si elle n'avoit pas bonne volonté, elle ne me jetteroit plus autant de ces brillans ?*

—————
Juillet 22.

J'eus encore le vingt-deux, & sans l'avoir cherchée, une nouvelle occasion de vérifier mes anciennes expériences sur les faits des métaux. J'ai dit que Madame B., en me magnétisant pendant sa crise, avoit vu quelque dérangement dans mon estomac, & qu'aussitôt elle avoit voulu le magnétiser. Je la laissois faire sans lui dire un seul mot, lorsque retirant tout-d'un-coup sa main, elle me dit avec beaucoup de vivacité : déboutonnez votre veste. — Pourquoi donc ? — C'est que vos boutons me font mal. — Pourquoi encore ? — Parce que le métal me fait mal, quand j'ai ma main dessus (mes boutons

font de cuivre). — Quel mal vous fait-il? —
 Juillet 22. *Il me fait froid dans tout mon corps & jusqu'au cœur.* — Je n'en conçois pas la raison. — Cela vient de ce que mon fluide ne passe plus. . . . Aussi vois-je bien que je ne vous magnétise pas à travers vos boutons. . . mon fluide ne va plus jusqu'à vous. Je ne change pas un seul mot aux réponses de Madame B. ni à mes questions, & l'on pourra juger si les unes avoient provoqué les autres.

La crise de cet après-midi ne fut pas longue, & ma malade me pria de commencer à la calmer, à son réveil, par les pouces des pieds, attendu qu'elle avoit été plus agitée ce jour-là qu'à l'ordinaire.

Les deux séances du vingt-trois ne me
 Juillet 23. présentèrent rien de particulier. Je priai chaque fois Madame B. de commencer par me magnétiser, & à peine l'eut-elle fait pendant quelques instans, que ses yeux se fermèrent. Elle eut à plusieurs reprises des momens de crise plus parfaite, mais la plus longue de ces crises ne dura pas plus de huit ou dix minutes. Elle-même avoit attention de me prévenir en ces momens-là, en me disant : je suis bien à présent, mes yeux sont clairs, je vous vois; & lorsqu'elle sentoit que la bonne crise alloit cesser, pour passer à une
 crise

crise plus imparfaite ; elle avoit soin encore de m'en avertir. Il ne faut plus me parler à présent, me disoit-elle, je m'en rappellerois à mon réveil, & je ne veux pas favoir que je suis somnambule : cela m'inquiéteroit. Elle ouvroit enfin les yeux naturellement, & croyant s'être endormie d'un sommeil naturel, elle se plaignit de ne pouvoir se défendre d'un assoupissement qui l'empêchoit de me magnétiser assez long-temps pour pouvoir jamais me faire du bien.

 Juillet 23.

Je profitai d'un des momens de bonne crise l'après-midi, pour lui faire mes questions ordinaires. Elle m'assura qu'elle auroit une nuit assez tranquille. Elle me répéta de nouveau que le soir du lendemain elle auroit une bonne crise. Je la calmai avant de la quitter.

Le matin du vingt-quatre, Madame B. eut une crise, & je n'en fus point surpris, parce que la veille elle avoit été très-fatiguée dans son ménage. Cette crise cependant fut fort courte, & ne dura pas plus d'un quart d'heure. J'employai ce temps à questionner ma malade sur son état, & elle m'annonça que par une suite de son agitation de la veille, elle prendroit une forte diarrhée ce jour-là ; mais que cet accident n'auroit point

 Juillet 24.

Juillet 24.

de suites. Elle ne s'ordonna d'autres remèdes que le magnétisme, & pour le soir un lavement d'eau tiède. Au reste, ajouta-t-elle, cette diarrhée fera un bien; elle entraînera les glaires que le magnétisme a déjà détachées dans mon estomac. Je lui demandai si la crise du soir n'en feroit point dérangée. Au contraire, me répondit-elle, elle en sera meilleure, parce que je ferai plus foible.

La crise de l'après-midi fut aussi bonne en effet que l'avoit été celle du 21, & aussitôt que Madame B. m'eut averti, comme à son ordinaire, *qu'elle étoit bien*, je me hâtai de commencer mes questions.

Votre crise fera-t-elle longue aujourd'hui? — Elle durera une heure. — Sera-t-elle bonne? — Je ferai d'abord fort tranquille: mais au bout de trois quarts d'heure, j'aurai une révolution de sang. Il se portera au cœur, & cela me réveillera. — Votre crise finira-t-elle en ce moment? — Non: je me rendormirai bientôt après *pour achever mon temps*. — Ne pourrai-je pas, si je le veux, prévenir ce réveil? — Sans doute: & dès que je sentirai que mon sang veut se porter au cœur, je vous en avertirai en y portant ma main; alors vous respirerez fortement sur mon cœur. Cela repoussera le sang, & je ne serai plus réveillée.

Aurez-vous une bonne nuit ? — Il me restera un peu de fatigue de ma diarrhée, & ma nuit s'en ressentira. — Avez-vous besoin de quelque remède ? — Point d'autre que le lavement de ce soir : mais il ne faudra pas que je le prenne avant sept heures & demie, parce que la diarrhée me mènera jusqu'à cette heure-là. — Voyez-vous aujourd'hui ce qu'il vous sembloit avoir de vivant dans votre estomac ? — Je ne le vois pas encore, cela est toujours trop embarrassé par les glaires. — Prévoyez-vous quelques bonnes crises pour l'avenir ? — Je suis sûre que vendredi prochain, j'en aurai une pareille à celle d'aujourd'hui. D'ici là je n'aurai que des demi-crisis semblables à celles que j'ai eues hier, à moins qu'il ne survienne quelque chose qui me fatigue, parce que plus je serai foible, & plus mes crises seront bonnes. — Prévoyez-vous quelque chose de pareil ? — Comment voulez-vous que je devine cela ? Je vois bien qu'il n'y a rien dans mon *tempéramment* : mais je ne vois pas si cela viendra de quelque autre cause. — Avez-vous un jour des crises plus parfaites ? — Je ne puis le dire au juste : mais je crois que ce sera au temps de mon époque prochaine. — En aurez-vous après cette époque ? — Je le crois, & je m'en réjouis d'avance ; parce

Juillet 24.

qu'alors mon sang étant moins agité, je sens que mes crises seront bien meilleures.

Pendant cette conversation, Madame B. me magnétisoit avec beaucoup d'action, jusqu'à ce qu'enfin paroissant être un peu fatiguée, elle laissa aller sa tête sur le dos de son fauteuil. J'étendis alors les deux mains sur ses côtés, mes pouces joints sur le creux de son estomac. En cette position, l'idée me vint de faire une nouvelle épreuve. Sans prévenir Madame B., sans lui dire la moindre chose, je détachai par un mouvement imperceptible, un de mes pouces; je le dirigeai vers sa tête, & j'excitai en même temps toute l'action de ma volonté. Renversée comme elle étoit, la malade n'auroit pas pu voir mon pouce, quand même ses yeux auroient été bien ouverts. Elle tressaillit, & détourna la tête sans rien dire. Je continuai, sans faire semblant de m'appercevoir de son agitation. Alors elle se souleva avec vivacité, en me disant : vous envoyez à ma tête quelque chose qui me fatigue & m'agite; vous me faites mal. Je la calmai, sans lui répondre un seul mot, & bientôt elle reprit sa première position.

Quelques momens après, la voyant plus tranquille, je crus pouvoir tenter une expérience que j'avois projeté de faire depuis

deux jours, & pour laquelle je m'étois préparé à dessein. Adressant la parole à ma malade d'un ton indifférent, avant-hier, lui dis-je, vous vous plaignîtes que le métal de mes boutons vous faisoit mal, lorsque vous mettiez votre main dessus. Vous me dîtes qu'il vous faisoit *froid* dans tout le corps. Je voudrois bien éprouver si l'or vous feroit le même effet. Sur une pareille question, j'aurois pu craindre que ma malade ne soupçonnât la réponse que j'attendois d'elle, surtout si elle avoit eu connoissance de celle que la D.^{lle} N. m'avoit faite en semblable occasion : mais la défiance que j'apportoits toujours à ces fortes d'expériences, me suggéra un moyen d'éviter toute prévention de sa part.

 Juillet 24.

J'ai dit que j'étois tout près d'elle, & que sa tête en ce moment étoit renversée sur le dos du fauteuil. Prenez ce double louis, lui dis-je, en lui présentant un gros sou. Elle prit le sou, sans se douter nullement de la supercherie que je lui faisois ; mais à peine l'eut-elle gardé dans sa main pendant quelques secondes, qu'elle le jeta loin d'elle avec horreur. Il me fait mal, dit-elle, il me fait *froid* comme avoient fait vos boutons ; je frissonne dans tout mon corps, & j'en ai le bras tout engourdi. Cela m'é-

 Juillet 24.

tonne, repris-je, & je n'aurois pas cru que l'or vous fît mal : essayez actuellement de prendre ce gros sou, & je lui présentai un double louis. Elle le garda & le retourna plusieurs fois dans ses doigts. Je remarquai cependant qu'elle devenoit plus agitée ; elle ne put y tenir long-temps : mais au lieu de jeter vivement le double louis, comme elle avoit fait le gros sou, elle le posa doucement auprès d'elle, en disant : il me fatigue, parce qu'il m'agit trop. Il ne me fait pas *froid* comme vos boutons : mais il produit sur moi le même effet que les pointes de vos doigts, quand vous les secouez brusquement contre ma tête. — Voyez-vous aussi quelque chose ? — Je vois une *fumée* qui en sort fort vite & qui m'éblouit. — Comment est-elle cette fumée ? — Elle est *brillante, jaunâtre*, & il semble que ce soient des éclairs de feu. — Pourrez-vous la voir quelque jour sans-en être autant fatiguée ? — Je le crois ; & je le desire bien ; car c'est *superbe à voir*, & cela ne me fait pas mal comme vos boutons.

J'avois attendu pour faire cette expérience, que la révolution de sang qui m'avoit été annoncée en débutant fût passée. Cette révolution eut lieu en effet au bout de trois quarts d'heure de crise. Ma malade en ce moment pâlit & porta la main sur son cœur.

A ce signal je soufflai fortement (*ex alitu*) sur cette partie. J'y fentis d'abord un battement & une palpitation violente : mais après quelques instans la palpitation cessa, l'oppression diminua, & le calme enfin fut rétabli.

 Juillet 24.

Au bout d'une heure de crise, ma malade m'avertit qu'elle alloit se réveiller, & peu de temps après elle ouvrit les yeux.

Le vingt-cinq, en me magnétisant le matin, Madame B. eut par intervalle quelques momens de bonne crise. Elle vit alors mes yeux, mais ce ne fut encore que bien confusément. J'espère, me dit-elle, qu'un jour je les verrai mieux : mais jusqu'à présent l'agitation de mon sang m'en a toujours empêché. Mon sang est trop épais, ajouta-t-elle, il circule mal. Il y a des momens où tout-à-coup il se porte au cœur. Alors tout est bouleversé dans moi, tout est confondu. Je n'y verrai bien que quand mon sang sera devenu plus calme.

 Juillet 25.

Ne pourrions-nous pas conclure de ce que disoit alors Madame B., que tout malade dont le sang circule mal doit avoir beaucoup de peine à devenir somnambule, lorsque cette irrégularité dans la circulation provient d'un vice propre au sang. Il paroît en effet, que tant que le sang est dans cette

fermentation , il peut agacer & irriter les
 Juillet 25. nerfs au point de gêner en eux la circulation
 du fluide & d'en suspendre l'effet, mais il ne
 faut pas pour cela décider que de tels ma-
 lades ne deviendront jamais somnambules.
 Je les crois au contraire les plus susceptibles
 de l'être tôt ou tard. Le magnétisme à la
 longue donnant à leurs nerfs le ton & le
 ressort nécessaire pour balancer la fermenta-
 tion du sang, rétablira peu à peu l'équilibre,
 & alors le malade fera d'autant plus suscep-
 tible de tomber en crise, que ses nerfs au-
 ront été fatigués plus long-temps, d'autant
 plus aussi qu'il aura fallu le raffasier davan-
 tage de fluide. C'est en effet ce qui est arrivé
 à Madame B.

Après avoir magnétisé mes yeux, ma
 malade voulut toucher mon estomac, puis
 elle en approcha sa bouche, afin de le ma-
 gnétiser avec son haleine. J'avois déboutonné
 ma veste, dans la crainte que mes boutons
 de métal ne la fatiguassent : mais je n'avois
 pas pris garde qu'étant en cette position, son
 front pouvoit toucher ces mêmes boutons.
 Quelques instans après, elle se retira vive-
 ment en disant : *toujours vos boutons me font
 mal. J'ai actuellement la tête comme une glace.*
 Je retirai mes boutons, & elle plaça de nou-
 veau sa bouche vis-à-vis le creux de mon

estomac. Il semble, me dit-elle ensuite, que =====
 votre estomac soit tout en feu pendant que Juillet 25.
 je le magnétise. Il me jette une infinité d'é-
 tincelles qui sont bien plus brillantes que les
 miennes.

La séance de l'après-midi ne fut pas fort
 intéressante, & Madame B. n'eut que quel-
 ques momens de crise par intervalle.

Les jours où suivant ses annonces, elle
 devoit avoir des crises complètes, je debu-
 ois par l'endormir, & lorsqu'elle étoit de-
 venue bien calme, elle me magnétisoit. Les
 autres jours, elle commençoit par me ma-
 gnétiser, & ses yeux se fermoient bientôt.
 C'étoit ce que j'appelois demi-crisis ou
 crises incomplètes. Le sommeil devenoit
 ordinairement plus profond, & les yeux
 s'éclaircissoient un peu à mesure que la ma-
 lade me magnétisoit, & elle m'en avertissoit
 elle-même en me disant : je suis bien à pré-
 sent, je vous vois. Au bout d'un quart
 d'heure elle ouvroit les yeux, & ne se sou-
 venant que des trois ou quatre premières
 minutes de sa crise, elle se plaignoit de ne
 pouvoir jamais me magnétiser assez long-
 temps. Elle vouloit alors recommencer ; &
 je la laissois faire : mais les mêmes choses lui
 arrivoient encore à cette seconde reprise.
 C'étoit pour l'ordinaire après son second

Juillet 25.

réveil, que je commençois à la magnétiser ces jours-là. Elle s'endormoit encore : mais c'étoit un sommeil plus imparfait que ceux qu'elle avoit en me magnétisant.

De cette manière, les séances étoient beaucoup plus longues qu'elles n'auroient pu l'être : mais j'étois assuré du moins qu'elles étoient pleinement utiles. Il n'auroit tenu qu'à moi de les abréger en quittant ma malade dès que je m'appercevois que les momens de bonne crise étoient passés ; j'aurois pu la réveiller pour lors, & rien ne m'eût été plus facile, puisque je la retirois de crise à ma volonté : mais j'aimois bien mieux laisser à la nature tout le temps dont elle pouvoit avoir besoin, & j'étois convaincu que chaque demi-heure que j'aurois gagnée par séance, auroit été une semaine de retard pour la guérison de ma malade.

Bien des magnétiseurs ne se font point une peine de réveiller ainsi les leurs ; soit pour faire l'épreuve du pouvoir qu'ils ont sur eux ; soit parce que des crises trop longues les gêneroient eux-mêmes, & les dérangeroient. Je l'ai déjà dit : je pense que si ces magnétiseurs ne font pas un mal réel à leurs malades, ils retardent du moins leur guérison. Et en effet : si le somnambulisme magnétique est une crise donnée par la na-

ture , à l'aide du magnétiseur ; si cette crise salutaire est celle dont la nature a besoin pour surmonter le mal , ne devons-nous pas être assurés que cette crise ne durera qu'autant qu'elle sera nécessaire ? n'est-il pas certain qu'elle cessera bien & même malgré nous , du moment où la nature ne la demandera plus ; & que vouloir la faire cesser plus tôt , c'est arrêter mal à propos le travail de la nature , & perdre peut-être le fruit de tous les efforts qu'elle avoit faits précédemment ? Si le magnétiseur donnoit , comme il le doit , tout le mérite à la nature ; s'il n'avoit pas l'amour-propre de croire que c'est lui qui endort & qui réveille ; s'il favoit enfin , suivant l'expression d'un de nos maîtres , qu'il ne fait que tourner la manivelle , nous ne verrions pas abuser ainsi du pouvoir que la nature ne lui a confié que pour le bien , & n'user de ce pouvoir que suivant ses propres convenances , ou pour satisfaire une vaine curiosité. Que penserions-nous d'un médecin , lequel après avoir fait prendre à son malade un remède dont l'effet ne pourroit manquer d'être salutaire au bout d'un certain temps , ne verroit pas plus tôt le travail commencer , que sans en attendre la fin , il donneroit à ce malade un vomitif qui lui feroit rendre le remède ?

 Juillet 25.

—————
 Juillet 25.

Je fais qu'il y a certains malades dont les crises sont tellement douloureuses, qu'eux-mêmes quelquefois demandent en grâce d'être réveillés ; le magnétiseur, témoin de leurs souffrances, n'est pas toujours le maître de résister à leurs sollicitations, & même en certains cas, il auroit peut-être tort de s'y refuser : mais on sent assez combien ces cas-là doivent être rares, & le magnétiseur doit savoir distinguer alors la différence qu'il y a entre le vœu de la nature épuisée par son propre travail, & celui du malade qui repousse une douleur insupportable mais nécessaire. Je puis citer à ce sujet un fait bien propre à nous instruire. Madame le F. magnétisée par M. d'H. étoit somnambule, & elle avoit annoncé le jour où devoit percer un abcès intérieur qu'elle avoit dans le côté. Ce jour de crise paroissoit l'effrayer depuis long-temps, & elle n'avoit pas caché à son magnétiseur, que pour peu qu'il ne fût pas exact à suivre toutes les indications qu'elle lui avoit données, il étoit à craindre qu'elle ne mourût pendant sa crise. M. d'H. donnoit depuis deux mois à ce traitement les soins les plus assidus & les plus éclairés, & ses connoissances en magnétisme auroient certainement suffi pour lui faire surmonter toutes les difficultés ; mais l'alternative que

lui offroit sa malade lui paroiffoit effrayante, & il craignoit d'ailleurs que ses forces ne lui permiffent pas de foutenir lui feul toute la fatigue que lui donneroit infailliblement une crife qui devoit durer deux heures. En conféquence, il m'engagea d'affifter à cette féance; & Madame le F. consultée à ce fujet, jugea que j'étois affez en rapport avec elle pour pouvoir ce jour-là feconder son magnétiseur fans la fatiguer trop elle-même.

Le jour critique arriva enfin; & la malade étant entrée en crife, il nous fut bientôt facile de juger par les fouffrances cruelles qu'elle éprouvoit, que le travail intérieur fe faisoit & que l'abcès alloit s'ouvrir. Pendant que M. d'H. la magnétiffoit avec toute l'action que lui donnoit en ce moment sa propre fenfibilité, j'appliquois tous mes efforts à feconder la nature dans l'endroit même de son travail, & connoiffant depuis long-temps la force du magnétisme par l'habitude, je m'en tins à fouffler constamment sur le côté où étoit l'abcès. Les douleurs qu'éprouvoit alors Madame le F. étoient nouies, sa poitrine oppreffée ne la laiffoit expirer qu'à peine; elle avoit l'estomac prodigieusement enflé, & des convulfions continuelles dans les bras & dans les jambes; tout enfin fouffroit en elle, & par fois la

—————
 Juillet 25.

douleur lui arrachoit des cris. Je continuai cependant toujours à souffler sur son côté, & j'augmentai ainsi ses maux en pressant le déchirement de l'abcès. Il y eut un moment où elle me pria avec instance de la laisser, disant qu'elle aimoit mieux mourir que de souffrir aussi cruellement. Me défiant d'une demande faite dans le fort de la douleur, sachant qu'il falloit essentiellement ouvrir l'abcès & qu'il y alloit du salut de la malade, bien loin de cesser comme elle l'auroit désiré, je redoublai au contraire de volonté, & je renforçai mon action le plus qu'il me fut possible. L'abcès s'ouvrit enfin après trois quarts d'heure de ce travail; & dès que la malade fut devenue un peu plus calme, elle s'empressa de dire étant toujours en crise : votre manière de me magnétiser m'a fait le plus grand bien, & elle a abrégé ma crise de près de moitié. Je suis bienheureuse que vous ne m'ayez point écoutée lorsque je vous disois de cesser, c'étoit la force de la douleur qui me faisoit parler ainsi contre mon propre instinct; si vous m'en eussiez cru pour lors, ma crise auroit été bien plus longue & plus pénible encore.

Ce seul trait, que je cite entre plusieurs du même genre, prouve assez qu'un magnétiseur doit se défier souvent des demandes

que lui fait son malade en crise, sur-tout Juillet 25.
 lorsque l'objet de ces demandes lui paroît être contraire aux indications générales qu'il en avoit reçues précédemment.

Pendant que je suis sur ce sujet, je pense qu'il sera peut-être très-utile de rapporter ici un fait singulier & très-curieux qui s'est passé à Toulouse au commencement de l'été dernier, & qui m'a été communiqué dans le temps par un ami dont le mérite reconnu ne me laisse aucun doute sur la manière dont il a observé. Voici à peu près ce qu'il m'écrivoit dans les premiers jours de juin. „ Je vois ici tous les jours un somnambule dont les crises sont douloureuses à tel point, qu'il craint lui-même de ne pouvoir y résister. (Ce somnambule s'est avisé d'un expédient nouveau, & il l'a indiqué à son magnétiseur. Il ne tient qu'à vous, a-t-il dit, de rendre mes souffrances moins insupportables, sans pour cela m'en faire perdre le fruit. Ordonnez-moi pendant que je suis en crise, de partager le travail en deux ou trois reprises. Soumis à votre volonté, je me réveillerai & me rendormirai par intervalles. Ma crise en totalité n'en sera pas moins longue : mais les momens de réveil suspendant les efforts douloureux de la nature, je pourrai réparer les forces que je

viens de perdre, & en reprendre de nouvelles pour le sommeil qui doit suivre. „
 Juillet 25.

Voilà assurément un exemple bien frappant du pouvoir de la volonté. Ce moyen, qui a réussi parfaitement au somnambule qui l'avoit indiqué, pourroit bien ne pas convenir indistinctement à tout autre, mais il est à désirer que des magnétiseurs prudents & éclairés en fassent de nouveau l'application dans des circonstances semblables. On sent combien il étendrait nos idées & augmenteroit nos ressources en magnétisme.

 Le hasard me fournit encore, le matin du
 Juillet 26. vingt-six, l'occasion de répéter une de mes anciennes expériences. Au moment où j'allai chez Madame B., le temps étoit fort pesant, & tout annonçoit un orage prochain. Je trouvai ma malade un peu agitée : mais sans paroître y faire attention, je la priai comme à l'ordinaire, de me magnétiser, & bientôt elle fut en crise. L'orage ne tarda pas à éclater, mais voyant que ma malade n'entendoit absolument rien, je n'eus garde de l'en avertir, ni de lui faire aucune question ; elle continuoit à me magnétiser de la meilleure volonté, jusqu'à ce qu'enfin se laissant aller sur le dos de son fauteuil, elle me dit : je ne fais ce que j'ai aujourd'hui, mais je
 suis

fuis prodigieusement fatiguée ; je n'ai pas même la force de vous magnétiser. — Ref-

—————
Juillet 26.

sentez-vous quelque mal, lui demandai-je ?

— Il semble que tout mon sang soit bouleversé ; j'éprouve une lassitude accablante dans les bras & dans les jambes, sur-tout aux coudes & aux genoux. — Pourquoi ne

continuez-vous pas à me magnétiser ? — Les

bras me font trop mal, & d'ailleurs je ne vous ferois pas autant de bien en ce moment ;

je me suis apperçue que mes doigts vous jetoient moins d'étincelles qu'à l'ordinaire,

& qu'elles étoient plus pâles. — Peut-être n'aviez-vous pas la même bonne volonté ?

— J'en avois tout autant : mais il sembloit que mes nerfs avoient plus de peine à agir.

— Cela me paroît bien étonnant... Essayons si la même chose m'arrivera en vous magné-

tisant.

Je secouai pour lors devant ses yeux une

de mes mains, les doigts en pointes : elle tressaillit. — Qu'avez-vous, lui demandai-

je ? — Ces étincelles que vous m'avez jetées m'agitent plus aujourd'hui que les autres

jours. — Etoient-elles aussi plus pâles ? — Je ne m'en suis point apperçue : mais vous

en avez jeté moins qu'à l'ordinaire. — Avez-vous besoin aujourd'hui que je vous ma-

gnétise ? — Oui : prenez mes deux coudes

Juillet 26.

dans vos mains, les pouces étendus ; cela fortifiera mes bras, & me mettra en état de magnétiser encore vos yeux. Ils en ont besoin aujourd'hui, & je les trouve bien plus foibles qu'ils n'étoient hier.

Lorsque Madame B. eut achevé de me magnétiser pour la seconde fois, sentant qu'elle étoit prête à se réveiller, elle voulut me calmer, ce qu'elle fit en prenant mes pouces contre les siens, nos mains croisées, pendant qu'elle appuyoit son front contre le mien. Elle étoit depuis quelques instans en cette position, lorsque tout-à-coup je la vis refauter, & elle se retira vivement. Ce qui s'élève de nos pouces, me dit-elle, me fatigue davantage aujourd'hui. — Que voyez-vous s'élever ? — *Une fumée bleuâtre* qui monte comme un nuage. — Ce ne sont donc plus des étincelles ? — Je pourrois bien en faire sortir si je voulois. — Et comment feriez-vous ? — Comme cela (elle pressa mes pouces contre les siens, par des secousses précipitées, & en voulant ainsi me le faire voir, elle tressaillit plus fortement encore que la première fois). . . . J'ai vu sortir bien des étincelles. — Pourquoi sortoient-elles en pressant mes pouces ? — Parce que je le voulois. — Si vous l'aviez voulu de même sans les presser ? — Il n'en seroit sorti que le

fil jaunâtre & brillant : mais point de ces étincelles qui font comme des éclairs de feu. Juillet 26.

Madame B. se réveilla bientôt après ; & l'ayant magnétisée long-temps sur les bras de la manière qu'elle venoit de m'indiquer, je la laissai plus calme.

La crise de l'après-midi, fut à peu près la même que celle du matin. Le temps continuant toujours d'être orageux, je jugeai que ma malade seroit plus susceptible ; & en effet, je réussis plusieurs fois à la mettre en crise & à l'en retirer en un instant à ma volonté. Je l'avois calmée & je me préparois à la quitter, lorsque voyant l'orage augmenter, je fus curieux d'observer l'effet qu'il produiroit encore sur elle. Le tonnerre devint fréquent, & je m'apperçus bientôt que Madame B., sans en être effrayée, & tout en s'occupant des affaires de son ménage, en étoit fort fatiguée. Après l'avoir laissé souffrir ainsi & sans paroître m'en occuper pendant près d'une demi-heure, je lui proposai de la calmer, & mettant une main sur son front, je la fis tomber en crise à l'instant.

Pourquoi dormez-vous encore, lui demandai-je ? — L'orage affoiblit mes nerfs ; & d'ailleurs lorsque vous avez touché ma tête, j'ai senti que vous disiez intérieurement : *Dormez, je le veux ;* & je me suis en-

=====
 Juillet 26.

dormie. — Avois-je besoin pour cela de vous toucher ? — Vous auriez fait la même chose , mais moins promptement , en me fixant avec la même volonté. — Comment vous trouvez-vous actuellement ? — Tout en moi est bouleversé ; j'ai des inquiétudes dans tout mon corps ; j'ai mal aux bras & aux jambes , sur-tout aux coudes. — D'où cela vient-il ? — Je ne le vois pas. — Madame B. voulut encore me magnétiser , mais elle fut bientôt fatiguée en touchant ma tête & mes cheveux. Ils font tout en feu , me dit-elle , & ils m'agitent beaucoup ; il faudra me calmer à mon réveil plus long-temps qu'à l'ordinaire. Pensez-vous , repris-je , qu'il soit toujours nécessaire de calmer un malade après sa crise ? Sans doute , répondit-elle , & sans cela le malade conserveroit toujours un fonds d'agitation. Cette réponse de Madame B. confirma ce que j'avois dit souvent que certains magnétiseurs ont tort de laisser leurs malades après leurs crises sans les avoir calmés. Ceux qui les font remettre au baquet à leur réveil , & qui les laissent aller ensuite sans s'en occuper davantage , ont , selon moi , bien plus de tort encore. Est-il étonnant que ces malades , après s'être ainsi surchargés d'un fluide que la main du magnétiseur ne dirige plus , soient agités & fatigués jusqu'à la crise

suivante ? Si le fluide avoit pu circuler en librement
 eux librement , s'il n'avoit rencontré dans Juillet 26.
 leurs nerfs aucun obstacle, il n'y auroit point
 eu de maladie ; & n'est-ce pas accroître le
 mal, que d'augmenter la masse de ce fluide
 sans l'aider ensuite à faire des efforts propor-
 tionnés contre ces obstacles ? Un malade mis
 au baquet , & pour peu qu'il soit susceptible,
 éprouve communément beaucoup d'agita-
 tion , une inquiétude générale , des tiraille-
 mens dans les nerfs , quelques mouvemens
 convulsifs. Tout ce travail est encore irrégulier,
 & je crois que rarement il suffiroit seul
 pour guérir le malade. Le magnétiseur vient
 ensuite seconder & diriger les efforts de la
 nature ; il détermine la crise dont le malade
 a besoin. S'il l'eût laissé se charger vaguement
 d'un fluide surabondant ; s'il eût laissé prendre
 à ce fluide sa circulation irrégulière , le
 malade n'auroit remporté du baquet qu'un
 surcroît de fatigue & d'agitation. Je crois que
 la même chose doit arriver à tout malade
 que le magnétiseur abandonne sans l'avoir
 calmé.

Je demandai ensuite à Madame B. si je ne
 lui ferois pas mal en la laissant quelque temps
 pour me promener dans la chambre. Si vous
 ne cessiez pas , me répondit-elle , de penser
 à moi & de vous occuper de moi , cela ne

me feroit aucun mal. — Et si je ne pensois
 Juillet 26. plus à vous? — Vous ne me feriez pas de
 mal pour cela : mais vous ne me feriez plus
 autant de bien.... *Cela me laisseroit là.... Je
 serois fort inquiète.... Je voudrois vous aller
 chercher.* Si l'on réfléchit attentivement sur
 ce peu de mots, on sera en état d'apprécier
 l'effet que pourroient produire certains ma-
 gnétiseurs qui, tout en opérant, s'occupe-
 roient à converser, soit avec leurs malades,
 soit avec les assistans : ceux encore qui après
 avoir mis un malade en crise, le quitteroient
 pour aller en magnétiser un ou plusieurs
 autres. Et si les malades qui ne sont point
 somnambules ne peuvent s'appercevoir du
 mauvais effet que produit sur eux ce genre
 de magnétisme, devons-nous croire qu'ils
 s'en ressentent moins d'après ce que nous
 disent ceux qui sont en crise?

Madame B. plus fatiguée qu'à l'ordinaire,
 avoit ce jour-là des palpitations violentes.
 Je les arrêtois bien toutes les fois que je res-
 pirois fortement contre son cœur ; mais elles
 revenoient bientôt. Je la priai de m'indiquer
 quelque moyen plus efficace. Placez-vous,
 me répondit-elle, vis-à-vis de moi & à quel-
 que distance, présentez-moi votre main, les
 doigts en pointe, & faites la descendre len-
 tement de ma tête à mes pieds; par-là vous

rétablirez le cours de mon sang. Je suivis l'indication, & les palpitations disparurent. On peut se rappeler que c'étoit de la même manière que la D.^{lle} N. m'avoit dit, dix-huit mois auparavant, qu'il falloit calmer son sang & le ramener en-bas, lorsqu'il se portoit avec trop d'abondance à sa poitrine.

 Juillet 26.

Le vingt-six au soir, après avoir quitté Madame B., j'avois été appelé pour magnétiser une autre malade, dont le magnétiseur étoit absent, & à laquelle l'orage de l'après-midi avoit donné de fortes convulsions. Cette malade devenue somnambule, s'étoit ordonné une seconde crise pour le lendemain matin. Quoique je fusse fort éloigné de vouloir suivre deux traitemens à la fois; quoique bien convaincu du mauvais effet que cela pourroit produire à la longue sur les deux malades, je n'avois pu me refuser pour le moment à secourir Madame... dans une circonstance aussi pressante; & d'ailleurs, mon attachement pour son magnétiseur, la confiance qu'il m'avoit donnée, & le desir que j'avois de la justifier, tout m'en avoit fait un devoir. Je n'hésitai donc pas à magnétiser Madame... le vingt-sept au matin, comme elle l'avoit demandé. Je commençai par elle, & je ne la quittai que lorsque je la

 Juillet 27.

vis entièrement remise de l'agitation de la
 Juillet 27. veille. J'allai magnétiser ensuite Madame B.,
 qui, habitant un quartier fort éloigné de celui
 où j'avois laissé Madame..., ignoroit parfaite-
 ment tout ce qui s'étoit passé. Je ne voulus
 pas l'en instruire, & la trouvant beaucoup
 plus fatiguée que de coutume, je débutai
 en arrivant par la mettre en crise. Dès qu'elle
 fut endormie, je me hâtai de la questionner
 sans lui rien faire connoître de ce qui m'étoit
 arrivé.

Qu'avez-vous donc aujourd'hui, lui de-
 mandai-je? — Je ne fais : mais je fus extrê-
 mement fatiguée hier soir après votre départ ;
 j'ai passé une nuit fort agitée ; & depuis près
 de deux heures je ressens une inquiétude
 dont je ne puis imaginer la cause... Vous
 avez sûrement souffert ; car je suis comme si
 j'avois à partager quelque mal avec vous. —
 Cette agitation aura-t-elle des suites? — Ma
 crise, qui durera une demi-heure, me cal-
 mera. — Pourriez-vous voir en moi ce qui
 m'est arrivé? — Je ne puis vous voir encore,
 j'ai le sang trop agité. — Eh ! que fait cela?
 — L'agitation du sang n'empêche pas la
 crise : mais elle m'empêche de voir aussi
 bien... Il n'en est pas de même des nerfs :
 plus ils sont malades, & plus les crises sont
 bonnes. — Avez-vous besoin de faire quel-

que remède? — Je sens que les glaires se détachent bien dans mon estomac ; il faut les aider à fortir. . . . Donnez-moi actuellement à boire un verre d'eau magnétifiée ; il me purgera , j'irai deux fois avant dîner & une fois à deux heures. Juillet 27.

Je magnétifai un verre d'eau, & je le présentai à ma malade qui se mit aussitôt en devoir de le boire : mais dès la première gorgée , elle s'arrêta avec l'air de la plus forte répugnance. — Qu'est-ce, demandai-je? — C'est cruellement mauvais. — Quel goût lui trouvez-vous? — Un goût amer. . . . Le goût de la bile. — Si je vous avois donné de l'eau non magnétifiée? — Je n'aurois senti aucun goût. — C'est donc le fluide qui est amer? — Je ne dis pas cela : mais il a ce goût pour moi en ce moment. . . . *C'est ma disposition.* — Aurez-vous besoin de quelque chose encore? — Il faudra me recommander de boire aujourd'hui à mon dîner plus d'eau magnétifiée que je n'en bois ordinairement ; & vous m'ordonnerez d'en prendre pendant quelques jours deux verres , le matin à jeun , à demi-heure d'intervalle l'un de l'autre. Cette eau achevera de purger les glaires qui sont détachées.

Madame B. étant sortie de crise, je la priai de me magnétiser, & elle y retomba de

nouveau. Je lui demandai pour lors en quel
 Juillet 27. état étoit son estomac. — Je le vois, me
 répondit-elle, il s'y fait un grand travail; il
 semble que j'aie pris une médecine. — C'est
 fans doute l'eau que vous avez bu qui déta-
 che les glaires? — C'est le magnétisme qui
 les détache; & l'eau les entraîne. — L'eau
 non magnétisée n'auroit-elle pas fait le même
 effet? — Elle n'auroit rien fait du tout. C'est
 le fluide qui agit, & c'est lui qui fait agir
 l'eau dans mon estomac. . . . *Il a ôté à l'eau
 sa crudité.* — Voyez-vous ce que vous croyez
 avoir de vivant dans votre estomac? — Il y
 a encore trop de glaires: mais j'espère que
 je le verrai bientôt.

La séance de l'après-midi fut à peu près
 la même que celles des jours précédens. Dès
 que Madame B. fut en crise, je lui parlai de
 ses glaires. Elles se détachent bien, me ré-
 pondit-elle, & j'en évacuerai une grande
 quantité ces jours-ci; j'ai besoin de cela, car
 j'en ai beaucoup. Elle me pria ensuite de
 lui donner un verre d'eau magnétisée, &
 elle le but avec plus de répugnance encore
 que celui du matin. Le premier, me dit-
 elle, m'a déjà menée trois fois, celui-ci me
 fera aller encore quatre fois ce soir, depuis
 cinq heures jusqu'à neuf. Elle me recom-
 manda sur-tout de lui interdire toute espèce

de fruits & de laitage. Enfin, après m'avoir

 répété que l'après-midi du lendemain elle

 auroit une meilleure crise, & m'avoir dit

 qu'il ne faudroit la laisser dormir le matin

 que pendant dix minutes au plus, elle se

 éveilla, je la calmai, & je la laissai très-

 tranquille.

Juillet 27.

En arrivant chez Madame B. le vingt-huit

 du matin, je la trouvai très-fatiguée par la

 grande évacuation de glaires & de bile qu'elle

 avoit eue à la suite des deux verres d'eau

 magnétisée que je lui avois dit de prendre en

 le levant. Elle tomba en crise au moment où

 je m'approchai d'elle : mais j'eus soin de l'en

 retirer au bout de dix minutes, ainsi qu'elle

 me l'avoit recommandé la veille.

Juillet 28.

L'après-midi, dès qu'elle fut en crise ;

 elle commença d'elle-même à me magné-

 tiser ; & quoique j'eusse pour ce jour-là bien

 des questions à lui faire sur son état, je ne

 voulus point l'interrompre, persuadé que

 s'il est nécessaire de diriger souvent l'atten-

 tion d'un somnambule sur les objets qu'il lui

 rapporte le plus de connoître, il ne faut pas

 pour cela croiser sans cesse son instinct, ni le

 détourner de voir les choses dont il paroît

 vouloir s'occuper pour le moment. Lorsque

 Madame B. eut fini de me magnétiser, je la

priai de s'examiner attentivement elle-même ;
 Juillet 28. puis je commençai mes questions.

Comment va votre estomac ? — J'y vois encore beaucoup de glaires : mais je les évacuerai. — Voyez-vous quelque remède à faire ? — Point d'autre encore que l'eau magnétisée que je bois le matin. — Avez-vous quelque régime à suivre ? — Je dois manger peu ; & sur-tout dans ce moment-ci ne manger ni fruits ni laitage. — En tout autre temps les fruits vous seroient-ils contraires ? — Les fruits fondans me seront bons : mais je ne dois jamais manger ni cerises ni prunes. — D'où peuvent provenir toutes les glaires que vous avez ? — De la foiblesse de mon estomac. — Voyez-vous ce que vous aviez cru y voir de vivant ? — Je n'y vois encore que des glaires (après quelques instans de recueillement) : mais j'apperçois quelque chose là (touchant les intestins du côté gauche) Je ne vois pas bien encore ce que c'est. — Examinez-le bien , *je veux* que vous le voyiez.

Elle se recueillit encore en elle-même , & pendant quelques instans elle parut être profondément occupée. Prenant ensuite l'air du dégoût & même de l'effroi : ce sont des vers , dit-elle , avec émotion. — Sont-ils gros ? — Non : mais il y en a beaucoup ; ils sont ra-

massés en peloton. — De quelle grosseur est ce peloton? — . . . Il est gros comme un œuf. — De quelle couleur sont ces vers? (la répugnance parut augmenter). — Blanchâtre. — Voyez-vous quelque moyen pour les détruire? — Je ne le vois pas encore...! Je le verrai. — Les rendrez-vous par le haut ou par le bas? — Comment voulez-vous que je voie cela, avant d'avoir vu le remède. — Quel mal vous font ces vers? — Ils passent souvent dans mon estomac, où ils troublent mes digestions, & ils me donnent les vertiges que j'ai fréquemment. — Ne voyez-vous point de ver plus gros & d'une autre espèce? — Je n'en vois pas.

Juillet 28.

Je continuai. Examinez-bien votre intérieur; n'y voyez-vous point d'autre mal? — (Après un long examen, pendant lequel je la soutenois par toute la force de ma volonté) Je n'ai pas la poitrine attaquée: mais elle est foible. . . L'estomac est un peu foible aussi, & tout farci de glaires. . . Mon plus grand mal est dans mon sang qui est trop épais & fort agité. — Voyez-vous à cela quelque remède? — Je le verrai un jour... Quant à présent il ne me faut autre chose que boire habituellement beaucoup d'eau magnétisée. . . Le magnétisme calmera mon sang, & vous fortifierez ensuite mes nerfs.

 Juillet 28.

Aurez-vous bientôt quelque bonne crise ? — J'en aurai une lundi matin , & une mercredi après dîner. . . . Je ne vois pas celles que j'aurai ensuite. — Ces crises seront-elles bien bonnes ? — Elles deviendront toujours meilleures à mesure que j'avancerai. — Quand feront-elles plus parfaites ? — Ce ne fera qu'au temps de mon époque prochaine. — Quel jour commencera cette époque ? — Je ne le vois pas encore. — Pourrez-vous voir bientôt quelle est la maladie de Monsieur votre mari ? — Je ne le verrai qu'après mon époque. Jusques-là il ne faut point me le présenter : je sens que la présence de tout autre que vous me fatiguerait beaucoup à présent ; il faut attendre que je sois plus forte , & encore mes nerfs sont-ils si foibles , que je ne pourrai jamais , sans souffrir , soutenir le rapport de qui que ce soit.

Je demandai ensuite à ma malade si elle auroit une bonne nuit. Elle me répondit qu'elle seroit assez tranquille : mais que pendant son sommeil naturel , elle tomberoit d'elle-même en crise. Surpris d'une annonce aussi singulière , je voulois savoir comment la chose pourroit arriver ; mais tout ce que Madame B. put me dire , fut , que le fluide travailleroit en elle , & qu'elle seroit *disposée* à entrer en crise ; que cette crise commen-

ceroit à deux heures après minuit, qu'elle dureroit pendant vingt minutes, après lesquelles une révolution de sang l'en retireroit pour la remettre dans l'état de sommeil naturel. Pendant ce temps-là, repris-je, fera-t-il nécessaire que je m'occupe de vous? — Si vous songez à moi, me répondit-elle, ma crise me fera plus de bien : mais je ne l'aurai pas moins quoique vous n'y songiez pas.

=====
 Juillet 28.

Curieux de constater un fait aussi surprenant, j'imaginai un moyen qui me parut être infallible dans la persuasion où j'étois, comme j'y suis encore, que hors de ses crises Madame B. n'avoit pas l'ombre d'idée, pas le moindre ressouvenir de ce qui lui étoit arrivé, & qu'elle ne soupçonnoit pas même encore qu'elle fût somnambule. Je vais, lui dis-je, placer cette feuille de papier pliée en quatre sous le chevet de votre lit, de manière que vous ne puissiez l'appercevoir étant éveillée. Si vous êtes effectivement en crise cette nuit, vous prendrez ce papier, vous y ferez un nouveau pli en travers, & de manière qu'il n'ait plus que trois côtés, & vous le placerez vous-même à tel endroit d'un tel tiroir. J'étois seul avec Madame B., lorsque je lui fis cette proposition; elle l'accepta; & j'attendis avec impatience le lendemain pour vérifier le fait.

Quelques momens avant de se réveiller, Juillet 28. Madame B., comme à son ordinaire, prit mes pouces contre les siens, & elle en vit sortir encore *un gros fil brillant qui alloit fort vite jusqu'au plafond. Ce fil étoit gros comme une ficelle, & il se perdoit de toutes parts avec des brillans, comme fait une fusée quand elle éclate.* Ce furent ses propres expressions.

Mon premier soin le vingt-neuf, en arrivant chez Madame B., fut de visiter sans qu'elle s'en apperçût, le tiroir en question. J'y trouvai, précisément à l'endroit convenu, le papier que j'avois laissé la veille, & il avoit été plié diagonalement avec le plus grand soin. Je ne doutai plus que la crise de la nuit n'eût eu lieu en effet. Mais ne pouvant me rendre raison de la manière dont cette crise avoit pu s'opérer, je la regardai comme étant en quelque sorte du genre de celles que la nature seule a données quelquefois, & dont on a vu des exemples dans les rapports faits à l'académie des sciences par M. Mallouin, & par M. de Sauvage, médecins. J'ai inféré la copie de ces rapports dans le journal du traitement de la D.^{lle} N.

Madame B. me paroissant être un peu fatiguée, je la mis en crise, & elle me dit que l'eau magnétisée qu'elle buvoit tous les
matins

matins la travailloit un peu trop. Elle me
 pria en conséquence de ne point lui en Juillet 29.
 donner les deux jours suivans, & de laisser
 reposer son estomac.

L'après-midi elle eut encore une crise
 incomplète, pendant laquelle elle m'assura
 de nouveau que celle du lundi matin seroit
 très-bonne. Mais, ajouta-t-elle, il ne faudra
 pas manquer de me magnétiser ce jour-là à
 neuf heures précises : c'est l'heure que la
 nature demande.

Le trente au matin, Madame B. me ma-
 gnétisoit avec beaucoup d'ardeur, & j'évitois Juillet 30.
 de l'interrompre par mes questions. Tout-
 d'un-coup elle s'arrêta, & je la vis pâlir. J'eus
 beau la questionner en ce moment, elle ne
 put me répondre. Étant enfin revenue à elle,
 elle me dit : Tout mon sang se portoit au
 cœur; heureusement cela n'a pas duré. Et
 après quelques momens de réflexion, elle
 ajouta : je vois qu'il y a à mon cœur quel-
 que chose de mal. . . . Il faudra que je l'exa-
 mine. — Tâchez, lui dis-je, de le voir dès-
 à-présent. — Je ne le vois pas : mais je
 le verrai dans ma crise de demain. — Pour-
 quoi cela paroît-il vous inquiéter? — Je ne
 fais ce que ce peut être : mais c'est quelque
 chose qui ne me plaît pas. Je ne pouffai pas

 plus loin mes questions ce jour-là , & j'attendis avec impatience la crise du lendemain. La pâleur & l'oppression que venoit d'avoir Madame B. , l'air effrayé que je lui avois vu prendre tout-à-coup , m'alarmoient considérablement ; & sachant par expérience que les meilleurs somnambules ne découvrent pas toujours tous leurs maux à la fois , je craignois que Madame B. n'apperçût bientôt en elle quelque maladie grave que nous n'avions pas encore soupçonnée. On verra bientôt que mes craintes n'étoient que trop fondées.

L'après-midi , Madame B. dormit plus long-temps que je ne m'y étois attendu , & sur ce que je lui en marquai ma surprise , elle me dit que le grand vent qu'il faisoit en ce moment en étoit cause. Pourquoi , repris-je , ne me l'avez-vous pas annoncé ce matin ? — Je ne pouvois pas alors deviner l'orage qu'il fait à présent. — Ce vent vous fait-il le même effet que l'orage ? — Il fatigue encore plus mes nerfs.

 Le matin du trente-un , je fus exact à me rendre chez Madame B. un moment avant neuf heures. Je ne voulois pas m'écarter un seul instant de l'indication qu'elle m'avoit donnée , & j'étois persuadé que le moindre

retard auroit suffi pour déranger le travail & la bonne crise qu'elle avoit prévue pour ce jour-là. A peine me fus-je approché d'elle, qu'elle entra en crise, sans que j'eusse fait autre chose que de lui présenter la main, pour la conduire à son fauteuil. J'employai les dix premières minutes à la magnétiser le plus fortement qu'il me fut possible, & sans lui dire un seul mot. L'air d'accablement que je remarquai en elle pendant tout ce temps, me faisant juger que le travail de la crise se faisoit, je n'eus garde d'interrompre ce travail en préoccupant trop tôt l'esprit de ma malade, & je laissai à la nature tout le temps dont elle eut besoin pour compléter la crise. Madame B. prenant enfin un air riant & plus animé, elle me dit : je suis bien à présent. Je pus alors commencer mes questions.

—————
 Juillet 31.

Après l'avoir priée d'examiner attentivement son intérieur, je lui demandai : Voyez-vous quel est le mal que vous avez au cœur ? — Oui, je le vois, & cela ne me plaît pas. — Qu'est-ce donc ? — C'est un abcès (1) qui s'y forme. — Où est-il placé ? —

(1) Je crois qu'ici Madame B. n'employa pas l'expression convenable ; & j'imagine qu'un médecin, au lieu de dire un *abcès*, auroit dit un *polype*. On pourra voir du moins par tous les détails qu'elle me donna dans la suite, que

Tout en bas à la pointe du cœur. — De
 Juillet 31. quelle grosseur est-il? — De la grosseur d'un
 gros pois. — Quel mal vous fait-il? — Il
 gêne la circulation du sang dans le cœur; &
 c'est ce qui me donne ces palpitations, ces
 étouffemens, & ces foibleffes que j'ai si sou-
 vent. — Que voyez-vous dans cet abcès? —
 J'y vois une matière blanchâtre & durcie. —
 Comment cette matière s'est-elle amassée? —
 Mon sang a toujours été trop agité; il a mal
 circulé, & l'humeur qui étoit dans le sang
 s'est arrêtée peu à peu dans ces petits vaisseaux.

Je continuai. Depuis quand cet abcès
 s'est-il formé? — Je vois qu'il y en a déjà
 eu un à la même place il y a onze ans, &
 que c'étoit pour cela que j'avois alors tant
 de palpitations & d'étouffemens. — Qu'est
 devenu cet ancien abcès? — Il s'est fondu
 & dissipé de lui-même. — Y a-t-il long-

la maladie de son cœur étoit du genre des polypes que
 MM. les médecins appellent *concreffions polypeufes*, & qui
 font formés, selon eux, par le dépôt des parties *lymphati-
 ques* que le sang laisse quelquefois dans les différentes
 parties du cœur. C'est dans cette idée que lorsque j'aurai
 moi-même à parler de la maladie de Madame B., je l'appel-
 lerai polype: mais toutes les fois que je rendrai compte de
 ce qu'elle m'en disoit, je ne changerai rien à ses expres-
 sions, parce que je dois être exact, & parce que je fais que
 Madame B. n'étoit point obligée de connoître les termes
 usités en médecine.

temps? — Il y a neuf ans. — De quelle
grosseur étoit-il alors? — Il étoit déjà gros Juillet 31.
comme une noisette.

Il est bon d'observer que Madame B. avoit toujours ignoré, comme tout le monde, qu'elle eût eu un polype onze ans auparavant. Il ne restoit plus en elle aucun vestige de cette ancienne maladie, & cependant elle m'en donnoit en ce moment tous les détails comme elle eût fait si la chose avoit été présente. Je ne vois pas qu'on puisse rendre raison de ce phénomène autrement qu'en disant, comme je l'ai dit ailleurs, que l'ame du somnambule, dégagée jusqu'à un certain point des liens de la matière, plane sur toutes les possibilités physiques de la vie, qu'elle les apperçoit avec plus ou moins de détails, mais toujours sous un seul point de vue, & que pour elle enfin les temps comme les distances deviennent absolument nuls.

Depuis quand, repris-je, a commencé l'abcès que vous avez actuellement? — Il y a quinze mois. — A-t-il toujours grossi depuis ce temps? — Oui; & il grossira jusqu'à ce qu'il soit bien mûr & qu'il m'étouffe. — Comment fera-t-il gros pour lors? — Comme un œuf de pigeon. — Lui faudra-t-il long-temps pour en venir là? — Deux

ou trois ans. — Et alors que . . . — (m'in-
 Juillet 31. terrompant avec précipitation & d'un air
 d'effroi). Ah ! il ne faudroit pas le laisser
 venir. — Pourquoi cet effroi ? — Parce
 que s'il étoit mûr un jour , *le sang m'étouffe-*
roit sur le champ. . . Je mourrois sur une chaise
sans que personne y prît garde. . . Il ne faut pas
le laisser venir. . . Cela me coûtera la vie.

En difant ces mots , ma malade pâlit ;
 elle prit un air consterné qui me fit la plus
 grande peine & me faifit moi-même : mais
 rappelant auffitôt mes forces : pourquoi vous
 alarmer ainfi , lui dis-je , ne voyez-vous pas
 que *je veux vous guérir ?* — Non , je ne gué-
 rirai pas. . . Je ne vois point de remède. . .
 Il faudra que je meure. — Cherchez mieux ,
je veux que vous trouviez un remède. —
 (Après un long filence que je n'eus garde
 de troubler , & pendant lequel je m'attachai
 feulement à renforcer ma volonté avec l'in-
 tentiõn de foutenir la malade , fans permet-
 tre à mon efprit de s'arrêter fur aucune idée
 à moi). Je ne vois en ce moment d'autre
 remède que le magnétifme. — Comment
 dois-je vous magnétifer pour cela ? — Il
 faut avec la pointe de votre pouce me char-
 ger fortement de fluide à l'endroit de l'ab-
 cès. — Faut-il y tenir long-temps mon
 pouce ? — Pendant trois ou quatre minutes

seulement, pour les premiers jours. Si vous
y restiez plus long-temps, vous appelleriez Juillet 31.
trop le sang au cœur, & j'aurois des palpitations violentes. Si la matière de l'abcès se dissipe un peu, vous risquerez moins ensuite de le charger davantage. — Ne ferois-je pas mieux de charger cet endroit avec un conducteur, ou de placer au-devant de mon pouce une pièce d'or? — Vous me chargeriez davantage, & cela ne vaudroit rien dans les commencemens. Il faut attendre qu'avec votre pouce vous ayez un peu *éclairci* & diminué cette matière.

Je voulus sur le champ faire l'essai du procédé que ma malade venoit de m'indiquer, j'appliquai la pointe de mon pouce sur la place qu'elle me marquoit elle-même un peu au-dessous du sein gauche; & je mis en même temps mon autre main à plat sur ses reins. A peine eus-je resté pendant quelques instans en cette position, que ma malade me dit: Je vois que votre fluide *remue un peu cette matière durcie, & qu'il la pénètre....* Je commence à prendre quelque lueur d'espérance: mais je ne vois rien de certain encore. — Si nous parvenons à dissiper cet abcès, comment pourrai-je le savoir? — Ce sera moi qui vous le dirai... Tant que cet abcès existera, je tomberai certainement en

crise, & je prévois déjà que dans huit jours
 Juillet 31. j'en aurai de bonnes, tous les jours. . . . Ah!
 Monsieur, il ne faudra pas cesser de me magnétiser jusqu'à ce que cet abcès soit entièrement dissipé. Si vous me quittiez plus tôt, je sens qu'il m'en coûteroit la vie.

Après avoir laissé prendre à Madame B. quelques instans de repos, je passai à d'autres questions. Voyez-vous vos vers, lui demandai-je? — Oui, je les vois: il y en a plusieurs ramassés en peloton. — Sont-ils gros? — Non: ils sont gros comme des fils. — D'où peuvent-ils provenir? — Des œufs d'un ver plus gros que je rendis il y a quelque temps, & qui m'effraya. — Ces vers sont-ils tous les mêmes? — J'en apperçois un seul qui est plus gros que les autres. . . . Il ne se tient pas avec eux. — Où se tient-il? — Il est là *dans le boyau sous l'estomac* (marquant transversalement avec sa main le *duodenum*). — Est-il plus gros que les autres? — Beaucoup plus. — Comment est-il gros? — (Elle me montra son doigt index). — Est-il long? — (Elle marqua sur son bras une longueur d'environ un pied). — A-t-il une tête? — Oui, elle est pointue. — A-t-il des yeux? — Je n'en vois point. — Du poil. . . . des pattes? — Non. — Va-t-il à l'endroit où sont les

autres vers ? — Non. Il entre souvent dans mon estomac où il reste quelquefois 24 heures de suite ; puis il revient dans ce boyau. Juillet 31.

— Voyez-vous quelque remède contre ces vers ? — Je ne vois pas qu'il y ait encore rien à faire pour le présent. — Espérez-vous de pouvoir un jour les détruire ? — ... (D'un air satisfait) assurément.

Je continuai. Voyez-vous le jour où vous aurez encore une bonne crise ? — J'en aurai une après-demain le soir. — A quelle heure faudra-t-il vous magnétiser ce jour-là ? — A cinq heures. — Pourquoi cette crise sera-t-elle bonne ? — Parce que la nature la demandera alors pour faire son travail. — Comment pouvez-vous voir cela dès aujourd'hui ? — Il m'est facile d'en juger d'après le mouvement que je vois dans moi. — Dormirez-vous demain ? — J'aurai des momens de crise comme je les ai ordinairement. — Quand commencerez-vous à avoir tous les jours des bonnes crises ? — Dans dix jours. — Pourquoi les aurez-vous alors ? — Parce que j'approcherai du temps de mon époque. — Voyez-vous cette époque ? — Je ne la vois pas encore. — Sera-t-elle annoncée par quelque incommodité particulière ? — J'aurai grands maux de reins. — D'où proviendront-ils ? — Du sang caillé

—————
 Juillet 31.

que je vois , & qui se détachera. . . . Il faudra me magnétiser beaucoup sur les reins & sur le bas-ventre , pour aider à le détacher.

Aurez-vous une bonne nuit ? — Je ferai réveillée à trois reprises par des révolutions de sang. . . . Il faut me recommander de tenir pour lors ma main droite à plat sur mon cœur , cela repoussera le sang. — Avez-vous quelque remède à faire ? — Je prendrai demain matin deux verres d'eau magnétisée. — Vous purgeront-ils beaucoup ? — Quatre fois dans la journée.

Je préviens ici une fois pour toutes , que lorsque Madame B. m'avoit fait quelques annonces pareilles , j'avois grand soin ensuite d'en vérifier les résultats ; je la trouvai rarement en défaut : mais elle se trompa quelquefois , & cela arrive plus ou moins souvent à tous les somnambules ; je fus exact pour lors à noter ses erreurs. J'ai vu quelques magnétiseurs tellement enthousiasmés de leurs somnambules , qu'ils les regardoient comme étant toujours & en tout infaillibles. Non contents de les croire aveuglément sur toutes les choses qui étoient naturellement à leur portée ; ils se faisoient une loi d'adopter toutes leurs opinions dans des choses que leur instinct ne devoit point connoître. Qu'un bon somnambule ne puisse

se tromper sur ce qui regarde son état physique & celui des individus qu'on a mis en rapport avec lui, c'est ce que je crois aussi, du moins généralement. Je ne ferai point surpris de le voir, au milieu d'une botte de plantes de toutes espèces, choisir précisément celle qui convient à son mal ou à celui qu'on lui a fait toucher, quoiqu'étant éveillé il ignorât les propriétés & jusqu'au nom de cette plante. En cela il ne fera rien de plus fort que ce que fait le chien lorsqu'il fait le chiendent qui doit le purger. Mais lorsque je verrai consulter par forme de conversation, un somnambule sur des maladies qu'il n'a jamais éprouvées, dont le germe n'est point en lui, & qu'il n'a pas touchées dans d'autres malades, je ne recevrai point ses décisions comme des arrêts. Ce malade n'a jamais eu la goutte, je ne lui ai point fait toucher de goutteux : s'il juge, par exemple, que le magnétisme ne peut rien sur la goutte, je dirai que cela peut fort bien être, mais qu'il n'a pu en parler que par présomption; & il n'est pas besoin de dormir pour présumer.

Cette confiance aveugle & sans bornes, que bien des magnétiseurs donnent à leurs somnambules, peut devenir, selon moi, la source d'une infinité d'erreurs de tous genres.

—————
 Juillet 31.

J'ai toujours pensé que dans l'état de somnambulisme parfait, le malade n'est pas même le maître de se tromper dans les choses qui sont du ressort de son instinct ; j'ai comparé cet instinct à celui de l'animal qui desiré & saisit ce qui lui convient sans pouvoir consulter ni son goût ni ses convenances ; & quoique l'instinct du somnambule soit infiniment supérieur à celui de la bête, en ce qu'il réunit le moral au physique, on peut toujours dire que, livré entièrement à lui-même & renfermé dans sa sphère, il ne pourra pas se tromper. Mais ce que j'ai dit du somnambulisme pris en lui-même & essentiellement, j'étois loin de le dire de tous les somnambules. Pour que ceux-ci ne se trompassent jamais, pour que nous pussions regarder leurs réponses comme des oracles, il faudroit être assurés que leur somnambulisme est autant parfait qu'il peut l'être ; il faudroit que ces malades ne fussent jamais questionnés que sur des choses qui sont du ressort de leur instinct, & que leurs propres opinions, leurs préjugés n'eussent jamais été mis en jeu. Il faudroit encore que leurs magnétiseurs se fussent toujours bornés à questionner leur instinct, à le suivre, à le développer, à le soutenir, sans jamais mettre dans leurs questions, ni préventions, ni préjugés, ni même un objet prémédité.

Un somnambule vous prévient lui-même une fois pour toutes qu'il ne peut pas se tromper. Sans doute il vous le dit : mais comment pouvez-vous le croire ? Comment sur cette simple assertion de sa part, lui donnez-vous assez de confiance pour le consulter indifféremment sur tout ce que vous desirez savoir ? Comment prenez-vous les réponses qu'il vous fait pour base de vos opinions, & pour règle de votre conduite en magnétisme ? Comment enfin pouvez-vous établir ces mêmes réponses en préceptes ? Ne courez-vous pas risque en suivant cette marche, de vous égarer à chaque instant. Ici sans doute il faut, comme en physique, s'efforcer à déduire une théorie, des faits : mais ce n'est pas dans les opinions d'un somnambule que nous devons la chercher. Demander à un somnambule la théorie de son état, c'est, à mon avis, n'avoir qu'une idée fautive du somnambulisme. L'instinct du somnambule est développé sans doute ; il est élevé, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même : mais il est toujours instinct. Or, l'instinct sent, il agit, mais il ne raisonne point. Il peut avoir la sensation, le sentiment même, mais non pas la science. Je veux croire qu'il ne se trompera jamais sur le genre de magnétisme qui lui convient : mais comment pourroit-

 Juillet 31.

il donner des décisions & prescrire des règles
 Juillet 31. sur le magnétisme en général.

Nous voyons tous les jours des somnambules se tromper & faire de fausses annonces; c'est une chose de fait, & elle ne m'étonne point. Je ne parle plus de ces somnambules exaltés, dont le magnétiseur a monté l'imagination sur les points les plus épineux & les plus abstraits de la religion & de la morale: Juifs ils expliquent le Talmud; Mahométans, ils expliqueroient de même les passages les plus inintelligibles de l'Alcoran. De pareils excès sont sans doute un grand abus. C'est ainsi que je les vois; & je pense que bien loin de perfectionner le magnétisme, ils seroient faits bien plutôt pour en retarder les progrès, si l'on prétendoit les confondre avec les effets du vrai somnambulisme magnétique: mais portés à ce point je les regarde comme une sorte de délire qui leur est absolument étranger, & qui exista longtemps avant la découverte du magnétisme; & c'est par cette raison que je ne cherche point à les approfondir ici. Me bornant à raconter les faits que j'ai observés, je n'ai nullement la prétention de m'ériger en réformateur des abus; & convaincu d'ailleurs que sur un sujet pareil, toutes déclamations pour ou contre seroient également abusives

& vaines, je ne me permets qu'une seule réflexion. Il y auroit, je le fais, beaucoup de présomption à vouloir assigner les bornes d'un état que nous commençons à peine à soupçonner : mais en supposant qu'un somnambule peut réellement voir l'univers moral d'une manière bien distincte, comment ferait-il pour nous exprimer ce qu'il voit, dans une langue dont les termes ne peuvent être adaptés à ces choses ? Et quand il sauroit s'expliquer, nous-mêmes le comprendrions-nous à moins d'être au même état que lui ? Est-il raisonnable de faire quelque fonds sur des spéculations, quelles qu'elles soient, qui peut-être ont été mal senties, & qui certainement ne peuvent être que mal rendues & mal faïties.

Juillet 31.

Mais même chez le vrai somnambule, combien de causes différentes & différemment combinées ne peuvent-elles pas concourir à altérer les facultés de l'instinct & à troubler ses opérations. Je n'ai jamais été d'avis qu'on puisse classer les divers degrés du somnambulisme, à moins qu'on ne dise aussi que tous ces degrés, toutes ces nuances, qui peuvent varier d'une infinité de manières, se combinent journellement & à chaque instant pour diversifier à l'infini le somnambulisme, d'un malade à l'autre,

—————
 Juillet 31.

dans le même malade , d'une crise à une autre , & souvent dans la même crise : mais ce sont toutes ces variations qui doivent mettre le meilleur somnambule dans la nécessité de se tromper quelquefois , & elles dépendent d'une multitude de causes accidentelles , qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de prévenir ; de la situation d'esprit du malade ; des évènements imprévus & étrangers à lui , dont il a pu être précédemment affecté ; de la disposition physique & morale du magnétiseur , du plus ou moins d'attention & de volonté qu'il apporte ; des changemens qui peuvent arriver d'un moment à l'autre dans l'état de l'atmosphère , &c. &c. Toutes ces causes , prises ensemble ou séparément , doivent influencer nécessairement sur la clairvoyance d'un somnambule ; & non-seulement elles doivent rendre ses crises différentes entr'elles , mais elles peuvent même apporter des différences très-sensibles dans l'intervalle d'une seule crise. Tel somnambule qui s'est trouvé être très-clairvoyant pendant le premier quart d'heure de sa crise , ne voit plus rien le quart d'heure suivant , parce que son magnétiseur digère mal en ce moment ou qu'il vient de se préoccuper d'une nouvelle fâcheuse qu'il avoit reçue ; parce que la tournure

nure qu'il a donnée à ses questions a dérouté l'instinct du malade & l'a ramené à ses anciens préjugés ; parce que le temps , qui d'abord étoit serein , est devenu orageux ; parce que la foule des curieux qui obsèdent le malade , a dérangé en lui le travail de la nature , &c. &c. &c. Nous voyons d'ailleurs assez généralement que le somnambulisme n'arrive point toujours tout-d'un-coup au degré de perfection qu'il peut avoir chez un malade ; & l'instinct , ne se développant que successivement & dans certaines circonstances , découvre tous les jours des choses qu'il n'avoit pas encore soupçonnées.

Juillet 31.

On ne doit donc point être surpris si les somnambules se trouvent quelquefois en défaut sur leurs annonces. Quelque bien conduits qu'ils soient , cela peut , cela doit même leur arriver , & cela arrive à chaque instant à ceux que le magnétiseur questionne inconsidérément d'après ses propres opinions , ses préjugés , les idées qu'il s'étoit faites précédemment ; & cependant on prend ensuite toutes leurs réponses , qu'on a dictées sans s'en appercevoir , pour des oracles dictés par le seul instinct. J'ai toujours apporté de bonne foi toute mon attention à ne pas tomber dans les mêmes fautes. Je ne fais si en cela je ne me suis point abusé quelque-

—————
 Juillet 31.

fois moi-même ; on en pourra juger en lisant ce journal : mais je puis assurer du moins que toutes les fois que Madame B. m'annonça ce qui devoit lui arriver , je fis mon possible pour ne mettre absolument rien du mien , ni dans l'annonce , ni dans la manière de l'interpréter. Et si par fois , quoique très-rarement , elle se trouva avoir mal presenti , loin de mettre de l'amour-propre à me le cacher à moi-même , j'eus grand soin au contraire de le faire remarquer , persuadé que ce ne seroit qu'en observant ainsi , que l'on pourroit enfin se faire une idée juste du somnambulisme.

La crise de l'après-midi du trente-un ne fut pas longue. Je magnétifai , comme j'avois fait le matin , Madame B. sur son cœur : mais je ne pus jamais y tenir mon pouce pendant plus de trois minutes & demie sans lui faire éprouver beaucoup de palpitations. Lorsqu'elle fut sortie de crise , je voulus recommencer le même magnétisme : mais ayant laissé mon pouce pendant quatre minutes & demie , les suffocations devinrent si violentes , que j'en fus alarmé moi-même. Madame B. retomba en crise sur le champ , & elle me dit aussitôt qu'en magnétisant son cœur trop long-temps , je lui avois fait beaucoup de mal , parce que j'y avois appelé le sang en trop grande abondance.

Les deux crises du premier août furent très-imparfaites, & elles ne présentèrent rien de bien intéressant : mais à la suite de celle de l'après-midi, j'eus occasion d'observer un fait assez curieux. J'avois calmé Madame B., & je venois, comme à mon ordinaire, de magnétiser l'eau qu'elle buvoit habituellement à ses repas. Je lui remis la carafe qui contenoit cette eau, & continuant à converser avec elle, j'observai qu'elle tenoit cette carafe sur ses genoux, de manière qu'elle étoit placée à environ quatre pouces de son estomac. Madame B. ne se méfioit de rien, & moi-même en ce moment je ne songeois guères à ce qui pouvoit lui en arriver. A peine eut-elle été ainsi pendant une minute & demie, qu'elle prit un tremblement général dans tout son corps ; elle pâlit, ses yeux se fermèrent, & elle se laissa aller sur le dos de son fauteuil, en éloignant avec précipitation la carafe dont je me hâtai de la débarasser. Peu d'instans après, elle me dit d'elle-même qu'elle étoit encore en crise. Les mouvemens convulsifs, sans être bien violens, continuoient toujours : mais à force de la calmer de la tête aux pieds, je parvins enfin à les arrêter, & ce ne fut qu'alors que je pus la questionner sur ce qu'elle venoit d'éprouver. — Cette eau, me répondit-elle,

Août 1er.

Août 1er.

a trop chargé mon estomac, & elle a fatigué mes nerfs. — Cela aura-t-il quelques suites? — Non, ce n'a pas été assez long: mais cela m'a fait bien mal pour le moment. — Votre crise de demain en fera-t-elle dérangée? — Au contraire; & mes nerfs étant plus fatigués, ma crise en fera encore meilleure.

Cet effet subit que l'eau magnétisée avoit produit sur Madame B., venant à l'appui de mes anciennes expériences, me convainquit plus que jamais que le verre & l'eau ont la plus grande affinité avec le fluide universel, que ce fluide répandu dans l'espace agit sans cesse, & par lui-même, sur tous les êtres qu'il anime, régénère & détruit. Je reconnus encore que si notre volonté peut donner à ce fluide plus d'action sur un malade en ce qu'elle augmente en nous l'énergie avec laquelle nous l'appliquons à ses besoins, cette volonté néanmoins n'est pas essentiellement nécessaire, & qu'en certains cas le fluide seul, & livré à son action propre, peut opérer sur un malade les effets que nous n'obtiendrions sur d'autres malades différemment disposés qu'à force de le diriger, & de renforcer son action par notre volonté. Ceci me ramena naturellement au somnambulisme donné par la nature seule dans certaines maladies par-

ticulières, & dont nous avons plusieurs

exemples. Août 1er.

Le matin du deux, il n'y eut rien de

particulier : la crise de l'après-midi fut très-bonne, & elle dura environ une heure : mais elle ne me donna pas beaucoup de lumières. Sur toutes mes questions, Madame B. ne fit que répéter à peu près les réponses qu'elle m'avoit déjà faites dans les crises précédentes. Août 2.

Voyez-vous votre estomac, lui demandai-je? — Il y a déjà beaucoup moins de glaires : mais il en reste bien encore. — Ne parviendrons-nous pas à les détacher toutes? — Il en restera toujours un peu : mais pas assez pour m'incommoder. — Qu'est-ce qui les détachera? — Ce fera le magnétisme ; puis l'eau magnétisée les entraînera. — Ne feriez-vous pas bien d'ajouter quelque chose à cette eau? . . . — J'entrevois que je pourrois y mettre de la crème de tartre ou bien très-pen de nitre. . . . Mais je ne vois sur cela rien de bien décidé. . . . Il ne faut jamais me faire prendre que ce que j'ai vu très-clairement.

Si l'on prend garde à la mal-adresse & à la prévention que j'avois mises dans ma dernière question, on ne fera pas surpris de l'incertitude qui régna dans la réponse d'une malade dans laquelle je venois de réveiller

l'opinion & les préjugés de l'état de veille.
 Août 2. La suite fera voir que son instinct ne lui
 demanda jamais que l'eau magnétisée, &
 que cette eau fuffit pour purger entièrement
 ses glaires.

Je continuai. — Voyez-vous vos vers? —
 Oui : ils font toujours au même état. —
 Voyez-vous quelque moyen pour les dé-
 truire? — Je n'en vois point encore. . . .
 C'est qu'il n'est pas temps de les tuer. . . .
 Pensez-vous que si c'étoit le moment je ne
 verrois pas quelque remède.

Voyez-vous votre cœur? (A cette ques-
 tion Madame B. prit un air d'effroi plus
 marqué qu'elle ne l'eût encore eu ; elle se
 retourna avec précipitation, & elle parut
 vouloir pleurer). — Pourquoi vous affliger
 ainsi ? — Cela m'attriste bien. — Nous
 trouverons un remède, *je le veux*. — Je
 n'en suis pas sûre, & je n'en vois aucun jus-
 qu'à présent. . . . Il n'y a que le magnétisme.
 — Quel effet produit-il sur cette grosseur? —
 Quand vous remuez votre pouce, il semble
 qu'on la froisse & qu'on broie la matière
 qui la forme. — Nous la dissipérons entiè-
 rement. — Je n'en suis pas sûre. — N'ap-
 percevez-vous encore aucun changement? —
 Aucun.

Je quittai un sujet qui paroïssoit fatiguer

& affliger beaucoup ma malade , & je passai à d'autres questions.

 Août 2.

Voyez-vous le jour de votre époque prochaine? — Je suis encore incertaine si ce sera le 15 ou le 16. — Sera-t-elle abondante? — Beaucoup. — Combien de temps durera-t-elle? — Quatre jours d'abord , & puis par intervalles jusqu'au septième jour. — Quel jour aurez-vous une bonne crise? — Samedi soir. — A quelle heure faudra-t-il vous magnétiser ce jour-là? — L'heure n'y fera rien pour cette fois. — Quel jour commencerez-vous à avoir , soir & matin , de bonnes crises? — De demain en huit. — Seront-elles longues? — Elles dureront depuis trois quarts d'heure , jusqu'à une heure & demie. — Pourrez-vous voir dès-lors quelle est la maladie de Monsieur votre mari? — Je crois bien que je le pourrai un jour : mais ce ne fera pas sitôt.

Madame B. étant sortie de crise après m'avoir magnétisé , je la calmai plus long-temps qu'à l'ordinaire , à cause de la fatigue que mes questions lui avoient fait éprouver , & je la laissai très-tranquille.

Il ne se passa rien de bien particulier dans les crises imparfaites du trois , ni dans celle du quatre au matin. Madame B. débuta

 Août 4.

Août 4.

dans celle de l'après-midi, par me dire que les deux verres d'eau magnétifiée qu'elle avoit pris le matin, ne l'avoient menée que quatre fois, & qu'elle auroit dû l'être une cinquième, si elle n'avoit pas été trop agitée par quelques tracas de ménage. Sur cela elle me pria de lui faire boire encore un verre d'eau pendant sa crise, afin d'empêcher les glaires de séjourner dans ses intestins, & de lui donner des coliques.

Je la questionnai ensuite sur le mal de son cœur. Je ne me lassois pas d'y revenir à chaque séance, quelque peine que cela parût faire à ma malade, parce que j'étois persuadé que ce ne seroit qu'à force de persévérance & de volonté que je pourrois parvenir à développer son instinct, & à lui faire apercevoir enfin quelque remède. J'étois d'ailleurs bien aisé de favoir chaque fois si le magnétisme que j'appliquois soir & matin à ce mal, avoit produit quelque changement. Je fus surpris bien agréablement ce jour-là en voyant ma malade prendre un air moins triste & moins effrayé qu'à l'ordinaire. Je commence, me dit elle avec joie, à découvrir quelques effets du magnétisme. . . . Je vois toujours cette matière blanchâtre & durcie à la pointe de mon cœur : mais il semble qu'elle commence à prendre un peu

de mouvement pour se dissiper... C'est quand vous remuez vivement votre pouce sur cet endroit, qu'elle se met en mouvement, & le sang qui y arrive en même temps avec abondance, & que vous repoussez ensuite en soufflant fortement sur cet endroit, se charge d'un peu de cette matière & l'emporte... Ah! je commence aujourd'hui à espérer; & si cela dure ainsi, ce mal sera guéri dans trois semaines. — Faudra-t-il vous magnétiser chaque fois à cet endroit plus long-temps que je ne l'ai fait jusqu'à présent? — Non pas encore. La grosseur n'est pas assez diminuée, elle gêneroit trop le cours du sang. — Quand votre cœur sera guéri aurez-vous encore de bonnes crises? — Sans doute... Le mal du cœur fait bien quelque chose à mes crises: mais ce sont les nerfs qui y font le plus. Ils sont malades aujourd'hui, parce qu'ils sont enveloppés de glaires. Lorsque le magnétisme les en aura débarrassés, ils ne seront plus malades: mais ils n'en deviendront que plus sensibles & plus irritables. C'est pour cela que vous qui avez les nerfs beaucoup plus forts, vous me mettrez toujours en crise.

Voyez-vous le jour où vos règles paroîtront? — Elles commenceront à paroître dans onze jours. — Comptez-vous aujourd'hui.

 Août 4.

Août 4.

d'hui? — Ce fera pendant la nuit du onzième au douzième, à compter de demain. — Quel fera dans ce temps-là le jour de votre meilleure crise? — Ce fera le second jour des règles.

Août 5.

La crise du cinq après-midi fut très-bonne; & j'en profitai pour renouveler à ma malade toutes mes questions sur son état. Elle ne vit encore rien de plus que ce qu'elle m'avoit dit jusqu'à ce moment. Je la priai d'examiner son cœur, & pour qu'elle le vît mieux, je voulus le magnétiser en même temps; je plaçai à l'endroit du mal, mon pouce & mon doigt index joints ensemble, & par intervalle je leur donnois un mouvement très-vif, en renforçant intérieurement ma volonté autant qu'il m'étoit possible. — Quand vous remuez ainsi votre pouce, me dit-elle, votre fluide traverse cette humeur épaisse; il la met en mouvement, & il la ramollit. — Appercevez-vous déjà quelque mieux? — Oui, l'humeur a un peu diminué, & si cela continue, dans trois semaines il n'en restera plus. — Que devient cette humeur à mesure qu'elle se dissipe? — Elle passe dans le sang, qui l'entraîne avec lui toutes les fois que vous le repoussez en soufflant sur mon cœur.

Si l'on s'est fait une idée de ce que j'avois dû souffrir, lorsque dans la crise du 31 juillet Madame B. apperçut pour la première fois le polype qu'elle avoit au cœur, on pourra juger de la satisfaction que j'eus le 5, lorsqu'elle m'assura que je parviendrois enfin à la guérir de cette funeste maladie ; combien n'eus-je pas sujet ce jour-là de m'applaudir de ma persévérance. Si j'en avois cru ma malade toutes les fois qu'elle m'avoit annoncé sa mort comme certaine ; si je m'étois laissé décourager par l'horreur & l'effroi qu'avoit paru lui inspirer la vue présente d'une destruction prochaine, peut-être n'eussé-je jamais pu élever son instinct jusqu'à la connoissance du remède ; & moi-même me déifiant de mes propres forces, je n'aurois plus exercé sur elle qu'une action insuffisante & trop foible. Le polype auroit fait des progrès, & une respectable mère de famille auroit péri bientôt de la manière la plus cruelle. Si j'ai eu le bonheur de la rendre à un mari, à des enfans, auxquels son existence étoit si nécessaire, il me seroit permis sans doute de m'en glorifier : mais ce n'est point dans cette vue que j'arrête en ce moment les magnétiseurs sur le bien que j'ai pu faire ; ils en font eux-mêmes tous les jours, & comme moi ils en font assez ré.

 Août 5.

Août 5.

compensés par le plaisir de l'avoir fait : mais il en est peut-être auxquels cette digression pourra devenir utile. Madame B. n'est point la seule qui ait ainsi pressenti & assuré sa mort dans un temps où son instinct ne lui faisoit pas encore appercevoir de remède, & qui cependant ait été guérie par les remèdes que ce même instinct mieux développé lui a fait ensuite découvrir. Que les magnétiseurs auxquels de semblables annonces pourront être faites ne se rebutent donc point ; qu'ils ne se laissent jamais décourager, & qu'ils roidissent bien plutôt leur volonté contre les craintes de leurs malades. Quelquefois peut-être ils le feront envain ; on ne guérit pas de la mort : mais le plus souvent ils étendront ainsi les facultés du malade, & ils l'amèneront à découvrir peu à peu de lui-même le remède qu'il avoit cru d'abord impossible.

Madame B. étant sortie de crise, je la calmai ; puis je la priai de me calmer à son tour de la même manière. Je fus fort étonné de la voir retomber en crise après avoir passé sa main pendant quelques instans devant moi, de ma tête à mes pieds. La même chose lui est toujours arrivée depuis, toutes les fois qu'elle a entrepris de me calmer, & j'ai pu calculer journallement le degré de

force de ses nerfs , sur le nombre de passes _____
 qu'elle pouvoit faire avec sa main avant de s'endormir. Août 5.

Le matin du six , le temps étoit à l'orage. _____
 Aussi trouvé-je Madame B. très-fatiguée , & sa crise en fut meilleure. Je lui fis mes questions accoutumées , & elle me répondit les mêmes choses. Je lui demandai si elle voyoit travailler en elle la nature. — Oui , sans doute , me répondit-elle ; elle travaille à la fois dans tout mon corps , sur mes nerfs & sur mon sang. — Comment , repris-je , travaille-t-elle ? — Pendant que vous me magnétisez , *votre fluide entre dans moi , il court avec le mien & il agite tout mon corps.*

Madame B. s'ordonna ensuite deux verres d'eau magnétisée pour le surlendemain , & elle m'annonça que cette eau la mèneroit six fois dans la journée ; je ne pouvois me lasser d'admirer cet effet de l'eau magnétisée sur ma malade. On verra que Madame B. , dans le cours de son traitement , en fit souvent usage pour se purger ; & je l'ai vue avoir jusqu'à neuf selles dans un jour , pour avoir bu le matin deux verres seulement de cette eau , faisant ensemble environ le quart d'une pinte. Mais ce qui pourra paroître bien plus étonnant encore , c'est que l'eau magnétisée

Août 6.

que je lui faisois boire habituellement à ses repas, ne la purgeoit point, quoique j'eusse employé, pour la magnétiser, les mêmes procédés. Tout ce que je faisois de plus, lorsqu'il étoit question de purger, c'étoit, en magnétisant son eau, d'y appliquer ma volonté le plus fortement qu'il m'étoit possible, avec l'intention & le desir de seconder le vœu de la nature, tel qu'il venoit de m'être manifesté par l'instinct de ma malade.

Pendant que Madame B. magnétisoit mes yeux, sa main passa une fois à rebour sur mes cheveux. Elle ressauta vivement en faisant une exclamation. Qu'avez-vous, lui demandai-je? — Vos cheveux m'ont jeté un nombre prodigieux d'étincelles; il sembloit que chacun m'envoyoit un fil brillant: toute votre tête étoit en feu. — Cela vous a-t-il fait mal? — Non: mais cela me charge & m'agite trop. On peut se rappeler que la même chose absolument m'arriva dans la première crise que je donnai autrefois à la D.^{lle} N.

Août 7.

La crise du sept après-midi fut assez bonne, & elle dura près de deux heures. Madame B. me confirma tout ce qu'elle m'avoit déjà dit sur son état, mais elle ne me dit rien de plus. Elle me parut être toujours plus tranquille

fur les fuites de fon polype , & elle me ren-
voya , pour détruire fes vers , au temps où
ce polype feroit guéri.

—————
Août 7.

Vers la fin de fa crife elle voulut fe lever
& marcher dans fon appartement. Elle y
voyoit peu , mais cependant affez pour fe
conduire. S'étant arrêtée par hafard devant
une glace , elle n'y eut pas reftée pendant
dix fecondes , qu'elle trefsaillit & détourna
la tête avec l'air de fouffrir beaucoup. Puis
elle s'éloigna d'elle-même avec précipitation
pour s'approcher d'une fenêtre dont elle tira
les rideaux. Bientôt elle fut forcée de fe
retirer encore en difant : *c'est superbe , c'est
bien brillant* ; mais cela m'éblouit & m'agite
trop. En ce moment on fit beaucoup de
bruit dans un appartement voifin. Ma ma-
lade trefsaillit de nouveau. Jusques-là , j'avois
tout obfervé fans dire un feul mot : mais la
voyant pâlir & prête à fe trouver mal , je lui
demandai quelle pouvoit en être la caufe. —
Je ne fais , me répondit-elle ; mais j'ai pris
tout-à-coup un grand mal à l'eftomac , &
une inquiétude qui s'eft répandue dans tout
mon corps. — Avez-vous entendu quelque
bruit ? — Non : je n'ai rien entendu. — Jè
ramenai ma malade à fon fauteuil , & avant
qu'elle fortît de crife , j'eus le temps encore
de la remettre de fon agitation.

Août 8.

Les crises du huit ne me présentèrent rien de bien intéressant. Je demandai à Madame B. si elle ne pourroit pas, sans risque ; aller quelquefois au baquet. Pour peu que je fusse mal disposée, me répondit-elle, je pourrois y tomber en crise, & cela me feroit beaucoup de mal.

Le jour approchoit où Madame le F., dont j'ai parlé au commencement de ce journal, devoit avoir une crise décisive. Ce jour étoit fixé depuis long-temps au 10 de ce mois ; j'avois le plus grand desir d'être utile à cette malade intéressante, & de répondre à l'empressement que m'avoit marqué son magnétiseur M. d'H. . . . Mais pour tout au monde je n'aurois pas voulu risquer de faire tort à la malade dont j'étois personnellement chargé. Je fis part de mes craintes à Madame B. pendant sa crise de l'après-midi du huit, & je lui dis de consulter à ce sujet son instinct. La nature, me répondit-elle, demande que mes crises du matin aient lieu à neuf heures. Je sens que si vous les dérangez, ne fût-ce que d'un quart-heure, elles en feront moins bonnes pendant quelques jours : mais comme vous ne me ferez pas d'autre mal, & que mes crises ne tarderont pas beaucoup à se rétablir ensuite, vous ne devez pas balancer à faire ce jour-là du bien

à

à une malade qui en aura plus besoin que moi. Je sens que s'il vous arrivoit souvent de me déranger ainsi, mes crises pourroient s'altérer à la longue ; mais pour une fois seulement vous ne pourrez me faire beaucoup de tort.

Août 8.

Madame B. dans sa crise du neuf au matin, commença d'elle-même à s'occuper de ses vers, & elle me dit avec un air de répugnance très-marqué, que l'un de ceux qui étoient ramassés en peloton dans ses intestins, s'étoit détaché, qu'il alloit mourir, & qu'elle le rendroit bientôt.

Août 9.

L'après-midi je la remis à dessein sur le même sujet, & après l'avoir priée de s'examiner attentivement elle-même, je lui demandai : — Où est actuellement le gros ver ? — Il est à sa place ordinaire, au bout de ce boyau (montrant le *duodenum*) ; mais vers midi, il est venu dans mon estomac. — Que venoit-il y faire ? — Il y est entré pour se nourrir, puis il est retourné se mettre en rond comme je le vois actuellement. — Eh ! comment pouvez-vous voir qu'il a été dans votre estomac, puisqu'il n'y est déjà plus ? — Oh ! je le vois très-bien. . . . & je vois bien aussi qu'il s'y est nourri. — De quoi s'est-il nourri ? — Du suc des alimens

Août 9.

que j'avois pris. — Pourriez-vous voir quels étoient ceux de ces alimens qu'il a pris de préférence ? — Je ne puis le voir. . . . Tout cela étoit mêlé. — Le café au lait que vous prenez le matin lui est-il bon ou contraire ? — Il aime le lait. . . . Le café ne lui fait ni bien ni mal. — Par où ce ver passe-t-il pour aller dans votre estomac ? — (A cette question la malade traça sur elle-même la marche du ver, de manière à me faire voir que ce reptile se tenoit ordinairement replié sur lui-même à l'extrémité du duodenum, & que toutes les fois qu'il vouloit prendre de la nourriture, il se déployoit le long de ce duodenum, & entroit dans l'estomac par le pilore). Il fuit là, me dit-elle, *le long de ce boyau* ; puis une partie de son corps entre dans mon estomac, & quelquefois l'autre partie reste dans le boyau. Quand il s'est nourri, il se retire à sa place.

Je continuai. Pouvez-vous voir depuis combien de temps ce ver est là ? — Il y a environ quatre ans. — A-t-il encore beaucoup à grossir ? — Il deviendroit plus gros que mon pouce, & long de plus d'une demi-aune. — Combien de temps lui faudroit-il pour en venir là ? — Il ne lui faudroit plus que deux ans, parce qu'à présent qu'il a pris plus de force, il grossiroit plus prompte-

ment. — Que deviendrait-il ensuite? — Il ne pourroit plus se tenir dans le boyau où il est actuellement, & il viendrait s'établir dans mon estomac, où il me feroit beaucoup de mal. — Êtes-vous assurée de détruire ce ver? — Oui, je le détruirai : mais je sens qu'il n'est pas temps encore. Il faut attendre que mon cœur soit guéri.

Août 9.

Voyant que Madame B. étoit prête à se réveiller, je remis au lendemain à pousser plus loin mes questions au sujet du ver qu'elle commençoit à voir mieux qu'elle n'avoit fait dans le principe, & j'employai le peu de temps qui me restoit, à lui parler encore une fois du projet que j'avois d'assister le lendemain matin à la crise de Madame le F. Elle m'assura de nouveau que je ne lui ferois d'autre mal que de rendre ses crises du matin un peu moins bonnes pendant quatre jours seulement. Celles du soir n'en feront pas dérangées sensiblement.

Le dix au matin, je commençai à magnétiser Madame B., avant huit heures & demie. Sa crise dura près de trois quarts d'heure : mais elle fut très-imparfaite. Celle de l'après-midi fut beaucoup meilleure, & je l'employai à fixer l'attention de ma malade sur ses vers, malgré la forte répugnance

Août 10.

qu'elle montrait toujours à s'en occuper.

Août 10. Voyez-vous, lui demandai-je, comment ce gros ver a pu naître? — Il est venu d'un œuf qu'avoit déposé un autre ver de la même espèce que je rendis mort, il y a trois ans. — Qu'aviez-vous fait alors pour tuer ce ver? — Ce furent des pilules composées que je prenois pour guérir des maux de tête, qui le firent mourir. — Pourriez-vous voir dans les diverses choses qui composoient ces pilules, quelle fut celle en particulier, qui produisit cet effet? — Je ne puis le voir en ce moment : mais je crois que si j'avois là toutes ces choses, je pourrois la désigner. — Ce premier ver n'avoit-il déposé qu'un œuf? — Il y avoit d'autres petits vers de la même espèce : mais ils furent tous détruits, excepté celui que j'ai actuellement. — Croyez-vous que vous pussiez avoir en même temps plusieurs vers de cette espèce? — Je le crois : mais je suis persuadée que je ne pourrois vivre long-temps... Deux vers seulement de la grosseur de celui-ci ne pourroient pas tenir où il est.

Je continuai. Les petits vers que vous avez vus ramassés en peloton grossiront-ils aussi quelque jour? — Ils ne deviendroient jamais aussi gros à beaucoup près ; ils ne font pas de la même espèce. — Quelle dif-

férence y remarquez-vous? — Ils font faits autrement; d'ailleurs ils font blanchâtres, & le gros est roux. — Voyez-vous si celui-ci aura des poils? — Non: il n'en prendra pas. — Lui voyez-vous des anneaux? — Je n'en vois point. — De quelle grosseur est sa tête? — Elle n'est pas aussi grosse que mon pouce: mais elle est plus grosse que le bout de mon doigt (montrant le *medium*). — Comment cette tête est-elle faite? — Elle est un peu élevée en-dessus, & pointue par-devant. — A-t-il un cou? — Oui. — Ce cou est-il bien menu? — Au contraire; il est plus gros que le reste du corps; il fait une espèce de bourlet. — La tête est-elle bien longue? — (La malade marqua sur son doigt une longueur d'environ neuf lignes). — Ce ver a-t-il une queue? — Non: mais il finit en pointe. — A-t-il déjà déposé des œufs? — Je n'en vois point encore.

Si nous laissons vivre ce ver, quel mal en résulteroit-il? — J'aurois un jour de grands maux d'estomac, des foibleffes fréquentes, des étourdissemens. — Comment cela finiroit-il? — (Après une longue pause). Je ne le vois pas encore: mais je crois que je le verrai bientôt.

La première de ces réponses nous montre encore l'ame du somnambule élevée au-

 Août 10.

dessus des possibilités physiques qu'elle aperçoit d'un seul coup-d'œil ; & la seconde sembleroit prouver que dans ce tableau général, elle ne voit que successivement les détails & les différentes parties de l'ensemble.

Je terminai cette séance par les questions ordinaires sur l'état présent de la malade.

 Août 11.

Les deux crises du onze furent imparfaites : mais je ne laissai pas de présenter ce jour-là à Madame B., Monsieur son mari, ainsi qu'elle me l'avoit demandé depuis quelque temps. Elle souffrit beaucoup pendant que je cherchois à établir le rapport entr'elle & lui ; elle eut des mouvemens convulsifs & de violentes palpitations qui me forcèrent à plusieurs reprises d'abandonner la main du mari pour m'occuper à calmer la malade. Le rapport fut enfin établi : mais Madame B. ne vit encore Monsieur son mari que d'une manière bien confuse, & elle le remit à sa crise du mardi suivant. Elle me demanda ensuite un verre d'eau magnétisée, pour aider à la calmer de l'agitation que lui avoit causée cette épreuve, & elle m'annonça qu'elle en seroit encore très-fatiguée pendant la nuit.

 Août 12.

Le douze en arrivant chez Madame B., j'appris qu'elle avoit été fort agitée la veille

par quelques tracas de ménage, ce qui, venant à la suite de la fatigue qu'elle avoit éprouvée pendant la crise de l'après-midi, lui avoit fait passer une fort mauvaise nuit. Je ne m'occupai le matin que du soin de la calmer. Elle dormit pendant quelques instans, mais fort imparfaitement. Le temps orageux qu'il fit l'après-midi acheva de l'accabler. Dès qu'elle fut en crise, je lui vis prendre un air plus triste qu'à l'ordinaire, & je me hâtai de lui en demander la raison. Mon agitation d'hier, répondit-elle, m'avoit déjà fait mal. L'orage qui est actuellement dans l'air vient l'achever. *Tout mon sang est bouleversé en ce moment*, & je vois que mes règles seront avancées. — Quel jour les aurez-vous? — Elles commenceront à paroître ce soir. — A quelle heure? — Un peu après sept heures. — Souffrirez-vous? — J'aurai des coliques & des maux de reins violens. Ils me feront souffrir beaucoup pendant la nuit. — Ne pourrai-je point les adoucir? — Il faudra, dès que mes règles auront paru, magnétiser beaucoup mes reins pendant que vous tiendrez une de vos mains à plat sur mon ventre. — Cette époque sera-t-elle longue? — Elle durera cinq jours. — Sera-t-elle abondante? — Très-abondante les trois premiers jours.

Août 12.

Je continuai. Ce changement aura-t-il quelques suites fâcheuses ? — Ma guérison en fera retardée. . . . J'aurois été bien réglée à ma seconde époque, & je ne le ferai plus qu'à la troisième. — Avez-vous toujours des crises d'ici à ce temps-là ? — Oui : mais pour le présent elles seront dérangées par l'agitation de mon sang, & elles seront moins bonnes qu'elles n'auroient été. — Ce dérangement retardera-t-il la guérison de votre cœur ? — Un peu. . . . Mon cœur sera parfaitement guéri dans vingt jours (le 31). — Et vos vers ? — Il n'y a aucun changement pour mes vers. — Avez-vous besoin de quelques remèdes ces jours-ci ? — Non : il ne me faudra que le magnétisme, beaucoup sur les reins & sur le ventre. . . . Et comme je vois que mon sang aura quelquefois de la disposition à se porter à la tête, vous me magnétiserez tous les jours un peu, en tenant une de vos mains à plat sur le bas de mes reins, & en faisant descendre souvent & très-lentement votre autre main, aussi à plat, de mon front à mes genoux. . . . Mais sur-tout, pendant tout le temps que j'aurai mes règles, ne me magnétisez point sur l'estomac ; vous feriez remonter le sang, & vous me feriez beaucoup de mal.

Quoique Madame B. fût extrêmement

accablée ce jour-là, elle voulut absolument me magnétiser. Craignant qu'elle n'en fût encore plus fatiguée, je la pressai à chaque instant de cesser & de prendre quelque repos. Vous me faites mal par cette inquiétude où vous êtes, me répondit-elle. La nature en moi demande que je vous fasse du bien; je ne puis m'en dispenser; & au lieu de me soutenir par une volonté conforme à la mienne, ainsi que vous devriez le faire, vous achevez par votre défiance, de m'ôter le peu de forces qui me restoient. Cette réponse de Madame B. me fit faire bien des réflexions sur la disposition d'esprit que doit apporter le magnétiseur, & sur l'attention qu'il doit avoir à soutenir constamment, par sa volonté, l'action de la nature dans son malade.

Lorsque Madame B. eut achevé de me magnétiser, elle voulut me calmer en passant plusieurs fois sa main à plat devant moi. J'avois souvent remarqué que ce procédé la fatiguoit beaucoup, soit qu'elle le fît étant en crise, soit qu'elle fût éveillée. Je lui en demandai la raison. Ce n'est point la fatigue, me répondit-elle, qui me fait dormir toutes les fois que je vous calme étant éveillée, c'est le fluide & j'en apperçois la cause en ce moment-ci... Lorsque je passe ma main devant vous, je vois sortir votre

Août 12.

fluide, & il se mêle avec le mien. . . . Il circule dans moi, & se porte à ma tête. . . . Ce n'est pas la même chose quand je donne du fluide à vos yeux, qui sont plus foibles.

Cette crise avoit duré environ une heure ; Madame B. se réveilla, & je restai auprès d'elle sans affectation pour voir quel seroit l'effet de l'annonce qu'elle venoit de me faire. Elle ne tarda pas à se plaindre de violens maux de reins ; & enfin à sept heures & six minutes, elle dit à Monsieur son mari que ses règles avoient paru. Elle en étoit d'autant plus surprise, qu'elle n'étoit point accoutumée à voir dévancer ainsi le temps de ses époques. Je la magnétisai pour lors sur le ventre & sur les reins, comme elle me l'avoit recommandé ; & aussitôt elle retomba en crise. Pendant qu'elle dormoit, & qu'elle me disoit que je la soulageois beaucoup, un régiment défila par hasard sous ses fenêtres. Elle en entendit la musique, & elle parut y prendre beaucoup de plaisir : mais lorsqu'en suite les tambours battirent, elle n'entendit plus rien, & elle prit des palpitations violentes. Je fus obligé pour les appaiser, de souffler pendant tout ce temps-là sur son cœur. Revenue à elle, elle ne put me dire autre chose, sinon, qu'elle avoit éprouvé une extrême agitation dans tous ses nerfs, sans qu'elle fût ce qui avoit pu l'occasionner.

Le treize, Madame B. avoit passé une fort mauvaise nuit, & la crise du matin ne put la rendre plus calme. Celle de l'après-midi fut semblable à celle de la veille. Ma malade me parut être fort affectée de ce que la grande agitation de son sang avoit altéré la bonté de ses crises. Convaincu de toute la puissance de notre volonté, lorsqu'elle ne tend qu'à seconder le vœu de la nature, je me persuadai qu'il ne tiendrait qu'à moi de réparer le mal en calmant l'agitation du sang, & de rétablir les crises. Je le dis à ma malade, en la priant de m'en indiquer le moyen. Elle réfléchit long-temps; puis elle me dit : vous pouvez me rendre en cinq ou six jours la clairvoyance que je devois avoir. Pour cela, il faudra tous les jours, matin & soir, me mettre en crise avant que je vous magnétise; & vous le ferez en appliquant une de vos mains à plat sur mon front, & l'autre sur mon ventre : vous resterez ainsi pendant cinq ou six minutes; ensuite vous m'enverrez fortement votre haleine. Enfin vous vous placerez vis-à-vis de moi, à deux ou trois pas de distance, & pendant dix minutes vous ne ferez autre chose que de charger ma tête de loin, en lui présentant votre main les doigts en pointe, & vous ramènerrez de temps en temps cette main en-bas

Août 13.

Août 13.

très-lentement. Vous aurez grand soin de ne point m'adresser la parole jusqu'à ce que vous m'ayez vu prendre un air plus calme. De cette manière vous rétablirez peu à peu le cours de mon sang, & mes crises deviendront telles qu'elles doivent être. Lorsque mon époque sera passée, au lieu de débiter par mettre une de vos mains à plat sur mon ventre, vous pourrez la mettre sur mon estomac : mais gardez-vous bien de la placer jamais ainsi tant que j'aurai mes règles.

J'invite tous les magnétiseurs à faire une attention sérieuse, sur ce que me disoit alors Madame B. ; ils prévientront par là une infinité d'accidens, quelquefois très-fâcheux, & dont ils sont souvent fort éloignés de soupçonner la cause. Lorsqu'ils veulent magnétiser un malade, ils commencent pour la plupart à mettre la main sur son estomac ; & il est sûr que c'est en général le moyen d'établir plus tôt le rapport & d'exercer une action plus prompte & plus directe sur ce malade : mais avec une personne du sexe, ce moyen employé sans précaution, peut être quelquefois fort dangereux ; il peut occasionner des ravages auxquels ensuite il sera peut-être bien difficile de remédier. Je suis persuadé que lorsque la nature chez ces malades a une fois commencé le travail des

règles , le magnétiseur ne peut que troubler ce travail en chargeant l'estomac , & en rap- pelant sur cette partie les efforts que la nature eût employés plus utilement ailleurs. Doit-il être alors étonné , si la malade éprouve quelque dérangement ; & même s'il lui voit prendre des suffocations , des convulsions , n'est-ce pas son imprudence seule qu'il doit en accuser ? J'ai été témoin d'une infinité d'accidens qui n'avoient pas d'autre cause. Je pourrois en citer plusieurs exemples : mais je me contente de rapporter ce qui arriva il y a près d'un an à un homme respectable , qui , connoissant à peine le magnétisme , faillit à en faire sur sa fille une épreuve bien funeste.

Août 13.

M. de S. C. , ancien militaire , avoit entendu parler vaguement des phénomènes du magnétisme. Il voulut essayer de magnétiser M.^{lle} sa fille , quoiqu'elle ne se plaignît d'aucun mal , & seulement pour voir s'il ne pourroit pas lui faire éprouver quelques effets. Pour cela , & sans se douter de tout le mal qu'il alloit faire , il mit une de ses mains sur l'estomac de sa fille , & l'autre sur ses reins. M.^{lle} de S. C. , n'étoit point alors au temps de son époque : mais elle s'attendoit à y être dans peu de jours , & sans doute que le travail de la nature étoit déjà fort

avancé dans la matrice. Après quelques minutes de magnétisme, elle éprouva quelques mouvemens convulsifs qui, loin d'effrayer le père, ne firent que l'encourager à poursuivre son expérience. Bientôt, M.^{lle} de S. C. eut des convulsions très-violentes, & son père ignorant la manière dont il auroit pu les calmer, ne fit plus que les augmenter par sa présence & même par l'effroi qu'elle lui caufoit. Il fut forcé d'abandonner sa fille en cet état, & elle passa la nuit suivante dans des convulsions presque continuelles. On peut juger des alarmes d'un père qui aimoit tendrement sa fille. Enfin, ayant appris le lendemain qu'elle étoit devenue plus calme, il voulut s'approcher d'elle : mais à peine M.^{lle} de S. C. eut-elle jeté les yeux sur son père, qu'elle retomba dans des convulsions encore plus fortes, & qui ne lui laissèrent plus que quelques momens d'intervalles pendant huit jours :

M. de S. C., consterné de l'état où il avoit mis sa fille, m'écrivit alors du style d'un père sensible & défolé, & il me fit tous les détails dont je viens de donner le précis. Si j'eusse été le maître en ce moment de suivre mon inclination, je me serois empressé d'aller lui offrir tous les secours du magnétisme ; mais tout ce que je pus faire, fut de lui mander

que je ne doutois pas que tout le mal ne fût
 provenu de ce qu'il avoit magnétifié M.^{lle} fa
 fille sur l'estomac , dans une circonstance où
 ce genre de magnétisme avoit dû ramener
 vers cette partie la surabondance du sang ,
 que la nature portoit vers une autre : qu'il
 étoit donc essentiel de rétablir la circulation
 du sang & de le rappeler en bas ; que pour
 cela je ne voyois pas de meilleur moyen que
 celui de magnétiser constamment la malade
 à grand courant, & de tenir ensuite pendant
 très-long-temps les mains sur ses genoux.
 M.^{lle} S. C. s'est depuis rétablie peu à peu ;
 la nature a repris ses droits, & elle ne se
 ressent plus d'un accident qui eût peut-être
 coûté la vie à un autre.

 Août. 13.

Cet exemple , que je rapporte entre plu-
 sieurs autres , nous fait voir , non pas que
 le magnétisme est une peste fort dangereuse ,
 & qu'on devoit proscrire , comme le disoient
 dans le temps & assez plaifamment quelques-
 uns de ces incrédules qui s'accrochent à tout ;
 mais il nous prouve que les magnétiseurs
 ne fauroient être trop circonspects dans la
 manière dont ils magnétisent les personnes
 du sexe , & que toutes les fois qu'en débu-
 tant avec de telles malades ils ne seront pas
 parfaitement assurés des temps critiques , ils
 feront toujours très-prudemment d'établir

le rapport en mettant leurs mains sur les ge-
 Août 13. noux, & d'avoir la plus grande attention à
 ne pas magnétiser l'estomac.

 Le quatorze il ne se passa rien de parti-
 Août 14. culier. Je répétois mes questions ordinaires sur
 l'état à venir, & sur les besoins présents de ma
 malade. Je portai son attention successive-
 ment sur tous les maux que je lui connois-
 sois; & elle me fit à peu près les mêmes ré-
 ponses. Quelque pénibles que fussent pour
 moi toutes ces répétitions, je ne m'en lassai
 jamais, persuadé qu'un magnétiseur ne fau-
 roit trop multiplier les questions de ce genre.
 L'état d'un malade peut changer du jour au
 lendemain, & ce malade peut appercevoir
 aujourd'hui un mal qu'il n'avoit pas même
 soupçonné hier. On auroit tort de s'en re-
 poser à cet égard sur sa clairvoyance & sur sa
 présence d'esprit. Je le répète encore: j'ai eu
 mille fois occasion de reconnoître que plu-
 sieurs malades, pour bien voir leurs maux,
 ont besoin qu'on porte souvent leur attention
 sur les parties affectées. Il faut quelquefois
 diriger & provoquer l'instinct qui pourroit
 très-bien voir & connoître le mal, sans que
 le malade songeât à nous l'indiquer.

 Le quinze étoit le jour que Madame B.
 Août 15. avoit fixé pour toucher Monsieur son mari;
 &

& quoique , à raison du dérangement de ses règles , ses crises ne fussent point aussi bonnes qu'elles auroient dû l'être , elle persista néanmoins à le demander pour ce jour-là. A peine M. B. se fut-il présenté , qu'elle prit des mouvemens convulsifs si violens , qu'avant de songer à établir le rapport , j'eus besoin d'appliquer toute mon attention pour les calmer. Madame B. avoit le genre nerveux tellement irritable , qu'elle ne put jamais , sans souffrir beaucoup , soutenir le rapport , ni même la présence de personne. Je la mis à cette épreuve le plus rarement qu'il me fut possible : mais toutes les fois que dans la suite elle-même me pressa de lui faire toucher Monsieur son mari ou ses enfans , lorsqu'elle les vit malades , elle ne put jamais le faire , ni même soutenir leur présence sans avoir des mouvemens convulsifs que je ne calmai qu'avec beaucoup de peine.

Madame B. toucha Monsieur son mari avec le plus grand soin , pendant que je la soutenois intérieurement de toute la force de ma volonté. Elle apperçut parfaitement l'origine & les causes de la fièvre & des diverses incommodités dont il étoit affecté depuis quinze mois , & pour lesquelles il avoit inutilement tenté plusieurs remèdes ; & sans connoître aucun des termes de la médecine ,

Août 15.

elle entra dans des détails qui nous étonnèrent beaucoup. Je ne répéterai point ici tout ce qu'elle nous dit ce jour-là, & mon projet n'est pas non plus de rendre compte en détail de toutes les consultations qu'elle a données depuis aux malades qu'elle a voulu toucher. Je me contente d'assurer une fois pour toutes, qu'elle ne se trompa jamais sur les causes de leurs maladies, ni sur l'efficacité des remèdes qu'elle leur indiqua. Mère tendre, épouse sensible, elle a eu pendant le cours de son traitement le bonheur de guérir son époux & trois de ses enfans qui jouissent aujourd'hui de la meilleure santé, & qui, pour l'obtenir, n'ont fait autre chose que suivre avec confiance les conseils qu'elle leur a donnés pendant ses crises, & qu'on lui a toujours laissé ignorer à son réveil.

Lorsque Madame B. eut touché Monsieur son mari, je lui demandai si elle n'auroit besoin d'aucun remède pour le lendemain. Je ne puis, me répondit-elle, prendre le matin de l'eau magnétisée, avant lundi prochain; si j'en prenois plus tôt, elle dérangerait le travail de mes règles. Elle m'avertit ensuite que ses règles s'arrêteroient le soir, & qu'en ce moment le sang se porteroit au cœur avec violence. A sept heures & un quart, ajouta-t-elle, j'aurai à deux reprises des pal-

pitations très-fortes; il faudra à chaque fois
 souffler fortement sur mon cœur. Je tomberai Août 15.
 en crise, mais vous me réveillerez aussitôt,
 parce que si vous me laissiez dormir alors,
 vous dérangeriez mes crises pour demain.
 Enfin, vous passerez à plusieurs reprises de-
 vant moi votre main à plat, comme vous
 faites quand vous voulez me calmer, mais
 beaucoup plus lentement. De cette manière
 vous rétablirez le cours du sang, & j'aurai
 ensuite une meilleure nuit.

Le matin du seize je magnétifois Ma-
 dame B. sur les bras, parce qu'elle s'étoit Août 16.
 plaint d'y avoir des douleurs, & que le sang,
 disoit-elle, & le fluide n'y circuloient pas
 bien; je passois mes mains étendues & à plat
 le long de ses bras, sans les presser trop for-
 tement; & ce magnétisme paroissoit la sou-
 lager beaucoup. Vous ferois-je autant de
 bien, lui demandai-je, si je passois mes
 mains de la même manière, le long de vos
 bras, mais sans les toucher? Et en disant cela,
 j'en fis l'épreuve à plusieurs reprises. Vous
 me faites du bien, me répondit-elle, mais
 beaucoup moins que quand vous me tou-
 chiez.

L'après-midi elle m'affura de nouveau que
 dans peu de jours ses crises seroient entière-

Août 16.

ment rétablies. Je ferai bien contente, ajouta-t-elle, lorsque je pourrai voir le fluide, sans en être fatiguée; car c'est une chose *superbe à voir*. — Mais, lui demandai-je, qu'est-ce donc que ce fluide? — *C'est du feu*, me répondit-elle (sans aucune autre indication de ma part). — Mais ce feu où puis-je le prendre pour vous le donner? — Il est dans vous. — Comment donc dans moi? — Oui: il est dans vos nerfs; il fait partie de vous. — Il entre donc dans ma constitution? — Il est en vous comme l'air que vous respirez, & il circule en vous. . . . *Votre ame l'excite*, & il met tout en mouvement dans vous. — Comment vous donné-je ce fluide? — Quand *vous voulez*, votre ame excite ce fluide vers moi; il agit sur moi, & il me met en crise. — Pour vous mettre en crise ne me suffiroit-il pas de le *vouloir*? — Vous auriez beau vouloir, je n'y tomberois point, si votre fluide n'agissoit pas; & quand même vous ne voudriez pas, votre fluide n'en agirois pas moins sur moi, quoique avec moins de force & bien plus lentement.

Les réponses que venoit de me faire Madame B. me parurent bien propres à nous faire concevoir la manière dont le fluide universel opère dans le magnétisme, d'abord par lui-même & par le mouvement qui lui

est propre ensuite par l'action de notre volonté sur nos nerfs qui font en nous les conducteurs de ce fluide. Toutes ces réponses de ma malade cadroient si parfaitement avec les idées que je m'étois formées précédemment, & que j'avois avancées dans l'*Essai sur la théorie*, que je m'en serois certainement défié, si je n'avois été certain que Madame B. n'avoit pour lors aucune connoissance de cet *Essai*; si même mes questions avoient été faites de manière à lui en donner quelques notions; ou si, préoccupé de mes anciennes idées, j'eusse seulement prémédité d'avancer ces questions. J'eus par la suite occasion de revenir plusieurs fois sur le même sujet, & les réponses que me fit toujours Madame B., servirent encore à étendre mes premières idées. Peut-être un jour pourrai-je les exposer d'une manière plus suivie.

Août 16.

Les crises du dix-sept & du dix-huit ne m'offrirent rien de bien intéressant. Une chose seulement me parut mériter quelque attention. Madame B., dans l'une de ces crises, me magnétisoit comme à son ordinaire. Elle s'arrêta une fois d'elle-même pour me dire: lorsque je passe mes mains le long de vos bras, je vois mon fluide circuler dans vos nerfs: mais je vois aussi que je vous en donne

Août 17.
& 18.

 Août 18.

beaucoup moins que je ne ferois , si la couleur de votre habit étoit moins sombre. Cette couleur s'oppose en partie au passage de mon fluide.

La D.^{lle} N. m'avoit dit autrefois la même chose , & elle m'avoit assuré que le blanc étoit la couleur la plus favorable au magnétisme ; j'ai eu depuis quelque lieu de soupçonner , que le cuir & sur-tout la foie affoiblissent aussi l'action du fluide. On sent bien néanmoins que je n'avance ceci que comme des présomptions tirées de quelques faits isolés : je suis loin de vouloir en faire des règles générales , ni de les établir en préceptes : je pense seulement que les magnétiseurs ne sauroient trop multiplier les expériences de ce genre. Il est sûr que nous n'aurons jamais qu'une idée bien imparfaite du magnétisme ; mais il faudra bien que cette idée s'étende un jour , & nous devons à force d'expériences , en préparer les moyens à nos successeurs.

 Août 19.
& 20.

Les crises du dix-neuf & du vingt n'eurent encore rien de particulier. Je m'abstiens de répéter ici le détail de toutes les questions que je fis ces jours-là à ma malade , comme j'avois coutume de les lui faire chaque jour ; & je me contente de dire qu'elle n'aperçut

rien de plus dans son intérieur, qu'elle m'assura de nouveau de la guérison prochaine de son cœur, & qu'enfin elle ne vit encore aucun remède contre ses vers. Elle s'ordonna pour le matin du vingt-un sa médecine ordinaire, disant que le travail des règles étant alors parfaitement achevé, elle ne courroit plus aucun risque de travailler à évacuer ses glaires. Elle me dit aussi que, par la même raison, je pourrois recommencer ce jour-là à la magnétiser sur l'estomac, au lieu de tenir ma main sur son ventre, comme j'avois fait pendant tout le temps de son époque.

Août 20.

L'après-midi du vingt-un Madame B. ne fut pas plus tôt endormie que je m'aperçus à son air plus libre & plus calme, que sa crise seroit meilleure que celles des jours précédens; & en effet, elle me l'assura bientôt elle-même, en me disant que sa tête commençoit à être plus dégagée, que son sang étoit bien plus calme, & que désormais il ne seroit plus nécessaire de la magnétiser en débutant de la manière qu'elle m'avoit indiquée quelques jours auparavant. Charmé de la voir reprendre sa clairvoyance, je me préparois à lui faire quelques questions sur son état à venir, dont je voulois être assuré, lorsque je m'aperçus qu'elle prenoit un air de

Août 21.

Août 21.

dégoût très-marqué. — Qu'avez-vous, lui demandai-je aussitôt? — Le gros vers est actuellement dans mon estomac. — Que fait-il là? — Il se nourrit. — Voyez-vous sa bouchè à présent? Est-elle grande? — (Madame B. m'indiqua avec ses doigts, une grandeur d'environ cinq lignes). — A-t-il des dents? — Je n'en vois point. — Voyez-vous quelque remède qui puisse le tuer? — Non pas encore; je ne pourrai le voir que de jeudi en huit, parce qu'alors mon cœur fera guéri.

En ce moment Madame B. me demanda un verre d'eau magnétisée, disant que cette eau acheveroit d'entraîner les glaires qu'elle voyoit encore détachées dans son estomac, & que celle qu'elle avoit prise le matin n'avoit pu évacuer entièrement. Elle but cette eau avec une répugnance extrême. C'est amer comme la bile, me dit-elle, & cela sent encore les œufs pourris. Peu d'instans après elle reprit : cette eau ne fait pas plaisir au ver; le voilà tranquille actuellement, il ne bouge plus. . . . Il recule. . . . Il s'en va; il sort de mon estomac. . . . Il paroît craindre beaucoup l'eau magnétisée.

Je m'attache d'autant plus volontiers à noter cette remarque de Madame B., qu'elle paroît contredire ce que la D.^{lle} N. avoit

dit anciennement, que le magnétisme étoit favorable aux vers. Sans doute, ceux que cette fille avoit eu à détruire étoient d'une espèce différente; peut-être aussi par une disposition propre & particulière des deux malades, l'eau magnétisée faisoit-elle un autre effet sur Madame B. que sur la D.^{lle} N.; & en effet on a pu voir que celle-ci pendant ses crises buvoit cette eau sans la moindre répugnance, & qu'elle ne lui trouva jamais de mauvais goût, excepté le jour où j'avois fait l'expérience avec la machine électrique. Quoiqu'il en soit de ces différences qui tiennent sans doute à des causes que nous ignorons, & qui peuvent exister sans qu'on ait le droit de décider que l'une des deux malades s'étoit trompée, il est toujours bon de les noter, ne fût-ce que pour engager d'autres magnétiseurs à faire de nouvelles épreuves, & à rechercher les causes de ces effets contraires.

Madame B. prit ensuite un air rêveur & préoccupé; & lorsque je lui en demandai la raison, elle me répondit: j'entrevois qu'un jour je ferai une nouvelle maladie que je n'apperçois encore que bien confusément, parce qu'elle est trop dans l'ombre. On sent assez que sur cette réponse de ma malade, je ne manquai pas de lui faire toutes les questions

que je crus propres à l'éclairer sur cette pres-
 Aôût 21. sension de l'avenir. Sans donner à ces sortes
 de notions anticipées plus de confiance qu'elles
 ne méritoient, & quoique bien persuadé
 que l'effet en pouvoit être dérangé à chaque
 instant par une multitude de causes étranges,
 & que la malade ne pouvoit prévoir, je ne crus
 pas cependant qu'elles fussent tout-à-fait à
 mépriser; & d'après la manière dont j'avois
 conçu que l'instinct du somnambule agit & se
 développe successivement, je ne fus point surpris
 de voir ma malade porter tout-à-coup son
 attention sur une partie du tableau général
 qu'elle n'avoit point encore remarquée jusques-
 là, & de laquelle je n'avois pu songer moi-même
 à l'occuper. Ce genre de pressension me paroissant
 être parfaitement du ressort de l'instinct, j'aurois
 craint de commettre une imprudence en négligeant
 entièrement ses indications. J'apportai donc
 tous mes soins à le pousser, à le développer
 & à le soutenir. Ce fut de cette manière que
 je parvins peu à peu à connoître les diverses
 maladies que Madame B. avoit à craindre pour
 l'avenir, & que son instinct, combinant l'état
 présent de la machine avec les changemens qui
 devoient naturellement y arriver, m'indiqua
 successivement les époques précises, les causes,
 les symptômes,

la durée de ces maladies, la manière de les prévenir, & les moyens enfin de les guérir si elles ne pouvoient être prévenues. Août 21.

Toutes ces indications prises d'après l'état actuel où se trouvoit ma malade, pouvoient être parfaitement justes à l'instant où elle me les donna : mais, je le répète, l'effet devoit en être subordonné à tant d'accidens qui pourront survenir, que je les regarde toujours comme étant très-incertaines. Je ne laissai pas cependant de les noter dans le temps, non point pour les faire connoître à la malade qui doit les ignorer toujours, moins encore pour les publier ; mais pour être à portée de saisir les symptômes annoncés si par hasard ils se présentent, & pour suivre, en ce cas, la marche que l'instinct m'a tracée d'avance. Au surplus de pareilles annonces n'étant point des faits, je ne serois point surpris qu'elles fournissent matière aux plaisanteries de quelques incrédules ; & j'avoue que je ne suis point du tout tenté de convaincre ces incrédules, en laissant ces annonces s'effectuer aux dépens de ma malade.

Madame B. étant un peu agitée ce jour-là, elle me pria de terminer la séance en passant très-lentement ma main à plat, de sa tête à ses pieds, & à quelque distance de son corps. Je suivis cette indication, & ma

malade ne tarda pas à devenir plus calme.
 Août 21. Je la priai de me dire quel effet produisoit sur elle ce genre de magnétisme. Cela répand le fluide dans tous mes nerfs, me répondit-elle ; cela met dans mes nerfs & dans mon sang *un baume qui les calme. . . . C'est une chaleur si douce. . . .*

 L'après-midi du vingt-deux, dès que
 Août 22. Madame B. fut en crise, je me hâtai de la questionner au sujet de la maladie de son cœur, sur laquelle elle m'avoit promis quelques nouveaux détails pour ce jour-là. — Etes-vous bien assurée, lui demandai-je, que cette maladie guérira entièrement ? — Oui ; dans dix jours j'en ferai parfaitement guérie. — Ce mal ne pourra-t-il plus revenir, comme il a déjà fait ? — Je vois qu'il reviendra, & l'*abcès* se formera de nouveau quelque jour. — Quand cela ? Dites-m'en l'époque précise ? — Ce fera . . . (Je supprime cette époque). — Pouvez-vous voir quelle en sera la cause ? — Ce sera un dérangement arrivé dans mes règles à l'époque précédente. — D'où proviendra ce dérangement ? — . . . Je ne le vois point encore. — Cet autre *abcès* se formera-t-il à l'endroit où est l'*abcès* actuel ? — Oui ; au même endroit. — Y auroit-il donc dans cette partie

quelque défaut de conformation? — Non : mais c'est là que mon sang, lorsqu'il circule mal, dépose l'*humeur* ; & pour peu qu'il y ait de cette humeur arrêtée, le reste ensuite s'y amasse successivement. — Si l'on ne pouvoit prévenir cette nouvelle maladie, quelles en seroient les suites? — Je recommencerois bientôt à maigrir & à dépérir comme j'ai fait pour celle-ci ; j'aurois des palpitations violentes & des élancemens dans le cœur ; j'aurois aussi des vertiges fréquens ; cela dureroit pendant trois ou quatre ans, & au bout de ce temps l'*abcès* m'étoufferoit comme auroit fait celui-ci.

Je continuai. — Cherchez un moyen de prévenir cette maladie? — . . . Je n'en vois point encore. . . Je vois seulement que si je suis bien magnétisée dans les commencemens, je serai guérie en peu de jours, parce que l'*abcès* n'aura pas eu le temps encore de se former. — A quoi pourra-t-on reconnoître alors que le mal commence? — Les palpitations deviendront fréquentes, & je sentirai de temps en temps dans le cœur de légers élancemens qui d'abord seront semblables à des piqûres d'épingles : mais qui pourtant seront bien sensibles. . . Au surplus, continua-t-elle, je vois que tout mon mal est l'agitation de mon sang qui ne circule

pas bien. C'est un vice de constitution, & dont je ne guérirai jamais entièrement. Je ferai toujours sujette à avoir quelques palpitations de cœur, lorsque je me ferai agitée pour quelque cause que ce soit ; mais une fois que cet abcès sera guéri, ces palpitations seront plus rares & moins violentes ; d'ailleurs, elles ne seront plus accompagnées de ces élancemens que j'éprouve actuellement, & qui font le plus grand mal. . . . Je chercherai quelque jour un moyen propre à tempérer un peu mon sang. . . . Quant à présent, je n'en vois pas d'autres que de prendre tous les ans, vers le milieu du mois de mai, pendant huit jours le matin, une demi-chopine d'eau d'orge coupée avec un huitième de lait, & un peu de sucre. — Sera-ce avec du lait de chèvre ou avec du lait de vache ? — Le lait de vache fera bon. — Faudra-t-il vous purger avant ou après ? — Non, sans doute.

Le vingt-trois, la crise du matin n'eut rien d'intéressant.

Dans celle de l'après-midi, Madame B. voulut toucher Monsieur son mari, pour voir quel étoit l'effet de la médecine qu'il avoit prise ce jour-là, ainsi qu'elle le lui avoit ordonné dans sa crise du quinze. Le

rapport fut toujours très-difficile à établir.

Août 23.

La malade eut encore des mouvemens convulsifs, & elle se plaignit de ce que ce nouveau fluide donnoit des *facades* à ses nerfs, qu'il avoit peine à y circuler, & qu'il troubloit la circulation du sien. Lorsqu'enfin le rapport fut bien établi, elle toucha M. B. avec la plus grande attention, mais non pas sans éprouver encore de temps à autre quelques mouvemens convulsifs & de violentes palpitations, que je calmois en la soutenant de tout l'effort de ma volonté. Elle raisonna très-juste sur l'état où se trouvoit alors Monsieur son mari; elle lui donna de nouveaux conseils pour l'avenir, & j'eus grand soin, pendant tout ce temps, de ne point l'interrompre par mes questions ni la fatiguer par mes raisonnemens.

Lorsque cette consultation fut achevée, je fus bien aise de ramener ma malade en présence de M. B. sur tout ce qu'elle m'avoit dit de son avenir, pendant les séances précédentes; & elle nous fit exactement les mêmes détails au sujet des maladies qu'elle avoit à craindre. Il nous parut en somme qu'elle ne regardoit point ces maladies comme dangereuses, si elle pouvoit être bien magnétisée dans le temps. A ce sujet, je lui demandai, si à mon défaut, Monsieur

Août 23.

son mari ne pourroit pas la magnétiser. Non, sans doute, me répondit-elle. . . . Il a ainsi que moi un fond de rhumatisme goutteux qui s'y oppose. . . . Il me feroit beaucoup de mal, & il s'en feroit à lui-même.

Madame B. finit par s'ordonner pour le lendemain matin, sa médecine ordinaire d'eau magnétisée. Dès qu'elle fut sortie de crise, je magnétisai cette eau comme je faisois chaque fois : c'est-à-dire, qu'après avoir employé les procédés ordinaires, je terminai par pousser fortement mon haleine sur cette eau, à plusieurs reprises, & avec la volonté de seconder dans la malade le vœu de la nature. Ce genre de magnétisme par l'haleine est celui que j'ai vu toujours produire le plus d'effet. Je l'éprouvai souvent, lorsqu'il fut question d'arrêter les palpitations chez ma malade. On a pu voir combien il avoit été utile à Madame le F., dont il abrégéa beaucoup les souffrances ; & j'ai vu depuis des malades que je n'avois pu mettre en crise par aucun des procédés ordinaires, & quelque forte que fût la volonté que j'y apportois, devenir en très-peu de temps somnambules, lorsque je pouffois fortement mon haleine, soit devant leur bouche, soit sur leur front ou sur leur estomac.

Les

Les féances du vingt-quatre & du vingt-cinq ne présentèrent rien de bien intéreffant. Madame B. me prévint feulement, que le vingt-huit & le vingt-neuf elle auroit des palpitations plus fortes & plus fréquentes qu'elle n'en avoit eu depuis long-temps ; & lorsque je lui en demandai la raifon, elle me répondit, que dans ce moment où il ne resteroit presque plus de matière dans l'abcès, son sang se porteroit avec plus de force dans les passages devenus plus libres. Ce fera un bien, ajouta-t-elle, en ce que le sang achèvera ainsi de forcer ces passages, & d'emporter le reste de la matière. Elle ne put ce jour-là fixer les heures où elle éprouveroit ces palpitations plus violentes, ni m'indiquer ce que j'aurois à faire pour la soulager : mais elle me fit espérer, qu'elle le verroit mieux le surlendemain.

Août 24
& 25.

Le temps approchoit, où suivant ses annonces, Madame B. devoit enfin être guérie entièrement de son polype ; & je redoublois d'attention en ce moment, pour ne laisser échapper aucune des indications qu'elle pouvoit me donner. Elle m'avoit annoncé le vingt-cinq que ce travail commenceroit le vingt-huit à devenir plus sérieux. Elle n'avoit pu me dire encore rien de plus positif

Août 26.

Août 27.

dans les deux crises du vingt-six. Je revins à la charge dans celle du vingt-sept après midi, & j'obtins enfin quelques détails.

Serez-vous fatiguée ce soir, lui demandai-je, par vos palpitations de cœur? — Je n'en aurai que de fort légères, mais j'aurai beaucoup de frissons : ils commenceront vers sept heures, & ils dureront toute la nuit. . . . Ces frissons m'inquiéteront beaucoup, & je croirai avoir la fièvre. — D'où proviendront-ils? — Du sang qui, ne trouvant presque plus d'obstacles dans mon cœur, commencera à reprendre sa circulation. — Comment cela pourra-t-il vous occasioner des frissons? — Le sang, en circulant par secouffes, comprimera les nerfs le long desquels il passe; & ces nerfs, pour s'en débarrasser, éprouveront un ébranlement qui me donnera cette sensation de froid. . . . Le fluide alors n'y circulera pas librement. — Ces frissons feront-ils un mal? — Au contraire, ils prouveront que le sang reprend le cours qu'il doit avoir.

Aurez-vous demain des palpitations? — J'en aurai de fréquentes pendant toute la journée; mais elles ne seront pas toutes aussi fortes. . . . Je vois que le matin après huit heures & un quart, j'en aurai une attaque qui sera très-violente. Vous soufflerez pour

lors sur mon cœur, & je tomberai en crise....

Le soir vers cinq heures je prendrai encore une attaque semblable. . . . Mais ce sera surtout après-demain matin, que j'en aurai une très-forte. — A quelle heure? — Elle commencera à neuf heures, & elle fera beaucoup plus violente qu'aucune de celles que j'ai eues jusqu'à présent. . . . Ce sera la dernière, ou du moins ce sera celle qui achevera d'emporter le reste de la matière qui formoit l'abcès. — Si dès demain il n'y a plus de matière à cet abcès, vous ferez donc guérie avant jeudi? — Je ne le ferai entièrement que jeudi. Quoique la matière soit partie, les petits vaisseaux, dans lesquels elle étoit engorgée, se trouvant encore très-sensibles, le sang qui recommencera à y passer me fera en cet endroit le même mal qu'on éprouve lorsqu'on touche une plaie récente.... Je commencerai à sentir ce mal pendant la nuit du mardi au mercredi. Il durera toute la journée du mercredi, & il m'inquiétera beaucoup; mais le jeudi il n'en fera plus question, & tout sera consolidé. — Avez-vous besoin d'ici à ce jour-là de faire quelque remède? — Je dois au contraire me garder d'en faire aucun; cela dérangeroit la révolution qui se prépare dans mon sang.... Une fois le jeudi passé, nous nous occuperons sérieusement à détruire les vers.

Août 27.

Voyant que ma malade étoit prête à se réveiller, & me méfiant toujours de sa clairvoyance vers la fin de ses crises, je ne voulus pas pousser plus loin mes questions ce jour-là ; mais je me promis bien d'y revenir le lendemain, & de remettre sous ses yeux le tableau de ce qui devoit lui arriver le mardi. Cette crise de la nature, qu'elle n'avoit encore vue qu'en gros, avoit paru l'effrayer beaucoup, & je sentoie combien il étoit essentiel de lui en faire prévoir les moindres particularités. Ce qu'elle n'avoit point apperçu le vingt-sept, j'espérois qu'elle l'appercevrait le vingt-huit ; & l'on verra bientôt que je ne me trompois pas.

Le soir du vingt-huit, étant retourné sans affectation chez Madame B., je fus témoin qu'un peu avant sept heures, elle prit des frissons si violens qu'elle crut avoir la fièvre. Le froid revenoit par intervalles, & dans d'autres momens la malade éprouvoit au contraire beaucoup de chaleur à la tête, & une moiteur très-sensible dans le creux des mains. Du reste, elle ne se plaignoit d'aucun mal en particulier, & elle n'eut plus que des palpitations très-légères. Ces alternatives de chaleur & de froid durèrent jusqu'au moment où je la quittai, après neuf heures. Je ne la magnétifai point, parce qu'elle m'avoit dit

pendant sa crise de l'après-midi, qu'elle s'en-
dormiroit, & que cela feroit tort aux crises
du lendemain.

Août 27.

Le vingt-huit au matin je me rendis chez
Madame B. un peu après huit heures. J'ap-
pris, en arrivant, qu'elle avoit passé la nuit
dans le même état où je l'avois laissée la
veille. Les frissons venoient enfin de la quit-
ter, mais les palpitations de cœur avoient
recommencé à se faire sentir. Bientôt ces
palpitations devinrent si fortes, que le batte-
ment du cœur fut très-sensible à l'œil, & la
malade eut en même temps des convulsions
si violentes, que nous en fumes effrayés. Ra-
massant alors toutes les forces dont j'étois
capable, je soufflai sans relâche contre son
cœur. Je la mis en crise en peu d'instans:
mais ce ne fut qu'au bout de cinq minutes,
que je parvins à la rendre plus calme. Reve-
nue à elle, elle me pria de mettre ma main
à plat sur son cœur, pour l'aider à reprendre
ses forces; & en effet, elle étoit si foible en
ce moment, qu'elle pouvoit à peine articuler
quelques mots. Je n'eus garde de la fatiguer
encore par des questions, & je ne m'occupai
pendant le reste de cette crise qu'à rétablir
la circulation, en magnétisant constamment
de la tête aux pieds.

Août 28.

Août 28.

L'après-midi , j'arrivai chez Madame B. un peu avant cinq heures ; & quelques minutes après , je vis commencer les palpitations violentes qu'elle m'avoit annoncées dès la veille , pour cette heure-là. Je soufflai fortement sur son cœur , & au bout de quatre minutes les palpitations cessèrent , & elle fut en crise.

Je ne pouvois plus douter de la justesse des pressensations de ma malade ; & il m'étoit facile de voir que la nature opéroit en elle le travail critique qui devoit achever la guérison du polype. Tout ce que je voyois depuis deux jours , étoit en ce sens bien propre à m'encourager. J'avoue cependant que les crises violentes , dont je venois d'être témoin , m'alarmoient un peu sur l'avenir. M. B. , que j'avois prié d'assister à ces crises , en avoit été tellement effrayé , qu'il n'avoit pu en supporter la vue. Resté seul , & dans des circonstances aussi critiques , avec une malade dont après tout je ne connoissois la situation que par ce qu'elle m'en avoit dit elle-même pendant ses sommeils ; privé des connoissances que l'étude de la médecine auroit fournies à un autre sur le genre de cette maladie , & prévenu seulement qu'un polype au cœur a été regardé de tous temps par les médecins comme un mal incurable ,

en ce que placé dans une partie si essentielle de notre machine, il ne donne aucune prise aux remèdes de l'art, ni aux opérations de la chirurgie; ma position en ce moment ne pouvoit être que très-inquiétante: & tout magnétiseur sensible, qui se trouvera dans le même cas, pourra se faire une idée de la situation dans laquelle j'étois. Convaincu cependant que mes inquiétudes, en diminuant ma confiance, diminueroient aussi mon action; rassuré d'ailleurs par les épreuves que j'avois faites si souvent de la clairvoyance de ma malade, je m'efforçai de reprendre toute ma tranquillité & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans ce moment: & préparé à seconder de tous mes efforts ceux que la nature devoit faire pour la dernière fois le lendemain, je ne m'occupai, pendant qu'il étoit temps encore, que du soin d'obtenir de ma malade toutes les lumières que son instinct pourroit lui fournir.

Aurez-vous besoin, lui demandai-je, de faire ce soir quelque remède? — Non; je n'ai besoin de rien. — Serez-vous fatiguée? — J'aurai toujours ces mêmes alternatives de palpitations & de froid. — Aurez-vous quelques palpitations plus violentes? — J'en aurai d'assez fortes un peu après neuf heures du soir. — Aurez-vous besoin de

Août 28.

moi pour lors? — Oui : vous me calmerez en soufflant sur mon cœur Je tomberai en crise ; mais il ne faudra me laisser dormir que dix minutes au plus. — Quelle nuit passerez-vous ensuite ? — Elle sera moins mauvaise que la dernière : mais elle ne sera pas bonne encore.

Serez-vous bien demain matin ? — Ce sera un instant après neuf heures que j'aurai une attaque de palpitations , la plus forte que j'aie encore eue Il faudra me mettre en crise un quart d'heure auparavant , afin que je ne m'effraie pas. — Que ferai-je ensuite ? — Vous soufflerez fortement contre mon cœur , du moment que je vous aurai fait signe que le mal augmente. — Ce mal deviendra-t-il bien violent ? — Je souffrirai tellement , qu'au bout de trois minutes je perdrai entièrement connoissance : vous vous en appercevrez en ce que je lâcherai pour lors votre main. — Qu'aurai-je à faire en ce moment ? — Vous me ferez respirer du vinaigre que vous aurez eu soin de préparer , & dans lequel vous aurez fait infuser pendant toute la nuit un cloud de géroffle sur deux cuillerées à bouche de vinaigre ; vous m'en frotterez aussi les tempes. — Cet évanouissement fera-t-il long ? — Il durera près de cinq minutes. — Par quoi fera-t-il occa-

sioné ? — Ce sera le moment où mon cœur, faisant pour se débarrasser tous les efforts dont il est capable, rejettera enfin le reste de la matière que le sang entraînera... Pendant tout le temps que vous me ferez respirer le vinaigre, vous tiendrez votre main à plat sur mon cœur; après quoi vous recommencerez à y souffler jusqu'à ce que je sois entièrement remise & que je vous dise que c'est assez. . . . Au moyen de toutes ces précautions, *j'espère* que cette crise ne sera point dangereuse, & qu'au contraire elle achevera ma guérison; mais je sens aussi que pour peu que votre action soit plus foible dans le moment où mon cœur travaillera à se dégager, il n'aura plus assez de force pour repousser le sang, & que je serai étouffée.

N'aurez-vous pas besoin après cela de faire quelque autre chose ? — Non : il ne me faudra que du repos. . . . Cette crise me fatiguera beaucoup; mais avant mon réveil, je serai entièrement rétablie. — N'aurez-vous plus ensuite de palpitations ? — J'en aurai encore un peu vers quatre heures après midi; mais elles seront beaucoup moins fortes, & ce seront les dernières de ce genre que j'aurai à éprouver: je ne sentirai plus d'élanemens dans le côté, & j'aurai seulement jusqu'à après-demain matin une douleur fixe & semblable à celle d'une plaie.

Après avoir pris note de tous les détails
 Août 28. importans que ma malade venoit de me
 donner, je ne m'attachai plus ce jour-là qu'à
 augmenter ses forces, en la magnétisant pen-
 dant le reste de la séance avec toute l'action
 dont je fus capable.

 Le vingt-neuf au matin, je mis Madame
 Août 29. B. en crise à neuf heures moins un quart :
 le moment critique approchoit, & il n'étoit
 plus question de la fatiguer par de nouvelles
 demandes. J'employai le premier quart
 d'heure à la magnétiser en silence, & à me
 rassurer moi-même intérieurement contre les
 craintes dont j'avois beaucoup de peine à
 me défendre. J'étois seul; & M. B. ne s'étant
 pas senti la force de supporter la vue d'une
 crise aussi effrayante, j'avois été le premier
 à le prier de se retirer, dans la crainte où
 j'étois que ses alarmes ne vinssent augmenter
 encore les miennes, & que le défaut d'ana-
 logie ne fatiguât davantage la malade dans
 les momens où elle auroit le plus besoin de
 ses forces. Il est inutile de dire que celle-ci
 n'avoit absolument aucun soupçon de ce qui
 devoit lui arriver; & avant de la mettre en
 crise, je n'avois eu garde de lui laisser apper-
 cevoir les inquiétudes dont j'étois agité.

Pendant le premier quart d'heure de sa

crise, Madame B. fut assez tranquille; j'observai seulement à sa pâleur & à quelques légers mouvemens convulsifs que je lui vis prendre par intervalles, que la nature étoit effrayée elle-même du travail qui se préparoit; & ce fut sur-tout dans ces momens-là, que sans lui dire un seul mot, je m'attachai intérieurement à ranimer ma volonté & ma confiance. Enfin un instant après neuf heures, la malade, sans rien dire, porta la main sur son cœur; je n'avois pas besoin de ce signal pour reconnoître que le moment critique étoit arrivé, & les palpitations étoient déjà si fortes, que je pouvois aisément apercevoir le mouvement du cœur. Ce fut alors que je commençai à souffler sur cette partie.

Je ne retrace point ici le reste de cette scène douloureuse, dont je fus si profondément affecté, & dont le souvenir m'effraie encore aujourd'hui. Il me suffit de dire qu'elle fut absolument telle qu'elle m'avoit été annoncée, & qu'après un quart d'heure des souffrances les plus cruelles, ma malade, revenue à elle, m'affura d'un ton encore très-foible, mais d'un air satisfait, que le travail étoit heureusement achevé, mais que si l'évanouissement eût duré seulement une demi-minute de plus, elle auroit été étouffée par le sang.

Août 29.

Je rendrois difficilement aujourd'hui la satisfaction que je ressentis à ces mots ; & pour s'en former une idée, il faut s'être trouvé dans la situation où j'étois depuis un mois. Sans être médecin , je n'ignorois pas qu'un polype au cœur est une maladie incurable pour la médecine ordinaire ; & quoique je fusse bien convaincu que la nature renforcée dans son principe , & travaillant sans cesse à rétablir l'équilibre , peut porter son action sur des parties qui seront toujours inaccessibles à l'art de la médecine, je le répète , j'avois dû néanmoins & pendant tout ce temps éprouver de violentes inquiétudes : cette crise venoit enfin de les dissiper. Ma malade m'assuroit que son *abcès* étoit entièrement guéri ; & quand même je n'aurois pas eu jusques-là toutes fortes de raisons pour m'en rapporter à sa clairvoyance , l'air calme & serein que je lui vis prendre bientôt après, & à la suite d'un travail aussi douloureux , auroit suffi seul pour me rassurer.

Une chose que j'ai toujours remarquée, & qui m'a le plus frappé dans le magnétisme, c'est cette tranquillité, ce calme, ce bien-être singulier dont jouissent tous nos malades, à la suite des crises les plus cruelles & les plus pénibles en apparence. On en voit qui éprouvent pendant le magnétisme des

douleurs aiguës, des convulsions si violentes,

 qu'on feroit tenté de croire qu'ils ne pourront Août 29. les soutenir jusqu'à la fin, ou que du moins ils en conserveront long-temps les impressions les plus fâcheuses : mais ce travail est à peine achevé, qu'on les voit aussitôt reprendre, avec leurs forces, une gaieté dont on est étonné. Ils sont moins accablés, moins abatus qu'ils n'étoient auparavant. J'ai vu, par exemple, Madame le F. à la fin de la séance si douloureuse du 10 août, faire gaiement, & à pied, beaucoup de chemin ; & certainement tout malade qui, en d'autres circonstances, auroit éprouvé une partie seulement de ce qu'elle venoit de souffrir, auroit eu peine ensuite à se soutenir. Pourquoi cette différence, & d'où peut-elle provenir ? si ce n'est de ce que dans le malade ordinaire, la nature, fatiguée déjà par le mal & souvent encore par les remèdes, achève d'épuiser dans ces combats pénibles autant qu'infructueux, le peu de forces qui lui restoit : tandis que renforcée au contraire par toute l'action du magnétisme, elle a pu chez nos malades, employer avec succès les forces que nous lui avons prêtées, & que ce travail, loin d'épuiser les siennes, a été pour elle un pas de plus vers la guérison.

En se réveillant Madame B. se trouva aussi

7
 Août 29. tranquille & aussi bien qu'elle eût pu être au fortir du sommeil le plus paisible ; & dès que j'eus achevé de la calmer , elle se remit aux soins de son ménage avec plus de gaieté , plus de liberté qu'elle n'en avoit eu avant sa crise.

L'après-midi , je la magnétifai à trois heures & demie , parce qu'elle m'avoit annoncé un retour de palpitations pour quatre heures. Elle les eut en effet à quatre heures moins six minutes ; mais elles furent très-foibles en comparaison de celles du matin , & je les eus bientôt apaisées , en soufflant pendant quelques instans sur son cœur. Enfin , elle m'annonça d'un air de satisfaction dont je fus pénétré , que dorénavant il seroit inutile de magnétiser son cœur , parce qu'il étoit entièrement guéri. J'aurai bien quelquefois , ajouta-t-elle , & lorsque je serai agitée , de légères palpitations ; mais ce ne seront plus ces suffocations , ces élancemens que j'éprouvois lorsque le sang ne pouvoit pas circuler librement dans mon cœur. Si vous me voyez prendre de ces palpitations , il faudra mettre votre main à plat sur cette partie ; mais , surtout ces jours-ci , il ne faudra plus y souffler. — Pourquoi donc , lui demandai-je ? — Parce que l'endroit où étoit l'abcès étant encore très-sensible , vous augmenteriez la dou-

leur en accélérant par votre haleine la circulation de mon sang. — Que fera donc ma main placée à plat au même endroit? — Votre main, donnant moins de fluide, ne précipitera pas autant le cours du sang; & le fluide que vous m'enverrez ainsi, circulant dans la partie malade, lui donnera de la chaleur & la fortifiera.

Août 29.

La crise du trente au matin ne présenta rien de particulier. Je ne voulois pas encore, dans celle de l'après-midi, fatiguer ma malade par des questions; & je ne m'occupois qu'à la magnétiser fortement, pour achever de la remettre des fatigues qu'elle avoit éprouvées la veille. Ce fut elle qui la première commença ce jour-là à me parler de ses vers; & en cela, j'eus encore occasion de reconnoître ce que j'avois observé déjà mille fois, que la plupart des fonnambules ne sont profondément affectés que de celui de leurs maux qui pour le moment leur présente le plus de dangers; & que c'est par cette raison que leur instinct, quoique toujours actif, quoiqu'occupé sans cesse & essentiellement à réparer & à conserver, ne découvre quelquefois que fort tard, des maladies dont la cause cependant existoit en eux depuis long-temps.

Août 30.

Août 30.

Madame B. se plaignit encore ce jour-là du rhumatisme gouteux qui par intervalles lui faisoit éprouver des douleurs au genou. Je tins ma main pendant quelques instans sur cette partie , puis je la ramenai en bas plusieurs fois , & les douleurs se dissipèrent.

Août 31.

Le trente-un Madame B. débuta par m'affurer que son cœur étoit parfaitement guéri , & que l'endroit de l'abcès étoit bien consolidé ; puis d'elle-même elle revint encore à ses vers. Le gros ver , me dit-elle , est actuellement dans mon estomac : *Il me fatigue plus qu'il n'a fait encore jusqu'à présent ;* mais je le tuerai bientôt. Je mis alors ma main à plat sur son estomac , & il me fut facile de sentir tous les mouvemens que le ver y faisoit. La malade m'ayant prié d'y tenir mes doigts en pointe , elle s'aperçut que cette manière inquiétoit davantage le ver. Enfin , voulant le chasser de son estomac , elle me demanda de l'eau magnétisée , qu'elle but lentement & par gorgée. A mesure qu'elle avaloit cette eau , je la voyois sourire. Cette eau ne l'amuse pas , me disoit-elle ; elle l'a arrêté tout court. Et quelques minutes après , elle reprit : il s'en va ; il ne peut y tenir. . . . Demain , je trouverai ce qu'il lui faut. — Je desirerois bien que vous pussiez en rendre quelques

quelques morceaux entiers. — Cela feroit facile si ce ver se tenoit habituellement dans mon estomac ; mais il n'y vient que pour se nourrir. S'il est à sa place ordinaire lorsqu'il mourra , il faudra bien qu'il s'y décompose, que je le purge , & que je le rende par le bas.

Août 31.

Sur ce que ma malade venoit de me dire, je remis au lendemain à m'occuper plus sérieusement de ce ver & des moyens de le détruire ; & je passai à mes questions ordinaires. Ma malade m'assura qu'elle auroit une très-bonne nuit , & elle s'ordonna pour le lendemain sa médecine d'eau magnétisée , disant qu'elle la purgeroit six fois dans la journée. Je la questionnai ensuite sur son avenir. Voyez-vous, lui demandai-je, le jour où vous prendrez vos règles ? — . . . Ce sera le dimanche prochain en huit (le 10 septembre) vers neuf heures du soir. . . Je vois du moins quant à présent que cela doit être ainsi ; mais comme d'ici à cette époque je guèrerai mes vers , & que je prévois qu'au moment où le gros ver mourra , il me donnera de fortes crampes d'estomac , je ne peux pas bien voir encore si mes règles n'en seront pas avancées. — Si rien n'est dérangé, combien de jours dureront-elles ? — Elles dureront six jours , & elles seront très-abondantes pendant les trois premiers. Ce sera à

Août 31.

cette époque que j'acheverai de me délivrer de tout le sang caillé qui s'étoit attaché à mes reins; & après cette époque, je serai enfin réglée comme je dois l'être.

Je continuai. Examinez bien votre intérieur, & voyez si vous n'avez point à craindre quelque maladie prochaine. — Ma poitrine, sans être attaquée, est un peu foible : je vous l'ai dit souvent. Je prévois que pour peu que je me refroidisse, l'humeur se portera sur cette partie & l'échauffera. — En ce cas auriez-vous à craindre quelques suites fâcheuses? — Non : je n'en vois aucune ; je serai seulement sujette à avoir de gros rhumes. — Cherchez si vous n'en aurez pas bientôt? — Le 7 octobre prochain, je prendrai chaud & froid, & j'aurai le lendemain une extinction de voix qui sera suivie d'un rhume assez fort. — Cherchez les moyens de le prévenir. — Il faudra le 8 & le 9 me faire prendre le matin à jeûn une espèce d'orgeat composé de six amandes douces, six noisettes & deux amandes amères, auxquelles, après les avoir pilées, on ajoutera un jaune d'œuf frais & très-peu de sucre, & sur lesquelles on jettera ensuite une pinte d'eau bouillante. Ce lait d'amandes, pris deux jours de suite, préviendra le rhume, & les amandes amères empêcheront qu'il ne fati-

gue trop mon estomac. Il faudra me conseiller une fois pour toutes, de prendre ce remède de précaution, toutes les fois que je sentirai ma poitrine échauffée.

Août 31.

Le premier septembre après-midi, dès que Madame B. fut en crise, je me hâtai de lui parler de ses vers. — Voyez-vous le gros ver, lui demandai-je? — Oui; *il commence à me faire souffrir davantage.* — Cherchez un remède pour le détruire. — (Après un long recueillement, pendant lequel je l'aiderois de toute la force de ma volonté). En voici un qui en viendra à bout... Vous ferez infuser pendant toute la nuit, une forte pincée de mouffe de Corse dans une demi-casse d'eau qu'on aura versée bouillante par-dessus. Demain matin, vous passerez cette eau, après quoi vous y mêlerez une forte cueillerée à café d'écorces rapées d'oranges amères vertes... Vous me mettrez en crise à huit heures trois quarts, parce que je prévois qu'à neuf heures le ver viendra dans mon estomac. Vous prendrez ce moment pour me donner le remède, & je verrai pendant la suite de ma crise, quel en fera l'effet.

Sept. 1^{er}.

Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques réflexions sur le genre du remède que la nature venoit d'indiquer à Madame B. Je ne

Sept. 1^{er}.

fuis ni médecin ni charlatan, & conféquemment je ne fuis point un donneur de remèdes ; & lorfque je note ceux que mes malades fe font ordonnés pendant leurs crises, je fuis fi fort éloigné de les confeiller au public, que s'il arrivoit que ces mêmes malades en d'autres temps me paruffent avoir les mêmes maladies pour lesquelles ils fe font ordonné ces remèdes, je ne voudrois pas feulement prendre fur moi de les leur confeiller de nouveau, à moins que dans des crises poférieures, ils ne les euffent demandés *ad hoc*. Mais, fans fortir de ma fphère & fans prefcrire au public des ordonnances de médecine, je crois pouvoir faire observer que quatre fomnambules, qui en différens temps & en différens pays ont eu à détruire des vers monftrueux, fe font toutes accordées à demander l'écorce d'oranges amères vertes. Cette écorce unie à d'autres ingrédiens différens pour chacune d'elle, & dont l'efpèce peut-être n'étoit que relative à leur conftitution particulière ; cette écorce, dis-je, paroît avoir été la bafe effentielle du remède. D'où l'on pourroit conclure, mais fimplément par induction, qu'elle eft l'antidote le plus puiffant contre ces fortes de vers du genre du *folium*.

Le matin du deux je fus exact à me rendre chez Madame B. à l'heure qu'elle m'avoit assignée dans sa crise de la veille. J'avois eu soin aussi de faire préparer à son insçu le remède indiqué. Je la mis en crise à huit heures & trois quarts; & à neuf heures, elle me dit d'elle-même : le ver est actuellement dans mon estomac, c'est le café au lait que j'ai pris qui l'y attire. Voici le moment de me donner cette drogue.

Il n'y avoit pas encore cinq minutes que Madame B. avoit pris le remède, & j'en attendois l'effet en silence, lorsqu'elle se mit à rire. — Comme il se sauve, me dit-elle; il n'aime pas cela. — En a-t-il pris beaucoup? — Non, pas beaucoup; mais j'espère cependant qu'il en aura assez. — En mourra-t-il? — Je ne le vois pas encore positivement; je ne pourrai le voir que dans la crise de l'après-midi. — Vous fera-t-il quelque mal d'ici là? — Oui: à onze heures il se réveillera, & il entrera dans mon estomac où il me donnera une crampe... Puis à trois heures une autre bien plus forte. — Pourrai-je faire quelque chose pour vous soulager? — Vous ne pourriez faire autre chose que de tenir votre main sur mon estomac; cela diminueroit en effet la douleur, mais aussi votre fluide redonneroit de la force

au ver. Il ne faudra donc rien faire du tout à
 Sept. 2. onze heures, & vous aurez seulement atten-
 tion de me mettre en crise cet après-midi,
 avant trois heures, afin que je puisse voir
 ce qui arrivera au ver.

Après son premier réveil, Madame B. me
 magnétisa & elle retomba en crise comme
 de coutume. Je la priai de nouveau d'exa-
 miner son ver. Elle le vit souffrant ; mais
 elle ne put m'assurer encore qu'il en mour-
 roit. Sa tête est couchée, me dit-elle ; c'est
 contre son ordinaire, . . . Il souffre . . . J'espère
 que cela suffira ; mais je le verrai mieux ce
 soir.

J'avois attendu la séance de l'après-midi
 avec beaucoup d'impatience ; & témoin des
 douleurs d'estomac que Madame B. avoit
 éprouvées à onze heures, je m'étois bien
 promis de lui sauver la connoissance de cel-
 les qu'elle devoit avoir encore à trois heures.
 Pour cet effet je la mis en crise un quart
 d'heure auparavant, & je commençai aussitôt
 mes questions.

Où en est le gros ver, lui demandai-je ?
 — Il est bien malade ; ce poison le brûle
 intérieurement, & je vois *ses veines se fen-*
dre Il mourra cette nuit. — A quelle
 heure ? — Un peu avant une heure. —
 Vous fera-t-il quelque mal avant de mou-

rir ? — Il va me donner tout-à-l'heure une forte crampe d'estomac ; puis il retournera dans son boyau. Il me fatiguera un peu pendant toute la soirée ; mais ce fera peu de chose jusqu'à minuit & demi. A cette heure-là , il me donnera encore une crampe très-forte , & ce sera la dernière ; il mourra peu de momens après. — D'où proviennent ces crampes d'estomac ? — C'est le ver qui les occasionne en se débattant dans les momens où il veut faire encore un effort.

Il étoit près de trois heures. Madame B. commença à se plaindre d'un grand froid. Ses mains & ses pieds étoient glacés. Enfin à trois heures moins trois minutes elle prit de violentes douleurs d'estomac , elle pâlit & ses traits me parurent changés. Je voulus machinalement mettre alors ma main à plat sur son estomac ; mais elle me repoussa vivement. Elle ne pouvoit parler , & je n'avois garde de la fatiguer encore en l'interrogeant. Je me contentai de tenir ses mains dans les miennes , & d'appuyer ma tête contre son front. Cet état de souffrances dura pendant plus de quatre minutes , au bout desquelles la malade revint à elle peu à peu. Je pus alors reprendre mes questions.

Pourquoi tout - à - l'heure avez - vous repoussé ma main quand je l'ai mise sur votre

Sept. 2.

estomac ? — Parce que votre fluide auroit donné de la force au ver. — Vous m'étonnez. Vous m'avez dit ces jours derniers que mon fluide le fatiguoit ; & même hier, vous me fîtes mettre mes doigts en pointe sur votre estomac, pour en chasser le ver. — Cela étoit bon quand il se portoit bien. Votre fluide alors, sans lui faire d'autre mal, l'agitoit trop, & par là même il le fatiguoit : mais à présent qu'il est bien malade, loin de lui être à charge, il lui redonneroit des forces & il serviroit à le ranimer Il faudra même me recommander lorsque je serai éveillée, de ne point mettre ma main sur mon estomac ce soir ou pendant la nuit, comme je serois tentée de le faire lorsque je souffrirai davantage Je ne le guérirois pas ; mais je prolongerois sa vie & mes souffrances.

Voyez - vous les petits vers ? — Oui : quelques - uns sont déjà morts ; les autres mourront d'ici à demain matin. — Faudra-t-il vous purger ? — Je ne vois pas encore cela ; je vous le dirai mieux quand le gros ver sera détruit : mais vous pourrez toujours me faire prendre demain les deux verres d'eau magnétisée, pour purger ceux des petits vers qui seront décomposés. — Que pourrions-nous donner actuellement au gros

ver, si nous voulions le guérir? — Il suffi-
roit de me faire prendre du lait, cela le
guériroit. Sept. 2.

Madame B. fut assez tranquille pendant le reste de cette crise, & elle me magnétisa comme elle faisoit régulièrement chaque jour. Je la calmai à son réveil; & lorsque je la quittai, elle n'avoit d'autre mal qu'une grande pesanteur d'estomac dont elle ignoroit la cause, & qui ne m'inquiéta point.

Le matin du trois en arrivant chez Ma-
dame B., j'appris qu'elle avoit passé la nuit
telle exactement qu'elle me l'avoit annon-
cée. Dès qu'elle fut en crise, je lui parlai
de ses vers. — Ils sont tous morts, me dit-
elle, & une partie du gros est déjà détachée.
— Ne pourriez-vous pas en rendre quel-
que chose d'entier? — Il n'y a pas moyen;
il est tout fendu, *l'orange l'a brûlé*, & il fera
bientôt détruit. — Aurez-vous quelque
remède à faire? — Je prendrai demain &
après-demain mon eau magnétisée, & j'aurai
besoin en outre de prendre une légère méde-
cine mercredi. — Vos règles ne seront-elles
pas dérangées? — Non: & la médecine n'y
fera rien non plus, parce qu'elle fera très-
légère & propre seulement à débarrasser un
peu mon estomac de toute cette pourriture Sept. 3.

du ver. — Voyez-vous si ce ver n'a laissé
 Sept. 3. aucun germe qui puisse en produire un autre
 quelque jour? — Je ne pourrai le voir que
 lorsque la dépouille de ceux qui viennent
 d'être détruits sera entièrement évacuée.

L'après-midi, Madame B. voulut toucher
 Monsieur son mari. Dès qu'elle eut achevé,
 je ramenai son attention sur elle-même, &
 je lui parlai de la médecine qu'elle m'avoit
 demandée dans sa crise du matin. Il faudra,
 me dit-elle, me la faire prendre mercredi.—
 De quoi voulez-vous qu'elle soit composée?
 — On fera bouillir une once de pulpe de
 tamarin dans un peu moins d'une chopine
 de lait, de manière que quand ce lait aura
 été passé à travers un linge, il en reste en-
 viron une tasse. On y fera fondre ensuite
 deux onces de sirop de fleurs de pêcher.
 Cette médecine légère suffira pour entraîner
 les restes du ver. Pendant son effet, on me
 fera boire une limonade cuite très-légère.—
 Voyez-vous encore beaucoup de glaires dans
 votre estomac? — Non; & bientôt elles
 feront suffisamment purgées... L'eau ma-
 gnétisée les entraînera peu à peu, mais si
 par fois, & quand vous aurez cessé de me
 magnétiser, j'y sentoisi encore de l'embar-
 ras, il faudroit me recommander d'y tenir
 alors tous les matins & pendant un quart

d'heure, ma main droite, les doigts en

 pointe. Cela préviendra un nouvel amas. Sept. 3.

Ce que me disoit en ce moment Madame B. me confirma de plus en plus dans l'opinion où j'étois que tout homme, en se magnétisant lui-même, s'il ne peut pas se faire autant de bien qu'il en recevrait d'un magnétifine étranger, peut du moins produire sur lui-même quelque effet.

On a pu voir encore par tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, & par la marche graduelle qu'on a dû remarquer dans l'instinct de ma malade, combien j'ai eu raison de dire & de répéter mille fois que le magnétiseur ne fauroit trop s'appliquer à développer & à étendre cet instinct. Je conviens que c'est pour lui un travail pénible, & que cette marche exige de sa part une attention fatigante & même minutieuse; mais le salut de son malade en dépend. Or, comment ce magnétiseur, quelque bien intentionné qu'il soit, pourra-t-il jamais s'y assujettir, s'il a tout-à-la-fois plusieurs somnambules, ou s'il est continuellement distrait, obsédé par la foule des curieux critiques & disputeurs, ou même par les élèves questionneurs ?

Je ne détaille point les deux séances du

 quatre, elles furent à peu près les mêmes Sept. 4.

Sept, 4.

que celles de la veille. Je fis les mêmes questions, & j'obtins les mêmes réponses. Madame B. s'ordonna pour le soir un lavement, & pour le lendemain matin ses deux verres d'eau magnétisée. Je ne dois pas omettre cependant une particularité qui pourra sembler d'abord peu de chose, mais qui, selon moi, est très-essentielle à noter.

L'après-midi, Madame B. répondoit tranquillement à mes questions, lorsque tout-à-coup elle s'arrêta d'elle-même, & me dit, qu'elle n'y voyoit plus. Je lui en demandai la raison. — L'eau magnétisée que j'ai prise ce matin, répondit-elle, me travaille encore. Il y a des momens où mon estomac en est plus fatigué, & c'est dans ces momens-là que mes yeux deviennent noirs & obscurs, & que je ne suis plus aussi clairvoyante.

Qu'on réfléchisse attentivement sur cette réponse de ma malade, qu'on se représente cette multitude presque infinie de causes prochaines ou éloignées, personnelles ou combinées, qui, ne dépendant de nous en aucune manière, peuvent faire varier à chaque instant, & sans que nous ayons pu le prévoir, la clairvoyance du meilleur somnambule; & que d'après cela, on juge s'il est possible de classer exactement les crises. L'œil attentif du magnétiseur ne sauroit sans doute

l'appliquer trop à démêler & à suivre d'un instant à l'autre toutes les nuances dont elles peuvent être susceptibles, & le nombre indéfini de ces nuances nécessite de sa part l'attention la plus assidue; mais comment pourroit-il jamais se flatter de les prévoir d'avance, de les calculer, de leur assigner des caractères propres & déterminés? On ne sauroit trop applaudir au zèle & aux bonnes vues du magnétiseur estimable qui voudroit établir pour cela une méthode simple, & il est certain que ce seroit le meilleur moyen d'affurer notre marche & de diriger celle de nos élèves: mais si cette méthode est impraticable par la nature même de la chose, l'application en est impossible, n'est-il pas à craindre qu'au lieu de nous éclairer, elle ne jette souvent en erreur les magnétiseurs novices, & encore peu exercés à observer & à juger par eux-mêmes?

Sept. 4.

Le cinq au matin, Madame B. étant en crise se plaignit de ses douleurs rhumatismales au genou, & elle me pria de tenir sa main pendant quelque temps sur cette partie. N'y auroit-il pas, lui demandai-je, un moyen de vous guérir de ces douleurs?—J'espère bien, répondit-elle, de trouver un jour le moyen de les adoucir; mais je ne les

Sept. 5.

Sept. 5.

guérirai jamais parfaitement. — D'où proviennent ces douleurs? — De ce qu'il se fait quelquefois dans mes nerfs, des engorgemens qui s'opposent à la circulation du fluide, & que ce fluide n'y passe plus que par secouffes. — En quoi le magnétisme vous est-il bon pour lors? — En ce que me donnant plus de fluide, il augmente *la force* du mien, & l'aide à circuler librement partout. — Y a-t-il des temps qui vous font souffrir davantage? — Sans doute; & mes douleurs sont bien plus sensibles lorsque le vent est au nord-est, & encore plus dans les temps humides & par les brouillards. — Pourquoi les temps humides vous font-ils souffrir davantage? — Parce qu'alors *le fluide est comme celui qui nous vient de la terre; il est trop épais; il y a trop d'eau avec lui, & cela m'ôte mon fluide.*

J'admire en ce moment la conformité qui se trouvoit entre les réponses de Madame B. & celles que dix-huit mois auparavant j'avois reçues de la D.^{lle} N. sur le même sujet, & j'en tirerai les mêmes conséquences. Si le feu élémentaire a la plus grande affinité avec l'eau, plus l'air sera chargé d'eau, plus le fluide en sera raffasié, & moins il aura de disposition à se charger des humeurs qu'il devoit emporter hors de nous par la transf-

piration insensible. Si la vie n'est en nous
 l'action & réaction ; si la surabondance de
 nos humeurs ne peut s'exhaler hors de nous,
 que parce que l'action du fluide extérieur
 provoque une réaction dans le fluide qui
 circuloit en nous, & qui entraîne en nous
 quittant les humeurs dont il s'étoit chargé,
 ne doit-on pas dire que la transpiration in-
 sensible fera d'autant plus affoiblie dans les
 temps humides, que l'activité du fluide ex-
 térieur fera moindre? Ne pourra-t-on pas
 dire encore, que si par le brouillard, l'air
 trouve contenir plus d'eau que le fluide
 extérieur ne peut en saturer, alors notre fluide
 suivant son affinité première avec l'eau, aban-
 donnera pour aller s'unir à cette eau sur-
 abondante, les humeurs dont il s'étoit chargé
 en nous; & que ces humeurs, faute de ce
 principe du mouvement, resteront stagnantes
 en quelque partie de notre corps?

Les médecins en ce cas cherchent à ré-
 soudre, à évacuer ces humeurs arrêtées, &
 ils emploient pour cela les remèdes que leur
 art peut fournir : mais ne pourrions-nous
 pas le plus souvent prévenir le mal, en nous
 faisant magnétiser, ou seulement en nous
 magnétisant nous-mêmes, dans les temps
 humides? Par ce moyen si simple, nous re-
 donnerions à nos humeurs le mouvement

qui leur manque , & dont la température
Sept. 5. extérieure les a privées.

L'après-midi de ce jour, je fus curieux de tenter une épreuve que j'avois le projet de faire depuis long-temps. Je n'ignorois pas que plusieurs magnétiseurs avoient réuffi à mettre leurs malades en crife de loin & fans les en avoir prévenus. Ne doutant nullement de la véracité de ceux qui m'avoient parlé de ce phénomène , j'étois feulement embarrassé à m'en rendre raifon ; & c'étoit pour y parvenir, qu'au lieu d'en nier la poffibilité, comme je le voyois faire à tant d'autres , je defirois feulement de l'opérer moi-même. Je n'eus garde de communiquer mon projet à ma malade ; je la prévins feulement le matin en la quittant , qu'il pourroit très-bien fe faire , que l'après-midi je ne fuffe pas libre de me rendre près d'elle aufsitôt qu'à mon ordinaire : & fans qu'elle pût s'en douter , je pris toutes les précautions néceffaires pour qu'elle fe trouvât feule au moment où j'avois deffein de faire mon expérience.

J'habitois à près de demi-lieue de Madame B. Je m'enfermai feul dans mon appartement , & à trois heures moins cinq minutes , je commençai à la magnétifer de geste & d'intention , avec toute la volonté dont je fus capable. Je foutins constamment ce ma-

gnétifime

magnétisme jufqu'à trois heures & trente-cinq minutes, après quoi je me rendis chez elle. Sept. 5.

A mon arrivée, je la trouvai très-fatiguée. Elle prévint d'abord mes queftions, en fe plaignant qu'un moment avant trois heures elle avoit été fort affoupie ; qu'au bout de deux ou trois minutes, fes yeux avoient été fermés & collés comme ils étoient anciennement lorfque je commençois à la magnétifer : mais qu'au lieu de dormir d'un fommeil tranquille, ainfi qu'elle avoit accoutumé de faire depuis long-temps, elle avoit été au contraire très-agitée, & que le bruit qui s'étoit fait fous fes fenêtres l'avoit extrêmement fatiguée. Elle ajouta que fes yeux conftamment noirs & obscurs comme ils étoient anciennement, étoient devenus plus clairs par intervalles, & qu'alors elle s'étoit trouvée plus calme, mais que ces bons momens n'avoient pas duré ; & qu'enfin fes yeux s'étoient ouverts d'eux-mêmes après une bonne demi-heure, elle avoit été bien plus accablée qu'elle ne l'étoit le matin après mon départ.

Je ne perdis pas un moment à la mettre en crife, & en cet état, je la queftionnai fur ce qui venoit de lui arriver. — Vous avez voulu me magnétifer fans me voir, me dit-elle ; il eft certain que vous avez agi fur

Sept. 5.

moi, & que vous m'avez donné une crise ; mais cette crise n'étoit point parfaite, comme les autres, & elle n'a fait que me fatiguer. — Pourquoi cela, repris-je ? — Il me manquoit *vous & votre fluide*. — Je fais que certains malades ont été mis en crise de cette manière. — Je sens bien que si j'étois plus foible, vous auriez pu me donner ainsi ma crise ; mais je ne suis pas assez malade. — N'y auroit-il pas cependant quelque moyen d'en venir à bout ? — Je n'en vois qu'un seul. Il faudra me laisser une bouteille d'eau magnétisée ; & après m'avoir prévenue le matin comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous me recommanderez de prendre cette bouteille si je me trouve assoupie en vous attendant, & de la tenir contre mon estomac afin que je sois moins fatiguée jusqu'à votre retour. Vous m'avertirez aussi de ne point garder cette bouteille pendant plus d'un quart d'heure, parce que si elle ne m'endormoit pas, elle me feroit à la longue beaucoup de mal. Je ne doute point que par ce moyen, & à l'aide du magnétisme que vous exercerez de loin & dans le même temps, je ne tombe en crise. Pour lors je saurai bien éloigner la bouteille quand il en fera temps.

Je pris note de ces renseignements, & je me promis bien de faire quelque jour une

nouvelle tentative. Éclairé par ce que ma
malade venoit de me dire sur le peu de suc-
cès qu'avoit eu celle-ci, je réfléchis qu'en
effet dans le nombre de ceux qui avoient
été mis en crise de loin, la plupart étoient
réellement plus malades & plus foibles que
n'étoit Madame B. ; que d'autres, moins
affoiblis à la vérité par la maladie, s'étoient
trouvés par hafard attachés au baquet, dans
le temps où leur magnétiseur exerçoit de
loin & à leur insçu toute l'action de sa vo-
lonté sur eux : & je me flattai qu'un jour
suppléant le baquet par un autre réservoir
magnétique quelconque, je pourrois aussi
produire les mêmes effets sur Madame B.

Ceci n'étoit point une épreuve de simple
curiosité ; & je regardois comme un point
très-important pour cette malade de pouvoir
seule & au besoin se procurer des crises. Elle
n'avoit dit souvent, & elle ne cessoit de me
le répéter, que vu l'extrême irritabilité de
ses nerfs, vu l'agitation naturelle de son
sang, personne à mon défaut ne pourroit la
magnétiser. Si tout autre que vous, m'avoit-
elle dit cent fois pendant ses crises, si tout
autre, dans le principe, eût entrepris de me
magnétiser, je doute qu'il eût pu me faire
le même bien ; mais sans doute il m'en au-
roit fait, & il auroit pu continuer mon trai-

Sept. 5.

tement : mais aujourd'hui que vous avez absolument monté mes nerfs sur le ton des vôtres ; aujourd'hui que mon instinct s'est fait une loi d'obéir à votre volonté , tout autre en essayant de me magnétiser me feroit le même mal que pourroit me faire en ce moment une personne qui me toucheroit sans être en rapport avec vous ; il me donneroit des convulsions. La même chose m'arriveroit encore , si je voulois moi-même dans mon état naturel magnétiser quelqu'un. Je ne puis vous magnétiser sans tomber en crise à l'instant ; je ne pourrois magnétiser tout autre, fût-ce l'un de mes enfans , sans prendre des convulsions.

Quelqu'étonnante que me parût être cette disposition de Madame B. , je ne pouvois douter que ce ne fût celle de la nature. Elle m'avoit répété constamment la même chose pendant toutes ses crises ; & cependant je n'ignorois pas qu'étant dans son état naturel , elle n'avoit d'autre ambition que celle de pouvoir à l'avenir magnétiser , au besoin , Monsieur son mari & ses enfans. Or , comme j'étois persuadé que même après sa guérison , elle auroit besoin quelquefois d'être mise en crise ; comme je savois que vu la sensibilité de ses nerfs , il pourroit se présenter mille occasions accidentelles , où ce secours lui seroit

nécessaire pour l'instant ; & comme enfin je prévoyois que je serois forcé de m'éloigner d'elle , je desirois de trouver un moyen de lui donner dans ces momens-là , par une action de ma volonté délibérée une fois pour toutes, & soutenue au besoin par un moyen physique quelconque , les crises qui lui seroient nécessaires. Je n'aurois pas compté sur ce moyen facile & toujours insuffisant , pour les maladies graves qu'elle avoit prévues dans l'avenir , & je me promettois bien , à moins d'une impossibilité absolue & si j'étois averti à temps , de lui prêter mon secours dans ces momens critiques , où je savois que je pourrois seul lui conserver la vie ; mais il pouvoit survenir en mon absence & dans l'intervalle de ces maladies , une multitude d'accidens qu'elle n'avoit pu prévoir , & pour lesquels une seule crise auroit suffi. C'étoit pour ces cas particuliers & imprévus que j'étois bien aise de lui laisser les moyens de se passer de moi & de tout autre magnétiseur. On verra dans la suite , que j'y réussis parfaitement.

Avant de sortir de crise , Madame B. s'ordonna de nouveau la médecine qu'elle avoit déjà demandée pour le lendemain. Enfin elle se réveilla , & je la laissai beaucoup plus calme & plus tranquille qu'elle n'étoit à mon arrivée.

Sept. 6.

Le matin du six j'attendis que la médecine eût fait son premier effet, pour magnétiser Madame B. J'avois observé que pendant tout le temps du travail, elle avoit eu des frissons très - fréquens. Dès qu'elle fut en crise, je lui demandai quelle pouvoit en être la cause. La médecine, me répondit-elle, agite mon sang qui, circulant le long des nerfs, les presse & les irrite, & c'est cètte irritation qui occasionne les frissons. Je voulus ensuite la questionner sur la manière dont cette médecine agissoit en elle; mais elle ne put encore me répondre que d'une manière vague & confuse. Les drogues dont ma médecine étoit composée, me dit-elle, & surtout le sirop de fleurs de pêches, contenoient beaucoup de fluide; & ce fluide, étant opposé au mien, a fait en moi une révolution. Mais, repris-je, comment l'effet de cette révolution peut-il être d'évacuer vos humeurs? C'est, me repondit-elle, un travail de la nature que je ne vois point encore assez clairement, pour pouvoir vous l'expliquer.

En me magnétisant ce jour-là, ma malade me témoigna avoir beaucoup de chagrin de ce qu'elle me donnoit très-peu de fluide, & de ce qu'il étoit bien moins brillant qu'à l'ordinaire. C'est, me dit-elle, l'agitation de mon sang qui gêne la circulation du fluide

dans mes nerfs ; mais cette circulation se rétablira lorsque la médecine aura fait entièrement son effet.

Sept. 6.

L'après-midi, Madame B. étant en crise, prit un air rêveur & préoccupé dont je voulus favoir la cause. Elle songeoit en ce moment au nouveau polype, & à la maladie plus grave qu'elle avoit déjà prévue pour l'avenir. Elle me donna encore les détails les plus circonstanciés sur ces deux maladies, & sur les moyens de les prévenir ou du moins de les guérir. La seconde maladie paroissoit sur-tout l'inquiéter beaucoup ; elle ne put m'assurer qu'elle la préviendroit, & elle prévint qu'elle auroit pour elle les suites les plus fâcheuses : mais, ajouta-t-elle, quel que pût être le danger de cette maladie, dans le cas où je serois abandonnée à moi-même ou aux médecins, je suis bien assurée néanmoins que vous me guérirez si vous pouvez commencer à me magnétiser seulement le cinquième jour. Découvrant ainsi & tout-à-la-fois dans son avenir les possibilités physiques les plus opposées, ma malade pressentoit en même temps, & l'issue funeste d'une maladie plus prochaine, & le moyen conditionel de parer à cet accident & ensuite d'autres événemens dans un avenir beaucoup plus éloigné.

L'après-midi du sept je priai Madame R. d'examiner attentivement en elle, si les vers dont elle venoit de se délivrer n'avoient point laissé quelque germe qui pût un jour les reproduire, & je lui laissai pour cela tout le temps de se recueillir. Enfin après un long examen, elle prit la parole pour me dire: les petits vers n'ont laissé aucun germe, ils ne se reproduiront pas; mais le gros ver en a laissé un. — Comment vous paroît être ce germe? — Il ressemble à une glaire d'œuf, & il est gros comme une lentille. — A-t-il une coquille? — Non. — Voyez-vous quelque chose de particulier dans ce germe? — Il y a dans l'intérieur un petit point jaunâtre. — Ce petit point vous paroît-il être animé? — Oui, il a vie, & c'est de là que doit venir le ver. — Faudra-t-il long-temps encore pour que ce germe se développe? — Non. — Que deviendra ensuite le ver? — Il fera comme celui que je viens de détruire, & dans quatre ans ou environ, il me rendra bien malade. — Le ver que nous avons détruit étoit donc une femelle? — Femelle ou mâle, il auroit également déposé ce germe. — Où ce germe est-il placé? — Sous le creux de mon estomac, dans ce *boyau* qui est en travers. — Est-il en-dessus ou en-dessous du boyau? —

Il est collé dans l'intérieur & en-dessus

S'il étoit en-dessous, il feroit plus facilement entraîné par ce qui sort de mon estomac. — Détruisez-vous ce germe? — Il fera plus facile à détruire lorsque le ver sera déjà formé Au reste je n'en suis point en peine, & j'en verrai bien le moyen quand il sera temps.

Sept. 7.

Le reste de cette séance fut employé à faire mes questions ordinaires sur l'état présent de ma malade.

Le huit j'eus occasion de mettre en crise

 Madame B. à la campagne. Je ne rapporte point ici les détails intéressans qu'elle me donna ce jour-là, ils ne furent qu'une répétition de ce que m'avoit dit la D.^{lle} N. en pareille circonstance. Comme elle, Madame B. parut prendre le plus grand plaisir à voir le fluide que cette fille avoit appelé *le fluide du soleil*. Elle le trouva bien différent de celui qu'elle voyoit en mouvement autour des végétaux, & qu'elle me dit être plus épais & plus sombre; & lorsque je la priai de jeter les yeux du côté du fleuve dont nous n'étions pas éloignés, elle parut le faire avec une extrême répugnance, en disant que ce fluide étoit bien *plus froid, plus*

Sept. 8.

Sept. 8.

trifle & plus épais. Je n'ajoute à ce sujet aucunes réflexions à celles que je fis autrefois (le 3 mai 1785) sur toutes les réponses de la D.^{lle} N. Je me contente d'observer que la faculté que cette fille eut alors de voir le fluide, & qui surprit tant de gens lorsque j'en parlai pour la première fois, que cette faculté, dis-je, s'est retrouvée depuis chez un si grand nombre de somnambules, que tout étonnante qu'elle est, elle ne peut plus être contestée aujourd'hui que par les gens qui n'ont pas voulu voir, ou par ceux qui, voulant absolument se borner au cercle étroit de nos connoissances, croiroient leur gloire intéressée à convenir qu'on peut un jour aller au-delà.

Sept. 9.

Le neuf au matin, Madame B. m'annonça que sa crise de l'après-midi seroit moins bonne ce jour-là que de coutume, ce qu'elle attribua à la grande agitation de son sang pour le travail des règles qui devoient paroître le lendemain. C'est par cette même raison, ajouta-t-elle, que la nuit prochaine, je serai moins tranquille que je n'ai été la dernière. Après-midi, il ne faudra plus me magnétiser sur l'estomac pour ne pas y faire remonter le sang qui s'amasse dans la matrice. La crise de l'après-midi fut en effet moins

bonne (1) que les précédentes ; mais elle le fut assez cependant pour que Madame B. pût répondre aux questions que je ne manquois jamais de lui faire chaque jour sur son état. Elle m'annonça que ses règles commenceroient à paroître le lendemain un peu après neuf heures du soir.

Sept. 9.

Elle voulut ensuite magnétiser mes yeux comme à son ordinaire ; mais bientôt elle se plaignit que ma tête la repouffoit, parce que j'y avois pris froid. A ce sujet je lui demandai si je ne ferois pas bien de la tenir plus chaudement en portant une perruque. — Gardez-vous en bien, me répondit-elle ;

(1) Toutes les fois que je dis qu'une crise ne fut pas bonne, j'entends rapporter cette épithète seulement à la clairvoyance de la malade ; car je pense qu'une crise magnétique, lorsqu'elle a été donnée avec prudence & suivant le vœu de la nature, lorsqu'elle n'est point troublée par une cause étrangère ou par l'indiscrétion du magnétiseur, ne peut être que bonne, puisqu'elle est l'agent & le moyen que la nature elle-même emploie. Mais dans les crises de ce genre, ce qu'on appelle la clairvoyance du malade n'est point toujours la même ; & en effet, elle doit diminuer toutes les fois que pour quelque dérangement accidentel & intérieur, l'instinct de ce malade se trouve forcé, pour ainsi dire, de se replier sur lui-même, pour ne voir que ce dérangement & pour ne s'occuper que de ses propres besoins. Bientôt, & lorsque j'aurai expliqué la manière dont je conçois en général les opérations de l'instinct, on pourra mieux entendre ce que je veux dire ici.

Sept. 9. vos nerfs en souffriroient, & vous les refroidiriez. — Que font mes cheveux à mes nerfs? — Ils leur fournissent le fluide qu'ils attirent. — Est-ce donc par nos cheveux que nous attirons le fluide? — Ce n'est pas uniquement par nos cheveux, mais il est certain qu'ils en amènent beaucoup à notre tête (1) . . . Nous en recevons aussi par tout notre corps, & sur-tout par les jointures. . . . Le fluide que nous recevons ainsi circule dans nos nerfs, & c'est ce qui leur donne de la force. Sans cela nous ne pourrions remuer aucune partie de notre corps. — Mais c'est ma volonté cependant qui fait que je remue mon bras. — Sans doute, c'est votre volonté qui en est la cause; mais si votre bras étoit paralysé, si les nerfs en étoient desséchés, si le fluide n'y circuloit plus, vous essaieriez envain de le remuer à votre volonté. — Est-il donc possible que le fluide ne circule pas dans tous nos nerfs? — Assurément. Il ne peut plus avoir son cours dans les nerfs qui ne sont pas en l'état où ils doivent être pour le recevoir, ou qui sont seulement

(1) On peut se rappeler ici ce que la Dlle. N. me disoit autrefois de semblable sur le même sujet, & en conclure, comme je le fis alors, que les cheveux sont d'excellens conducteurs du fluide universel.

gênés Ces frissons, par exemple, que j'avois dernièrement, ceux que j'aurai demain à l'approche de mes règles, en font une preuve. La révolution qui dérangera pour lors le cours du sang, fera cause que mes nerfs se trouveront pressés par les veines qui les touchent. Alors le fluide aura plus de peine à y circuler. Les nerfs faisant effort, le fluide y circulera par secousses, & j'aurai des frissons Si le fluide pouvoit toujours circuler librement dans nos nerfs, on ne verroit jamais de nerfs desséchés ni paralysés.

 Sept. 9.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment pour rappeler une objection qu'on me fit lorsque j'eus publié l'*Essai sur la Théorie*. J'avois dit que le fluide, qui ne trouvoit pas jour à circuler librement dans quelque partie de notre corps, étoit réagi de cette partie vers les parties correspondantes. A cela on me répondit qu'un fluide extrêmement subtil tel que je l'avois d'abord annoncé, un fluide qui pénètre & anime tout dans la nature, ne devoit point trouver d'obstacles capables de l'arrêter. On crut par là me faire tomber en contradiction avec moi-même : mais je pense seulement qu'on raisonnoit mal, ou qu'on ne m'avoit pas bien entendu.

 Sept. 9.

Ce que j'avois dit du fluide en général, je le dis encore. Je crois que ce fluide, tel que je le suppose, remplissant tout l'espace, est en effet & qu'il doit être extrêmement actif & subtil; que certains corps dans la nature peuvent l'appeler à eux en plus grande abondance, ou le fixer plus fortement; que l'homme enfin peut à sa volonté & seulement par une suite de l'analogie de principe, en attirer & en déterminer le courant sur un autre homme, sur un animal, sur un végétal: mais j'avois ajouté que ce même fluide, simple dans son principe, reçoit des modifications très-différentes & quelquefois même fort opposées, suivant la nature des corps qu'il pénètre & dans lesquels il circule, & que ces modifications doivent être l'effet de l'organisation propre de ces corps. Cette organisation, que nous pourrions appeler la nature prise individuellement & d'une manière partielle, exige en effet & nécessairement une modification particulière du fluide destiné à réagir sur elle. Une machine nerveuse d'une construction, d'une *nature* quelconque, sera susceptible des impressions du fluide d'une toute autre manière que ne le feroit une autre machine nerveuse organisée différemment: ces deux machines ne modifiant pas le fluide de même, ne pourront

donc pas se le communiquer respectivement de la manière qui convient à chacune d'elles. Le fluide qui perce un mur pénétrera sans doute une obstruction : mais s'enfuit-il qu'il circulera dans le nerf obstrué, de la manière que la nature le demande ; s'enfuit-il qu'il s'animalisera & qu'il pourra y recevoir la modification qui lui est nécessaire pour nourrir & échauffer ce nerf ? Il pénétrera le nerf comme il traverse le mur ; je le veux : mais il ne donnera pas plus à l'un qu'à l'autre le mouvement & la vie.

Sept. 9.

Le dix les règles parurent exactement à l'heure indiquée, & cette époque fut en tout telle qu'elle m'avoit été annoncée. Les crises furent chaque jour très - bonnes : mais quelque desir que j'eusse de profiter de la clairvoyance de ma malade, je crus devoir m'attacher uniquement à ce qui pouvoit l'intéresser personnellement ; en conséquence je ne me permis pendant les trois premiers jours que des questions relatives à elle & à l'avenir qu'elle avoit déjà pressenti & dont elle avoit précédemment marqué les époques les plus importantes. En cela, je perdis sans doute une occasion de m'instruire & de satisfaire ma curiosité ; mais je remplis le vœu de l'humanité.

Sept. 10.

 Sept. 13.

Ce ne fut que le treize que n'ayant plus aucuns détails à desirer sur ce qui pouvoit intéresser ma malade, je me permis de tenter pour la seconde fois l'expérience de la mettre en crise de loin. Je la prévins dès le matin & sans affectation, que je ferois peut-être forcé de revenir chez elle plus tard que de coutume; & je lui dis que si, accoutumée de dormir à une certaine heure, elle en sentoit le besoin avant mon retour, elle ne devoit point se forcer pour y résister. Je lui recommandai seulement de placer alors sur ses genoux une bouteille d'eau que j'avois eu soin de magnétiser sans qu'elle s'en apperçût. Je la laissai enfin n'ayant aucun soupçon de ce que je projetois de faire, & n'attribuant toutes les précautions qu'elle me voyoit prendre, qu'au zèle & à l'exactitude qu'elle m'avoit toujours vu apporter à son traitement, & à ma sollicitude sur les suites que le moindre dérangement auroit pu avoir.

L'après-midi, je la magnétifai de loin à mon heure ordinaire & pendant quarante minutes, de la même manière que je l'avois fait la première fois. Puis je me rendis auprès d'elle, & j'y arrivai au moment où elle venoit de se réveiller. Feignant de croire qu'elle n'avoit plus besoin de magnétisme

pour

pour ce jour-là, puisqu'elle avoit dormi en
 m'attendant, je la priai seulement de me Sept. 13.
 magnétiser. Elle ne tarda pas à retomber en
 crise, ainsi que je l'avois prévu, & pour
 lors je la questionnai sur ce qui lui étoit
 arrivé en mon absence.

Au bout de trois minutes, me répondit-elle, mes yeux ont été fermés & collés; mais je suis restée en mon état naturel pendant environ dix minutes, après lesquelles je suis tombée en crise véritable, mais imparfaite. Je n'ai pu y voir assez pour distinguer de quelle manière vous agissiez sur moi en ce moment. Je sens cependant que dans des occasions où je serois plus fatiguée que je ne l'étois aujourd'hui, je pourrois, à l'aide de cette bouteille, me charger assez fortement pour me rendre beaucoup plus clairvoyante, & pour me mettre, à votre défaut, en état de voir & d'écrire ce qui seroit nécessaire pour ma santé. Je sens bien aussi, que cette manière fatiguerait considérablement mes nerfs, mais elle pourroit m'être utile en n'en abusant pas, & en ne l'employant que dans des cas très-pressans.

Le quinze après-midi, je mis en crise
 Madame B. sans la toucher, sans m'appro- Sept. 15.
 cher d'elle, & seulement en lui disant :

P

Sept. 15.

Dormez. Sans doute que le travail des règles, ayant rendu ses nerfs plus foibles & plus susceptibles, avoit achevé de décider mon ascendant sur elle ; car, à ce seul mot, elle s'endormit sur le champ, & depuis ce jour, je n'eus pas besoin d'employer d'autre magnétisme pour la mettre en crise ; tout comme il me suffit toujours depuis, pour l'en faire sortir en un instant, de lui dire : *Réveillez-vous.*

Ce pouvoir de ma volonté sur ma malade ne paroîtra point étonnant sans doute à ceux des magnétiseurs, qui, pénétrés des maximes de nos maîtres, ont su les mettre en pratique ; & toutes les épreuves que j'en faisois chaque jour me confirmoient de plus en plus dans ce que j'en avois déjà dit dans l'*Essai sur la théorie* : mais il faut convenir aussi que ces maximes *sachez vouloir, croyez & voulez*, ont dû paroître inintelligibles ou même exagérées à ceux des magnétiseurs qui n'avoient point encore eu l'occasion de les appliquer, ou qui n'avoient pas su le faire ; & même, par ce qu'elles présentent de mystérieux, elles ont pu prêter en quelque sorte au ridicule, dont quelques incrédules peu réfléchis ont voulu les couvrir.

J'ai tâché de répondre à ceux-ci dans l'*Essai* ; & je crois leur avoir démontré qu'ils ont eu tort de prendre pour un mystère de

charlatanerie, ce qui est réellement une vérité physique & de fait. Mais je conviens que le peu que j'en ai dit au fond, suffisant peut-être pour faire entrevoir mon idée, a dû laisser néanmoins bien des choses à désirer aux magnétiseurs peu exercés. Cependant il me semble que sans se permettre d'ajouter rien à ce peu de mots que nos maîtres ont bien voulu dire, & seulement en les méditant avec attention, il ne seroit peut-être pas impossible de concevoir la manière dont *la volonté* agit dans le magnétisme, & dont elle peut augmenter l'action du fluide universel. Je sens à la vérité combien je suis loin de pouvoir approfondir un pareil sujet d'une manière satisfaisante. Pour le faire d'ailleurs il faudroit s'enfoncer dans des discussions métaphysiques, qui paroîtroient très-déplacées dans un simple journal de faits. Mais enfin puisque j'ai déjà présenté sommairement mes idées de théorie; puisque dans l'*Essai* que j'en ai donné, rapportant toute la science du magnétisme à bien entendre ce peu de mots de nos maîtres, je me suis attaché principalement à définir la volonté; qu'il me soit permis aujourd'hui de donner quelque extension à ce que j'en ai dit dans cet *Essai*, & d'expliquer du moins la manière dont je conçois que cette volonté peut

Sept. 15.

agir. Je le ferai le plus brièvement qu'il me sera possible. Mon objet n'est point de chercher par de vaines spéculations, à résoudre une question que je crois insoluble de sa nature : mais peut-être cette recherche pourra-t-elle nous fournir quelques notions utiles sur la manière dont un magnétiseur doit *vouloir*.

J'ai considéré l'homme d'abord comme étant composé de deux êtres distincts : l'homme immatériel, ou l'ame ; & l'homme matériel, ou le corps. Or, en admettant ces deux êtres créés pour une fin quelconque, on ne peut leur refuser à chacun un instinct propre ; puisque l'instinct, ce me semble, n'est autre chose que le besoin inné & permanent qu'a l'individu d'être d'une certaine manière qui lui est propre, & qui seule lui convient, suivant la place que la volonté du créateur lui a assignée dans l'univers.

L'instinct de l'ame que nous distinguons de l'instinct physique & animal, en lui donnant le nom de *conscience*, est donc pour cette ame un besoin d'être dans l'univers moral de la manière qui lui est propre ; & ce besoin fait partie essentielle de l'ame, tout comme la gravité est de l'essence de la matière. C'est sans doute sur la considération de ce besoin qu'est fondée l'opinion des

dées innées. Il nous importe peu de favoir ci comment cet instinct de l'ame agit, quelle est la nature de ses opérations, & quel en est le but moral. Nous tenterions vainement l'approfondir des mystères qui, de leur nature, seront toujours impénétrables pour nous. D'ailleurs, il nous suffit d'admettre que cet instinct existe nécessairement, essentiellement, & que sa puissance motrice est la volonté.

 Sept. 15.

L'instinct physique & machinal est dans l'homme, comme il est dans tous les animaux, un besoin essentiel & permanent de l'être dans un état propre à la matière, & convenable à la manière dont cette matière est modifiée, combinée, & organisée dans chaque individu. Les sens, & dans l'homme celui du toucher principalement, sont les puissances motrices de cet instinct.

L'être composé des deux substances, l'homme en cette vie, créé pour exister à-la-fois comme être immatériel & comme matière, doit donc avoir aussi un instinct composé des deux instincts. C'est cet instinct composé, cette sorte d'intermédiaire entre l'ame & le corps, que j'ai appelé l'homme intérieur, le toucher intime, pénétrant la masse entière. Et en effet, d'après la constitution de l'homme, ne peut-on pas confi-

Sept. 15.

dérer son instinct en cette vie , comme étant dans lui un sens général , un sixième sens actif du dedans au dehors & passif du dehors au dedans ? Ne peut-on pas dire que ce sens est affecté du dedans au dehors par les impressions qu'il reçoit de l'ame , & qu'il l'est du dehors au dedans par celles qu'il reçoit des objets extérieurs ? De cette action & de cette réaction continuellés , doivent nécessairement résulter , & le besoin intérieur & combiné d'être de la manière qui convient à l'individu , & le sentiment , le discernement de tout ce qui existe dans la nature relativement à ce même besoin. Sentiment qui d'abord perçu physiquement par la portion animale de l'instinct , peut ensuite être raisonné moralement par l'instinct de l'ame.

Quelques magnétiseurs que j'ai désignés dans l'une des notes de l'*Essai* , sous le nom de spiritualistes , refusent d'admettre l'existence de ce sixième sens. Je ne connois point à fond leur système ; mais à la manière dont je définis ce sens , je croirois que toute la différence ne consiste que dans les mots. Eh ! qu'importent les mots , pourvu qu'on en revienne aux choses. Que ces Messieurs appellent *ame* ce que je nomme sixième sens : qu'à l'imitation de quelques philosophes

anciens, ils donnent le nom d'*esprit* à ce que généralement on a appelé *ame* : toujours est-il vrai, ce me semble, qu'entre cet esprit & la matière brute, il faut un intermédiaire, & que l'instinct dans un être composé tel que l'homme doit tenir nécessairement aux deux substances composantes.

Sept. 15.

Ceux qui, admettant comme nous l'existence & l'action du fluide universel, prétendent que le créateur a attribué à la volonté de l'homme la disposition entière & arbitraire de ce fluide, ne diffèrent de nous, ce me semble, qu'en ce que leur supposition est gratuite, & que leur prétention paroît être exagérée. Je pense que ces Messieurs n'ont pas assez réfléchi, qu'en suivant leur principe, il faudroit en venir à admettre dans l'homme une action continuelle, sans aucune réaction du dehors; ce qui me paroît mener à l'absurde.

L'instinct composé, cet intermédiaire que je ne puis appeler mixte, quoiqu'il paroisse l'être au moins dans ses effets, doit avoir aussi ses puissances motrices; & ces puissances doivent être d'une nature très-différente. Le point de contact de ce sens à l'ame échappera toujours à nos recherches: mais sans le connoître nous ne pouvons cependant douter qu'il n'existe; & pour nous en convaincre,

Sept. 15.

il nous fuffit de vouloir faire un mouvement quelconque & de le faire. Nous ne pouvons nous diffimuler alors que notre ame, par l'ufage de fa puiffance motrice qui eft la volonté, n'ait produit un effet physique fur nos nerfs & fur nos mufcles, ce qu'elle n'a pu faire fans employer un agent matériel, comme le font nos mufcles & nos nerfs. Or : cet agent matériel dont le fiége doit être dans nos nerfs, puifque les nerfs font en nous l'organe de tout fentiment & de tout mouvement ; cette puiffance motrice de l'inftruct composé, agiffant fur les fens & fur les objets extérieurs, ne peut - on pas la regarder comme n'étant autre chofe que le fluide univerfellement répandu dans l'efpace, fluide qui par fa subtilité & par fon extrême activité, pénètre, anime, vivifie tout ce qui existe de matériel dans la nature, & donne à tout le mouvement, la chaleur & la vie ? Ne peut-on pas dire en un mot, que l'homme, en cette vie, jouit d'un inftruct composé que j'avois appelé inftruct *phifico-moral* ; que cet inftruct agiffant fur l'ame & recevant fes impreffions d'une manière qui nous fera toujours cachée, agit en outre fur les fens & fur les objets extérieurs au moyen d'une puiffance motrice qui eft le fluide, & que c'eft ainfi qu'il établit la correfpondance intime

qui existe entre les délibérations de l'ame & ses opérations propres ou relatives du corps?

Si par une cause quelconque les sens extérieurs se trouvent suspendus quant à leur action propre & directe, s'ils n'agissent plus que comme étant des prolongemens du sens intérieur, ce sens n'en communiquera pas moins pour cela avec les objets extérieurs, par l'intermède du fluide universel. Le siège de ses opérations, que je crois être le plexus solaire, deviendra celui des opérations propres à chacun des sens suspendus, & de là ce sens rendra à l'ame les impressions qu'il aura reçues du dehors. L'ame, en cet état de sommeil des sens, recevra ces impressions plus directement, d'une manière plus nette & plus distincte, parce qu'elle ne sera plus offusquée ni déçue par le croisement des diverses impressions que, dans l'état de veille, tous les sens lui envoient à-la-fois pour le même objet. Et d'ailleurs étant alors plus dégagée de la matière, elle jouira, d'une manière plus complète & plus étendue, des facultés qui lui sont propres; elle dominera sur cette matière; elle s'élèvera au-dessus des temps & des distances; son jugement sera plus étendu & plus sûr.

L'expérience a démontré qu'en certains cas, & suivant le genre de certaines mala-

Sept. 15.

dies, la nature a pu mettre quelques malades dans l'état que nous venons de supposer. On peut se rappeler à ce sujet les malades de M. Mallouin & de M. de Sauvages, les insulaires de S. Kilda &c., dont j'ai rapporté l'histoire dans l'*Essai sur la théorie* & dans le *Journal de la D.^{lle} N.* Il est à présumer que chez ces malades, & par la nature même de leur maladie, le fluide, ne circulant pas librement, étoit renvoyé naturellement & avec trop d'abondance au cerveau où, suspendant l'action directe des sens extérieurs, il laissoit en liberté le sixième sens, & opéroit le somnambulisme que depuis nous avons appelé magnétique. Mais tous les malades ne sont pas dans le même cas; & la plupart, pour devenir somnambules, ont besoin qu'on augmente en eux la masse du fluide, & qu'on en accélère la réaction au cerveau. Il suffit, à la vérité, pour quelques-uns; que le fluide circulant en eux, soit accru de celui qu'ils reçoivent d'un réservoir magnétique quelconque; & la nature seule peut ensuite en opérer la réaction, comme elle faisoit dans les malades que nous venons de citer: mais ces malades qui deviennent ainsi somnambules au réservoir magnétique & sans être magnétisés, ne sont pas communs, & pour le plus grand nombre, il faut encore

que la main & la volonté du magnétiseur viennent aider à la nature, diriger le fluide surabondant, & en déterminer la réaction.

Sept. 15.

Supposons maintenant qu'un malade en cet état de somnambulisme soit organisé de manière que le fluide modifié par moi, & après avoir circulé dans mes nerfs, puisse circuler de même & librement dans les siens. Alors ma volonté agira sur le malade comme elle auroit agi sur moi-même; mon ame correspondra directement avec son instinct, par l'intermède du fluide; mon fluide deviendra la puissance motrice de son instinct. Et si cet instinct n'avoit besoin que d'une addition à la force que lui-même peut employer pour vaincre les obstacles que la maladie oppoisoit à l'ordre qu'il desire dans la matière, j'augmenterai sa puissance contre ces obstacles, en lui ajoutant l'action de ma puissance motrice: & pour cela, il ne sera point nécessaire que je connoisse ces obstacles, ni qu'en communiquant mon fluide, je lui donne, par mon intention, une destination, un objet déterminé; il me suffira de vouloir prêter ce secours à l'instinct du malade. Cet instinct, toujours actif de sa nature, tenant toujours & essentiellement à réparer, à conserver, à rétablir l'ordre & l'équilibre, saura bien l'employer suivant les besoins qu'il en a.

 Sept. 15.

L'homme sain & bien portant avec lequel je ferai en rapport parfait, & que je voudrai charger de tout le fluide qui aura circulé en moi, recevra ce fluide ; mais il n'en éprouvera rien, parce que tout en lui étant bien & suivant le vœu de la nature, son instinct ne desirant rien & n'ayant aucun usage à faire du surcroît de forces que j'aurois voulu lui donner, il agiroit contradictoirement à lui-même en employant des forces qui, par leur excès même, ne pourroient qu'altérer l'équilibre. Mais l'homme malade en ce cas se servira de ce surcroît de forces de la manière qui conviendra à son instinct ; mon fluide travaillera en lui suivant le besoin qu'en a la nature : & de ce travail intérieur, il résultera nécessairement une crise quelconque & toujours salutaire, à moins que le dérangement dans l'équilibre ne soit tel, que la nature usant de toutes les forces dont elle est capable, ne puisse plus faire, à la rétablir, que des efforts inutiles & impuissans.

Mais en donnant de cette manière une crise au malade, il ne faut pas croire que je ferai le maître de lui donner celle que je voudrois. Je desire, par exemple, d'avoir un somnambule ; je magnétise en conséquence, & avec la plus forte volonté : mais la nature pour le malade a besoin d'une crise de rire

convulsif; mon malade rira malgré moi : & ~~_____~~
 si piqué d'être contrarié par la nature, je Sept. 15.
 ne veux la forcer & m'obstiner, je ferai mal au
 malade en mettant ma volonté en opposi-
 tion avec son instinct; mais je ne l'endor-
 mirai sûrement pas. Je purgeois Madame B.
 en lui faisant prendre deux verres d'eau ma-
 gnétisée, parce que son instinct, en me de-
 mandant ce secours, avoit pressenti que le
 fluide dont j'aurois attiré le courant dans
 cette eau, & que par ma volonté je porte-
 rois, pour ainsi dire, à l'endroit même où
 la nature le demandoit, suffiroit pour opé-
 rer cette évacuation, sans qu'il fût nécessaire
 d'y employer d'autres moyens: mais il ne
 faut pas croire que je l'eusse purgée de même
 par ma volonté, si je n'avois pas été en cela d'ac-
 cord avec ses besoins & avec le vœu de la
 nature; je n'aurois pas purgé ainsi tout autre,
 que par ma fantaisie. Je rapporterai en son temps
 une conversation fort détaillée que j'eus sur
 ce sujet avec Madame B.; & cette conversa-
 tion rendra mieux ce que je veux dire ici.
 Mais une preuve qu'en lui donnant l'eau
 magnétisée, je ne faisois autre chose que de
 porter à son instinct le surcroit de fluide
 dont il avoit pressenti le besoin, c'est que
 dans la suite, lorsque je ne fus plus à portée
 d'elle, lorsqu'elle se donna seule les crises

Sept. 15.

qui lui furent nécessaires , elle pressentit aussi durant ces crises , le besoin qu'elle auroit d'être purgée ; qu'après avoir mis par écrit le jour où elle devoit l'être , & le nombre de fois qu'elle seroit évacuée , elle magnétisa elle-même son eau , & que cette eau ne manqua jamais de produire son effet , tout comme si je l'eusse magnétisée moi-même. L'instinct de la malade fit en ces occasions ce qu'auroit fait l'instinct du chien , si celui-ci avoit pu prévoir de même & raisonner ses préparatifs pour l'avenir.

Si le somnambulisme est aussi parfait qu'il puisse l'être , il est certain que l'ame de mon malade , dégagée pour lors des sens & de la matière , autant qu'il est possible qu'elle le soit en cette vie , & correspondant directement avec la mienne , devra obéir nécessairement & d'une manière passive à ma volonté , toutes les fois que ma volonté ne sera point contraire ou opposée à son instinct moral. *Je ne saurois expliquer , me disoit un jour Madame B. , comment mon ame obéit à la vôtre : mais je le sens ; votre ame & la mienne n'en font qu'une , par une suite du rapport qui est établi entre nous , & ma volonté en ce moment n'est plus à moi , quand vous voulez mon bien. Mais si vous vouliez quelque chose qui me seroit contraire , mon ame alors ne vous obéiroit plus ,*

vous me feriez mal. On conçoit en effet que si ma volonté contraire l'instinct moral dans mon malade, elle rompra l'unité par son opposition avec cet instinct ; tout comme, si, cherchant à reveiller chez ce malade l'action propre des sens extérieurs, je diminue en proportion la supériorité que son ame avoit prise momentanément sur ces sens, j'altérerai nécessairement le somnambulisme ; & je pourrai même de cette manière l'altérer jusqu'au point de le faire cesser entièrement & de réveiller le malade. C'est ce qui doit arriver, & c'est ce qui arrivera en effet à tout somnambule auquel le magnétiseur demandera, avec toute la force de sa volonté, des choses contraires à son instinct moral. Et si l'on sent que plus le somnambulisme sera parfait, plus l'ame sera élevée au-dessus de la matière, plus, en un mot, l'instinct moral aura de prépondérance dans l'instinct composé ; plus aussi la révolte des sens contre cet instinct sera contradictoire au somnambulisme, & conséquemment plus elle sera capable de le faire cesser.

Toute passion violente dans le magnétiseur doit produire encore le même effet. Nous voyons tous les jours qu'un magnétiseur, lorsqu'il est agité par une passion quelconque, perd en tout ou en partie l'ascen-

Sept. 15.

dant qu'il avoit sur son malade ; les crises en font sensiblement altérées , quelquefois même ces crises ne peuvent plus avoir lieu , ou bien le malade se réveille de lui-même & malgré son magnétiseur. D'où cela peut-il provenir , si ce n'est de ce qu'indépendamment du trouble que les passions doivent nécessairement apporter à la circulation du fluide dans les nerfs de ce magnétiseur , les passions encore , donnant l'empire aux sens , affoiblissent & suspendent en proportion les facultés de l'ame ; & qu'alors la force motrice de cette ame dans le magnétiseur , sa volonté , perd d'autant plus de l'influence qu'elle avoit sur le malade.

Ce n'est donc point sans raison que nos maîtres nous ont répété si souvent : *sachez vouloir*. Il ne suffit pas en effet à un magnétiseur de *vouloir* : il faut encore qu'il veuille sincèrement le bien , qu'il le veuille sans passion , sans aucun intérêt personnel quelconque ; qu'il le veuille , en un mot , d'une manière conforme au vœu de la nature , au desir de l'instinct & non point d'après ses propres desirs , ses craintes ou ses préjugés ; il faut qu'il veuille sans hésiter , qu'il veuille avec la force & l'assurance d'un homme fort qui ne veut que soulager l'homme foible , & qui *sait* qu'il le peut. Le magnétiseur ar-

dent

dent dont je parlois dans l'*Essai*, celui qui se dépitiera, qui s'irritera contre la résistance que la nature oppose à ses fantaisies, pourra faire du mal ; mais il ne fera pas un somnambule. Celui qui dira intérieurement *je veux*, & qui dans le même temps se dira à lui-même : *je crains bien cependant de ne pas réussir*, réussira rarement. Celui qui magnétifera avec de bonnes intentions, mais sans croire au somnambulisme, & qui par conséquent ne *voudra* pas fortement provoquer au besoin cet état chez son malade, ne fera pas plus de somnambules que n'en feroit un baquet. L'homme inhumain qui, s'obstinant à nier la réalité du somnambulisme, magnétifera avec une volonté décidée de s'opposer au vœu de la nature, si elle demandoit cet état, fera à sa victime tout le mal qu'il mériteroit lui-même.

Sachez vouloir, a dit M. Mesmer. Ces mots expriment tout ; & je suis convaincu que le magnétiseur peut en effet tout ce qu'il veut, tant qu'il ne veut que le bien, & que se bornant à vouloir féconder la nature, il ne prétend point la faire plier à ses propres caprices ou à ses fantaisies. Combien de fois Madame B. étant en crise, n'ai-je pas arrêté chez elle en un instant & par le seul acte de ma volonté, des mouvemens convulsifs qui,

Sept. 15.

bien que nécessaires quelquefois, me paroissent la fatiguer trop. Mon ame disoit alors à la fiemme : ce travail est trop pénible ; suspendez-le , & cessez d'y employer les forces que je vous donne. Les convulsions cessent en effet ; & lorsqu'elles avoient été critiques & nécessaires, la nature les ramenoit ensuite & dans un autre moment. Ce fut aussi par le seul pouvoir de ma volonté que je parvins si souvent à mettre Madame B. en rapport avec certains malades qui la repoussent trop, & que sans ce secours elle n'auroit jamais pu voir ni toucher. Souvent encore je réussis à lui faire entendre ce que lui disoient les personnes qui étoient auprès d'elle & qu'elle n'avoit point entendues auparavant ; & cela, en lui disant seulement avec une volonté forte : *je veux que vous entendiez.*

Quand je dis que le magnétiseur bien intentionné peut tout ce qu'il veut, il faut m'entendre ; il ne faut pas donner dans un extrême qui deviendroit ridicule, & croire, comme font quelques-uns, que le magnétiseur n'a qu'à vouloir. La volonté, me disoit souvent Madame B., doit toujours *laisser le commandement* à la nature. En effet, si l'on a bien saisi tout ce que j'ai dit précédemment, on sentira assez, sans que je le répète, que

Le pouvoir de la volonté ne peut jamais être fondé que sur les besoins du malade ; & ce pouvoir encore sera borné par les possibilités physiques, & même par l'accord plus ou moins parfait qui se trouvera être entre son action & la réaction que le malade lui oppose. Tel magnétiseur, par exemple, obtiendra de plus grands effets sur certain malade, non pas seulement en ce qu'il lui fournit plus de fluide ou un fluide plus analogue ; mais encore parce que sa volonté plus active ou plus appliquée, déterminera plus fortement l'instinct de ce malade à faire de ce fluide l'emploi qui lui convient. Un malade qui, sur quelques considérations particulières, résisteroit par sa volonté à celle de son magnétiseur, lors même que celui-ci ne voudroit que son bien ; un malade, par exemple, chez lequel la nature demanderoit le somnambulisme, mais qui par crainte ou par timidité répugneroit à cet état, ne pourroit plus tomber en crise, qu'à raison de la différence des deux volontés. C'est en raisonnant sur ce principe, qu'au lieu de se rejeter, comme font certains plaisans, sur la foiblesse d'imagination du malade, on doit dire, comme il arrive effectivement, que les effets du magnétisme ne sont jamais plus grands, que lorsque la volonté passive de ce malade

Sept. 15.

est d'accord avec la volonté active du magnétiseur. Cet accord prouve d'abord qu'il existe dans les deux individus, une manière semblable de modifier le fluide, & ensuite que l'instinct de l'un est disposé à l'employer conformément aux bonnes intentions de l'autre. C'est la sympathie naturelle, & non pas l'imagination, qui est le principal agent dans le magnétisme; la détermination de la volonté est en même temps l'effet & l'application de cet agent.

Il m'est arrivé souvent de mettre en crise Madame B. sans la toucher, sans lui dire un seul mot, & seulement en la fixant avec une forte volonté de l'endormir. L'effet de cette volonté étoit alors assez prompt; mais bien moins cependant que lorsque, au lieu de fixer, je prononçois, avec une égale volonté, le mot *dormez*. Cette différence venoit sans doute de deux causes qu'il n'est point inutile de faire remarquer: la première, de ce que, quelque forte que puisse être une volonté mentale, elle ne l'est jamais autant, elle n'est jamais aussi déterminée que lorsqu'on y joint le mot qui en est l'expression; la seconde, de ce que ma malade instruite par ce mot, que ma volonté étoit de la mettre en crise, & n'ayant aucune répugnance à la suivre, pouvoit y joindre toute l'action

de sa volonté propre. Je magnétifois dernièrement une jeune personne de neuf ans (la fille de Madame B.), qui, devenue somnambule, entroit également en crise sur le champ & au seul acte de ma volonté. — Pourquoi dormez-vous ainsi, demandai-je un jour à cet enfant ? — Parce que *vous le voulez*. — Pourquoi dormez-vous plus promptement quand je vous dis *dormez*, que lorsque je me contente de vous regarder, ou de vous toucher ? — Parce que quand vous me dites de dormir, *vous le voulez mieux*.

 Sept. 15.

La volonté n'agit pas seule dans le magnétisme. Le fluide universel essentiellement actif, & qui par la volonté du Créateur reçut une fois pour toutes le mouvement qu'il devoit communiquer à tout dans la nature, mouvement par lequel il devint pour toute la matière créée le principe de la vie, de la conservation, de la réparation & de la destruction ; ce fluide doit par lui-même, & sans avoir besoin d'être dirigé par la volonté de l'homme, faire de continuels efforts sur cette matière : & l'on ne voit pas pourquoi ces efforts ne pourroient pas être salutaires pour certains malades. Je le répète : la volonté n'agit pas seule dans le magnétisme. Je crois l'avoir suffisamment démontré, & je n'en voudrois pas d'autres preuves que ce

qui est arrivé aux malades devenus somnambules naturellement, à ceux qui le deviennent seuls auprès du réservoir magnétique, & sur-tout à quelques magnétiseurs qui, rencontrant des malades plus forts qu'eux, sont eux-mêmes devenus somnambules, en les magnétisant avec une volonté tout opposée.

Mais on ne peut disconvenir cependant, que, des deux agens qui se combinent, la volonté ne soit sans contredit le plus puissant. Si le fluide est cause agissante, immédiate & nécessaire, la volonté est assurément cause première & déterminante. Image de celle du Créateur, elle doit sans doute disposer de l'agent universel, d'une manière secondaire & toujours subordonnée aux loix de l'ensemble. Or, puisque la volonté du magnétiseur peut devenir force motrice dans le malade, il doit arriver quelquefois qu'un malade se trouve soumis au pouvoir de tout autre que son magnétiseur, & malgré celui-ci. Ces cas-là doivent être très-rares sans doute: mais je pense qu'ils peuvent exister, en raison de la différence des volontés, en supposant toutes fois que le nouveau magnétiseur peut appliquer l'action de la sienne sur le malade, par le moyen de l'intermédiaire physique; en un mot, qu'il est en rapport avec lui. Car, encore une fois, je

rois bien que le sens intérieur du magnétiseur peut recevoir, de quelque manière que l'on ignore, les impressions de sa volonté prise comme cause morale : mais je ne crois pas qu'il puisse rendre ensuite ces mêmes impressions aux sens extérieurs, encore moins aux objets qui lui sont étrangers, sans le secours d'un agent physique qui lui soit devenu en quelque sorte commun avec ces objets. Je vais rapporter à ce sujet une conversation que j'eus avec Madame B., à peu près à l'époque où j'en suis resté du Journal.

J'entendois parler de quelques magnétiseurs qui prétendoient pouvoir se faire obéir par tout malade quelconque durant sa crise, sans l'approcher, sans le voir ; qui prétendoient être les maîtres de l'attirer à eux à leur volonté, & malgré le magnétiseur. Je n'avois point vu ce fait, & je ne l'ai point encore vu depuis. Je ne pouvois alors en concevoir la possibilité ; mais n'étant pas dans l'usage de nier légèrement, je voulus en parler à ma malade. Tandis que vous êtes ainsi en crise, lui demandai-je, si quelque autre magnétiseur, sans être en rapport avec vous, avoit la volonté la plus forte d'exercer sur vous son action, le pourroit-il ? — Non, sans doute. *Il ne me feroit rien, parce que son fluide ne pourroit pas circuler*

en moi & agir sur moi. C'est bien la
 Sept. 15. volonté qui donne le fluide ; mais la volonté
 feule & fans le fluide n'opéreroit rien. —
 Je ne vous donne donc de fluide que lorf-
 que j'en ai la volonté expresse ? — Je ne
 dis pas cela. A présent que nos deux
 fluides ne font qu'un , & que le vôtre peut
 circuler dans moi comme fait le mien même,
 il vous fuffit , pour me le donner , de me
 toucher , n'importe à quelle partie du corps ;
 & moi-même aétuellement je n'ai qu'à vous
 toucher pour faire fortir votre fluide comme
 des étincelles qui viennent fe mêler avec le
 mien.

Anciennement , continua ma malade ,
 vous aviez beau avoir la plus forte volonté
 de me mettre en crife , vous ne putes d'a-
 bord en venir à bout. Pourquoi cela ? C'est
 que votre fluide ne pouvoit pas encore cir-
 culer librement dans tout mon corps. —
 Y avoit-il de l'oppofition entre vous & moi ?
 — Non ; mais mon fang étoit encore trop
 agité , & mes nerfs trop gênés ne pouvoient
 pas recevoir librement votre fluide. Je crois
 que fi deux hommes étoient également en
 rapport avec moi , celui dont la volonté feroit
 la plus forte l'emporteroit fur l'autre , &
 que je lui obéirois , quand même le plus
 foible feroit mon magnétifeur. Mon instinct

lors rechercherait de préférence celui de
 ces deux hommes qui seroit en état de me
 faire le plus de bien ; mais encore une fois,
 il faudroit pour cela, que je fusse en rap-
 port avec lui : car, par sa volonté, un ma-
 gnétiseur peut bien m'envoyer son fluide ;
 mais il faut ensuite que ce fluide puisse cir-
 culer en moi, que je ne le repousse point,
 & que mon instinct puisse le recevoir.

En considérant l'homme comme nous le
 définissons tout-à-l'heure, on conclura, ce mé-
 me semble, que l'état de perfection en cette vie
 sera pour lui l'équilibre parfait entre ses deux
 instincts, entre l'action de sa volonté & l'ap-
 pétit relatif de ses sens. Cet équilibre ne
 pourra donc être troublé de façon ou d'au-
 tre, sans que le bien-être de l'homme en
 soit altéré. Si les passions, si l'appétit des
 sens prennent le dessus, les facultés de l'ame
 seront affoiblies, ou du moins l'ame ne
 pourra plus en faire le même usage. Si l'ac-
 tion des sens au contraire demeure suspen-
 due, l'instinct moral dominera, & l'ame
 alors jouira de toutes ses facultés d'une
 manière plus étendue. Que sera pour lors
 cet instinct moral ? Je crois bien que dans
 l'homme primitif il ne seroit autre chose
 que le besoin d'être d'une certaine manière
 dans l'univers moral ; il seroit la somme de

Sept. 15.

ce que nous appelons idées innées : mais dans l'homme éduqué il se joindra encore à ces idées, & pour composer son instinct moral, une autre somme d'idées, de principes, de préjugés, qui seront en lui le fruit de son éducation.

Cette observation me paroît être très-importante, en ce qu'elle est la clef de toutes les rêveries, de toutes les extravagances que nous entendons quelquefois débiter à certains somnambules exaltés. Et en effet, en supposant que ces malades ne sont point dans un vrai délire, ce que nous ne pourrions jamais décider, puisque nous n'avons pour en juger aucun objet de comparaison; en supposant que par une volonté ardente & soutenue, leur magnétiseur a réellement pu parvenir à la longue à élever entièrement leur ame au-dessus de la matière, à transporter cette ame dans la région qui lui est propre, ne devons-nous pas croire que cette ame y porte toujours avec elle, outre les notions qui lui sont naturelles, celles qu'elle a reçues depuis soit par l'éducation, soit par une suite de son habitude avec le corps? Ne devons-nous pas craindre, en un mot, que son instinct moral ne soit devenu lui-même un instinct composé des idées innées & des préjugés ou des idées acquises? Et en ce

as, que pourrions-nous conclure de ce que nous assureroit un pareil somnambule ? Ne serions-nous pas imprudens de l'écouter, & n'y a-t-il pas encore une sorte de cruauté à s'exalter ainsi en pure perte (1) ? Je veux croire, en effet, que ce nouvel état de l'homme sera pour son ame un état de bien-être. Mais sera-t-il celui qui lui convient tant qu'elle est unie au corps ? Et si l'on ne peut disconvenir que le somnambulisme, même le plus modéré, que cet état si précieux & si utile, lorsqu'il est le remède comme l'effet d'un dérangement quelconque dans la machine, ne dût être regardé comme un état de maladie, si la nature ne l'avoit pas demandé, si elle n'en avoit pas eu besoin pour réparer ce désordre ; que devons-nous donc penser du somnambulisme exalté dont la nature ne peut profiter, & pendant lequel nous la forçons, pour ainsi dire, à s'oublier elle-même ? Ce somnambulisme, dit-on, est un état sublime ; je veux bien le

(1) Je le répète, ce n'est point comme magnétiseur que je parle ici de cet état surnaturel, que les uns regardent comme une merveille, & que d'autres prennent pour un véritable délire. Je crois que cet état existoit avant que le magnétisme fût connu, & qu'on n'a pu y amener nos somnambules que par un abus du vrai somnambulisme magnétique.

Sept. 15. croire : mais je crois aussi que cet état sublime n'est point naturel à l'homme en cette vie. Il fera, si l'on veut, l'opposé diamétral de l'entière dépravation des sens : mais l'un & l'autre, selon moi, seront également un mal.

La découverte du magnétisme est toute récente encore ; & combien d'années, combien de siècles peut-être ne lui faudra-t-il pas pour être perfectionnée. Cette découverte a d'abord éprouvé toutes les contradictions auxquelles son auteur devoit naturellement s'attendre. Un pareil bouleversement dans les idées reçues ne pouvoit manquer de réveiller l'attention du petit nombre d'hommes qui, dépositaires de nos connoissances, sont autant chargés d'en diriger que d'en étendre les progrès. Il devoit révolter les hommes dont il compromettoit les intérêts. Il ne pouvoit manquer sur-tout d'exciter les clameurs & la risée de la multitude accoutumée à ne voir que par les yeux d'autrui, & qui n'est avide de nouveautés, que pour les ridiculiser toujours, sans jamais les approfondir. Mais toutes ces oppositions étoient peu de chose, & elles acheveront bientôt de tomber d'elles-mêmes. Les détracteurs du magnétisme cesseront bien de déclamer, quand il sera devenu honteux de

de faire ; ils cesseront de ridiculiser les magnétiseurs, d'alarmer & de détourner les malades, dès que les hommes vraiment faits pour connoître, pour juger, pour perfectionner le magnétisme, auront repris la marche qu'ils auroient dû suivre, celle d'en examiner de bonne foi la doctrine, ou plutôt d'en constater sérieusement les effets. Mais le plus dangereux écueil pour cette découverte précieuse sera l'abus que ses partisans les plus égarés pourront faire du somnambulisme magnétique. Je le disois autrefois, & je le répète encore : l'incrédulité la plus décidée, l'incrédulité armée de tous les traits du ridicule ou nourrie par l'intérêt personnel, pourra bien retarder pour un temps les progrès du magnétisme ; mais rien ne sera capable de les arrêter, comme l'enthousiasme ou le mauvais emploi de ses moyens. Cet écueil est d'autant plus à redouter que tant de merveilles semblent nous y entraîner comme malgré nous, tandis que nous ignorons encore quels sont les effets que nous pouvons produire, & que même avec les intentions les plus droites, il n'est aucun de nous qui puisse raisonnablement se promettre de ne pas s'égarer.

Nous savons bien que chez le somnambule, il se développe un instinct qui peut

Sept. 15.

connoître la maladie, la raisonner, en indiquer le remède, & en prévoir les suites. Nous voyons bien encore qu'en cet état, l'instinct composé du malade, n'étant plus autant occupé de la portion qui appartient au physique, tient plus de la nature supérieure de l'ame, que de celle du corps; & nous sommes assurés que pris sous ce point de vue, le somnambulisme magnétique peut être de la plus grande utilité pour le malade: mais nous ne pouvons savoir encore jusqu'à quel point cet état, quand il est forcé, peut affoiblir à la longue les organes de ce malade. Je ne parle pas seulement de cette espèce de somnambules que leur magnétiseur égare dans de vaines spéculations hors de leur sphère, & dont il ne peut occuper l'ame seule, qu'aux dépens de l'individu. Je parle du somnambule le plus modéré, du vrai somnambule magnétique: & je suis persuadé que si le magnétiseur, abusant du pouvoir qu'il a sur lui, le met en cet état trop souvent ou trop long-temps, & sans que la nature le demande, si sur-tout il le fatigue en cet état par des questions inutiles, ce somnambule à la longue en contractera l'habitude; son cerveau monté sans besoin sur ce ton surnaturel s'affoiblira par degrés, & il finira par être perpétuellement dans un état

mojen entre la veille & le somnambulisme,
 ans une forte de demi - crise fort appro- Sept. 15.
 nante de la démence. J'ai vu déjà quelques
 xemples de ce que j'avance ici : & je suis
 onvaincu que ces exemples deviendront
 ien plus fréquens dans la suite, si les magné-
 sseurs n'apportent pas plus de prudence dans
 eur manière de conduire leurs malades ; si,
 mettant de côté tout motif de curiosité ou
 ee vaine gloire, ils ne se font pas une loi de
 ee prolonger le somnambulisme, qu'autant
 qu'il sera nécessaire à l'entière guérison de
 es malades.

En effet, & je le répète, il est certain
 ue le somnambulisme, bien que salutaire
 n ce qu'il mène à détruire un mal plus
 reffant, peut néanmoins devenir une mala-
 ie ; & s'il ne peut être produit que par l'ex-
 tême irritation des nerfs du cerveau, il faut
 roire que l'abus de cet état doit à la longue
 tre très - pernicieux au malade, en ce qu'il
 ait contracter à ces nerfs une trop grande
 rritabilité. J'ai vu des malades auxquels on
 voit donné des crises, long - temps après
 eur guérison, & lorsque la nature n'en de-
 nandoit plus, des malades dont en cet état
 on avoit guindé trop fortement l'imagina-
 ion ; je les ai vus conserver ensuite un appe-
 antissement, un assoupissement habituels,

Sept. 15. des vertiges; un mal-aïse général, un besoin fréquent de crises; je les ai vus prêts à tomber à chaque instant ou dans les convulsions, ou dans des espèces de demi-crisis ressemblantes au délire, & cela à la plus légère frayeur, au moindre trait, pour un coup de tonnerre, pour toute surprise quelconque. Ces malades, que le magnétisme avoit guéris de leur première maladie, en avoient ensuite contracté une nouvelle plus dangereuse peut-être, par l'abus du remède & par l'imprudence du magnétiseur.

Ce seroit à tort, que les détracteurs du magnétisme voudroient se prévaloir des aveux que je viens de faire. Ce n'est point du magnétisme que j'ai parlé, c'est de l'abus du magnétisme. L'émétique mal administré est un poison mortel; mais donné sagement & à propos, ce vomitif peut nous sauver la vie. La différence essentielle que je trouve entre les procédés de la médecine & ceux du magnétisme, c'est qu'en supposant même que les médecins aient bien jugé le mal, en supposant qu'ils aient appliqué le remède convenable (suppositions fort hasardées) toujours est-il certain que leurs remèdes, en guérissant le mal urgent, peuvent faire au reste de la machine un tort irréparable; & que par là même, ils ont porté en nous les germes

germes d'une autre maladie : au lieu que si

 le magnétisme donne à la longue & pendant Sept. 15. le cours d'un traitement soutenu, une trop grande irritabilité aux nerfs, le même magnétisme rend ensuite à ces nerfs la nourriture & la force qui leur est nécessaire. Il n'est point un remède contre nature, il est la nature elle-même ; & la nature ne travaille jamais envain, toutes les fois qu'on n'en abuse pas, & qu'on ne veut pas pousser son travail plus loin qu'elle ne le demande. La même force intérieure qui a agi sur le mal, tout le temps qu'il existoit, agira sur les nerfs lorsque le mal n'existera plus ; & ces nerfs, après avoir été d'abord les agens, se répareront ensuite par le même moyen, celui de la nature. C'est pour cela que je recommanderois à un magnétiseur d'éviter également les deux excès ; celui de prolonger trop long - temps les crises de son malade, pour satisfaire l'amour-propre ou une vaine curiosité, & celui de les arrêter trop tôt, & de cesser le magnétisme dès que la maladie principale est guérie : il ne faut, en un mot, laisser le malade, que lorsque la nature ne lui demandera absolument plus rien. Si ce malade a toujours été conduit sagement, si son magnétiseur n'a pas, de longue main, fatigué, dérouté son instinct, il saura bien

lui - même prévoir & fixer à temps cette
 Sept. 15. époque.

Ce ne fera pas tant en prolongeant les crises du malade, qu'on en viendra à déranger son cerveau; ce sera sur-tout en l'occupant trop souvent & trop fortement durant ses sommeils, d'objets étrangers à son état, & hors de la portée de son instinct composé; la raison en est bien simple. Le travail de l'instinct, tant qu'il est relatif aux besoins de l'individu, ne peut être fatigant; il est nécessaire au contraire, il est dans la nature: mais pour que l'ame du somnambule s'occupe encore de spéculations qui ne sont propres qu'à elle seule & qui passent les bornes de l'instinct composé, il faut qu'elle s'élève beaucoup plus au-dessus de la matière, il faut que les sens extérieurs soient suspendus autant qu'il est possible; & je ne me lasse pas de le répéter, cette suspension ne pouvant s'opérer que par une altération dans l'équilibre naturel, plus cette altération sera considérable, & plus les impressions qu'elle laissera après elle pourront être fâcheuses. Quand mon ame cherche *par la pensée* ce que vous m'avez demandé hors de moi, me disoit quelquefois Madame B., quand par *votre pensée* vous m'aidez encore à le trouver, mon ame ne peut être long - temps *absente*

de moi; j'en souffre bientôt, & il faut que je
 la rappelle à mon corps. N'est-ce pas comme Sept. 15.
 si elle m'eût dit : plus vous avez besoin d'éle-
 ver mon ame au - dessus de la matière, &
 plus vous altérez l'instinct composé qui m'est
 naturel; & si pendant cette vie, je ne puis
 exister autrement que par une sage combi-
 naison des deux parties de cet instinct, vous
 ne pouvez l'altérer sans me nuire.

A ce propos de ma malade, on voit que
 je lui fis moi-même quelquefois des ques-
 tions étrangères à son état, des questions sur
 des objets de physique & de métaphysique.
 Je n'en disconviens pas. Je voulois m'in-
 struire; je voulois savoir par moi-même jus-
 qu'à quel point l'ame ou l'imagination d'un
 somnambule peuvent être poussées sur de
 pareils sujets. Mais je dois dire aussi, que
 convaincu depuis long-temps de tout le mal
 qu'on peut faire de cette manière, fortement
 préoccupé de tout ce que j'en avois dit dans
 l'*Essai sur la théorie* & dans le *Journal de la*
D.^{lle} N., je ne fis des épreuves de ce genre
 que très-rarement, & que j'y apportai tous
 les ménagemens possibles. Ce furent ces
 épreuves faites de bonne foi, mais sans cré-
 dulité, qui me firent juger du peu de foi
 qu'on doit accorder aux réponses des som-
 nambules en fait de métaphysique, & de

Sept. 15. l'impossibilité dans laquelle ils feroient d'ailleurs de nous les faire entendre, quand même elles feroient justes. J'ai rendu compte de mes réflexions à ce sujet, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée ; & je desire qu'elles servent à ramener ceux des magnétiseurs qui occupent habituellement & vainement leurs malades de ces choses surnaturelles.

Ce fut encore d'après ces mêmes épreuves, que je fus assuré que le somnambule qui ne se trompe point sur ce qui concerne son état, peut se tromper souvent sur les choses qui sont hors de lui, même dans l'ordre physique, & c'est aussi ce que j'ai répété plus d'une fois : mais je n'ai eu garde cependant de mettre à cet égard les objets de physique dans la même classe que les points de métaphysique, de morale & de religion, & j'ai senti qu'en effet il devoit y avoir entre eux une très-grande différence. Il est possible, selon moi, de démontrer rigoureusement qu'un somnambule ne peut voir, & qu'il peut encore moins expliquer les choses surnaturelles ; mais je crois qu'il y auroit beaucoup d'imprudence à décider de même pour tout ce qui tient à l'ordre naturel & physique.

Pour peu qu'on connoisse le magnétisme,

on ne peut guères douter que l'ame du somnambule ne soit élevée au-dessus de la matière; & en ce cas, comment décideroit-on jusqu'à quel point cette ame peut ou ne peut pas dominer dans l'univers sur ce qui est physique & matériel? D'ailleurs les expériences que j'avois faites avec la D.^{lle} N. ont été répétées par un grand nombre de magnétiseurs, & tout récemment elles viennent d'être certifiées à un collège célèbre de médecins, par un de ses membres (*M. Petetin*), & dans un mémoire que j'aurai encore occasion de citer. Toutes ces expériences prouvent qu'il existe dans le somnambule un sens que nous avions toujours méconnu dans l'homme, un sens dont tous nos physiciens ne sauroient imiter les opérations merveilleuses, pas plus qu'ils ne pourroient, à l'aide de leurs meilleurs instrumens, imiter l'odorat du chien. Or, ce sens étant une fois reconnu, quel est l'homme qui osera lui assigner des bornes sur celles de ses propres connoissances, & qui voudra limiter son action, dans un temps sur-tout où nous ne commençons encore à l'entrevoir que pour en être étonnés? Pour le faire, il faudroit être, ou plus téméraire, ou plus savant que je ne le suis. Pour moi, je ne doute pas que la science du magnétisme ne tienne essentiellement aux premiers

Sept. 15.

principes de la physique générale du monde. Je suis convaincu que le sens intérieur, mis en activité chez le somnambule magnétique, étendra peut-être un jour son action & nos connoissances sur des objets, qui jusqu'à présent avoient été inaccessibles aux sens extérieurs & à nos meilleurs instrumens. Je le crois du moins; & je serai fondé à le croire ainsi, jusqu'à ce que tel physicien qui voudroit se rire de ma crédulité, nous ait d'abord expliqué clairement comment la somnambule de M. Petetin a pu voir & lire par l'estomac à travers les corps opaques, ce qu'assurément, étant éveillée, elle n'auroit pu faire à l'aide de tous les moyens connus en physique; & il faudra qu'il nous démontre ensuite que cet estomac surprenant n'auroit pas pu apercevoir de même ce que nous ne voyons point avec le meilleur télescope.

Je le répète, c'est moins encore la fréquence des crises, que l'abus qu'on en fait qui doit à la longue désorganiser un somnambule. On verra par la suite que je continuai de magnétiser Madame B. tous les jours, jusqu'au moment où je me séparai d'elle. On verra que depuis mon retour, & quoiqu'elle soit parfaitement guérie, je l'ai encore mise en crise plusieurs fois, & les jours qu'elle m'avoit indiqués pour cela dans

quelqu'une des crises précédentes. D'ailleurs, elle ne manque jamais d'y tomber chaque fois qu'elle me magnétise; & cependant loin de se trouver mal de cette continuité de crises, elle achève de se rétablir à vue d'œil, & elle ne s'est jamais portée aussi-bien qu'elle le fait actuellement.

Sept. 15.

J'avoue néanmoins que la voyant ainsi, & craignant de trop prolonger ses crises, je ne me ferois jamais déterminé à la magnétiser de nouveau à mon retour, si je n'avois été instruit que les crises qu'elle s'étoit données elle seule, pendant mon absence, avoient fatigué ses nerfs. Elle n'avoit cessé de l'écrire durant ces crises; elle me le confirma la première fois qu'elle y retomba en me magnétisant; & elle me pria de la magnétiser encore de temps à autre, pour rétablir ses nerfs. Je ne la mets en crise qu'aux jours qu'elle-même m'a indiqués dans quelque-une des crises précédentes; & l'on pense bien que j'évite alors avec le plus grand soin d'occuper son esprit & de la fatiguer par mes questions. Son instinct, qui lui-même a demandé ces crises, ne travaille uniquement qu'à réparer en silence & à fortifier. Aussi, loin d'avoir à redouter aucunes des suites fâcheuses que peuvent entraîner après elles les crises données mal à propos, Madame B. reprend

Sept. 15.

chaque jour de nouvelles forces ; & quoi-
 qu'elle soit toujours également prompte à
 devenir somnambule à ma volonté , il est
 aisé de voir que ses nerfs sont déjà bien plus
 forts & moins irritables qu'ils n'étoient an-
 ciennement. Elle a perdu d'ailleurs toute
 sa clairvoyance , & je m'en réjouis , parce
 que j'en conclus qu'elle acquiert toujours
 plus de forces , en raison de ce que mon
 ascendant sur elle diminue. Ces crises , me
 dit-elle quelquefois , m'étoient nécessaires ,
 parce que mes nerfs , à peine rétablis au
 moment de votre départ , avoient été trop
 fatigués par celles que je m'étois données
 seule. Elles me font actuellement le plus
 grand bien , parce que le fluide que vous
 me donnez en me magnétisant , & celui que
 vous me rendez quand je vous magnétise ,
 circule dans mes nerfs , qu'il les nourrit ,
 qu'il les fortifie , & leur rend ce qu'ils avoient
 perdu. Mais à mesure que je deviens plus
 forte , je m'apperois aussi que j'y vois bien
 moins durant mes sommeils.

Mais, dira-t-on, si l'on ne peut discon-
 venir que Madame B. ne soit parfaitement
 guérie, comment concevra-t-on qu'en l'état
 de santé, elle puisse continuer ainsi à tomber
 en crise à volonté, & aussi promptement
 qu'elle faisoit dans le temps de sa maladie :

il n'est donc pas nécessaire qu'une personne soit malade pour devenir somnambule? C'est une objection qu'on m'a faite; & comme Madame B. n'est point la seule dans le même cas, comme en ce moment il existe en plusieurs endroits nombre de somnambules, qui, quoique bien guéris, continuent à tomber en crise, j'ai vu quelques magnétiseurs en conclure, que la maladie n'étoit point nécessaire pour opérer les crises, & qu'un homme parfaitement sain & bien portant, étant magnétisé, pourroit aussi devenir somnambule.

Il est aisé de voir, jusqu'où cette opinion pourroit nous conduire, si elle étoit fondée; mais pour répondre plus directement à l'objection, j'ai distingué dans un individu quelconque l'état accidentel & passager de maladie propre, & l'état habituel de maladie relative. J'ai dit que pour mettre en crise un homme qui de sa vie n'auroit été magnétisé, il falloit nécessairement que cet homme fût actuellement, par quelque cause que ce soit, dans un état de maladie propre; que le fluide agissant en lui fût répercuté au cerveau, & que sa surabondance dans cette partie y occasionât l'irritation soutenue que je crois être nécessaire pour produire le somnambulisme. Et en effet, je ne pourrois jamais con-

 cevoir ; comment & par quel moyen un
 Sept. 15. homme sain & bien portant pourroit tom-
 ber en cet état. Mais tel homme peut aussi
 se porter parfaitement, & néanmoins avoir
 en tout le genre nerveux beaucoup plus foi-
 ble & plus irritable qu'un autre homme.
 C'est ce que j'ai voulu dire en parlant de
 l'état de maladie relative. Il est certain qu'un
 homme en cet état peut jouir de la santé,
 puisqu'il suffit pour cela que tout le reste de
 son organisation soit proportionné à la foi-
 ble de ses nerfs ; & cependant, cet homme
 sera réellement dans un état de maladie rela-
 tivement à l'homme en tout plus fort & plus
 robuste que lui. Je crois bien que le plus
 fort ne mettra pas pour cela le plus faible
 en crise, à sa volonté, à moins qu'il n'existe
 en celui-ci quelque dérangement à sa santé
 propre : mais je crois que si, pour une ma-
 ladie quelconque, le fort a magnétisé le
 faible, pendant long-temps ; s'il l'a rendu
 somnambule ; si par une action magnétique
 soutenue, il a accoutumé ses nerfs à ce genre
 d'impression ; il pourra continuer à exercer la
 même action sur lui après la guérison, par
 une suite de l'ascendant réel qu'il a sur cet
 homme, & de l'ascendant d'habitude qu'il
 aura pris sur son instinct. Ce qu'il y a de
 très-sûr, du moins, c'est que je n'ai point

encore ouï dire qu'un malade bien guéri ait pu être mis en crise par tout autre que par le magnétiseur qui l'avoit guéri, tandis qu'il y tombe cependant chaque fois à la volonté de celui-ci. Ce qui prouve que le somnambulisme n'étoit point en ce malade un effet résultant de l'état de maladie propre, mais bien de l'action prolongée du magnétiseur, & de son ascendant acquis. Madame B. tombe en crise à ma volonté, & cependant elle est parfaitement guérie. Je suis convaincu que magnétisée par tout autre, même plus fort que moi, elle n'y tomberoit pas. Tout autre, m'a-t-elle répété souvent, tout autre qui voudroit me magnétiser à présent pourroit bien me donner des convulsions, parce que mes nerfs sont très-foibles ; mais il ne pourroit pas me mettre en crise, parce que je ne serois point accoutumée à lui obéir comme à vous.

Je fais qu'on a vu quelquefois, & cela peut se rencontrer souvent, des personnes jouissant en apparence de la meilleure santé, devenir somnambules au premier essai du magnétisme. Mais je fais aussi que ces mêmes personnes, étant en crise, ont dénoncé à leurs magnétiseurs des germes de maladie actuellement en activité, & qui, sans porter encore pour le moment atteinte à la santé, prépa-

Sept. 15.

roient fourdement la maladie. Je connois en ce genre une personne qui, étant parfaitement rétablie d'un rhumatisme universel dont elle avoit été affectée deux ans auparavant, jouissant de la meilleure fanté, devint somnambule à la première fois qu'elle voulut par curiosité se faire magnétiser. Dès qu'elle fut en crise & questionnée par le magnétiseur, elle lui répondit : je me porte très-bien, je n'ai aucun mal ; mais je vois que, si vous ne m'eussiez pas magnétisée, & si vous ne continuiez pas à le faire, j'aurois dans deux mois une atteinte cruelle de ce même rhumatisme universel que j'eus il y a deux ans ; le magnétisme la préviendra. Peut-on dire que cette personne fût réellement dans l'état de fanté propre, au moment où le hasard voulut qu'elle fût magnétisée ? Peut-on dire que la maladie qu'elle voyoit comme si elle eût été présente, & dont elle prévoyoit l'époque, n'eût pas déjà une cause active dans son sang ou dans ses nerfs ?

En voilà assez, & beaucoup trop peut-être, sur une matière que je n'ai entamée qu'à regret, & sur des spéculations métaphysiques, dont je n'aurois eu garde de m'occuper dans un ouvrage de la nature de celui-ci, si je ne m'y étois trouvé en quelque sorte engagé par

le peu que j'en avois avancé généralement
 dans l'*Essai*, & si je n'avois espéré d'ailleurs Sept. 15.
 qu'elles pourroient peut-être fournir aux
 magnétiseurs l'idée de quelques vérités utiles.
 Je reviens au journal.

L'époque des règles étoit heureusement
 terminée ; & la nature à cette époque, avoit Sept. 17.
 enfin repris son cours. Madame B. jouissoit
 du retour de sa fanté ; & la gaieté, l'embon-
 point, le sommeil & l'appétit qu'elle avoit
 repris, en étoient des témoignages non équi-
 voques. J'aurois cru pouvoir cesser dès lors
 de la magnétiser, & mon projet en effet
 étoit de m'en tenir désormais aux crises
 qu'elle pourroit avoir en magnétisant mes
 yeux ; mais elle-même m'assura que le ma-
 gnétisme lui seroit encore nécessaire pendant
 un mois ou six semaines. Ce fut le dix-sept
 que sur les questions que je lui faisois à ce
 sujet, elle me répondit ce qu'elle avoit
 déjà pressenti dès le quatre août. Je suis
 bien à présent, me dit-elle, je suis guérie ;
 mais mes nerfs sont encore foibles. Ils
 étoient malades autrefois, vu la grande agi-
 tation de mon sang & par la quantité d'hu-
 meurs qui les fatiguoient. Vous les avez
 guéris, parce que vous avez calmé mon
 sang & évacué les humeurs : mais ils n'en

==== font devenus que plus susceptibles ; & il
 Sept. 17. faut à présent que votre fluide leur redonne
 la nourriture & la force qui leur manquent.
 C'est pour cela que vous devez encore me
 magnétiser pendant quelque temps. J'aurai
 des crises à chaque fois, ajouta-t-elle ; mais
 à l'exception des jours où je me trouverai
 être plus fatiguée, & du temps de mon
 époque prochaine, ces crises ne feront plus
 à beaucoup près aussi bonnes qu'elles l'ont
 été par le passé.

D'après l'indication que venoit de me
 donner ma malade, je me déterminai à la
 magnétiser encore & régulièrement, jusqu'au
 vingt-six octobre, jour où je devois m'éloi-
 gner d'elle pour quelque temps ; & je résolus
 de mettre à profit les bonnes crises qu'elle
 pourroit encore avoir durant cet intervalle,
 pour savoir d'elle la manière dont au besoin
 elle se magnétiserait seule pendant mon ab-
 sence. N'ayant plus à craindre alors de la
 fatiguer autant que j'aurois pu le faire dans
 le temps de sa maladie, je me proposai
 encore de satisfaire le desir qu'elle m'avoit
 marqué plusieurs fois pendant ses crises, de
 voir & de toucher quelques personnes mala-
 des auxquelles elle prenoit intérêt. On a pu
 voir combien j'ai toujours été éloigné de ces
 séances publiques, de ces sortes de parades

si opposées au vrai but du magnétisme, & dans lesquelles l'amour-propre du magnétiseur se joue inhumainement de la santé & du bien-être de son malade. Je n'ai jamais pu même excuser ces scènes révoltantes, sur le prétexte dont on affectoit de les couvrir, celui de convaincre les incrédules ; parce que j'ai toujours été persuadé que ce n'étoit point là le véritable objet de ces magnétiseurs publics, mais bien celui de satisfaire leur vanité & de se faire un mérite des merveilles qu'ils opèrent. Prétention ridicule & déplacée, qui, par les mauvais effets qu'elle produira presque toujours, fera plus d'incrédules qu'elle n'en convaincra. J'aimerois autant voir ce jeune écolier, qui descend de la tribune où il vient de se pendre au soufflet d'une orgue, se retirer triomphant & se glorifier des talens de l'organiste.

Mais en blâmant, comme je l'ai toujours fait, ces séances publiques, je n'en ai pas moins été convaincu, qu'un somnambule bien conduit & consulté avec la prudence & les ménagemens convenables, peut devenir quelquefois fort utile aux malades qu'on lui fait *toucher*. On a pu voir que j'en fis plus d'une fois l'épreuve avec la D.^{lle} N. : & depuis, lorsque Madame B. fut assez bien rétablie pour ne pas risquer d'être trop fatiguée par

Sept. 17.

le rapport des autres malades , je ne fis aucune difficulté de lui en faire *toucher* quelques - uns ; mais toujours avec les précautions que j'ai indiquées au commencement de ce journal , & celle sur-tout de ne jamais lui en parler ni les lui présenter , tant qu'elle étoit dans son état naturel. Ce fut de cette manière qu'outre Monsieur son mari & ses enfans , elle *toucha* , pendant le dernier mois de son traitement , plusieurs malades auxquels elle eut le bonheur d'être utile. Mais ne doutant pas qu'au moyen de cette forte de publicité , elle ne fût bientôt instruite qu'elle étoit somnambule , je pris dès lors la précaution de la prévenir & de lui en faire moi - même l'aveu. J'ose affurer , & cela , pour paroître étonnant , n'en est pas moins vrai , j'ose affurer que jusques à ce jour , elle l'avoit parfaitement ignoré. Monsieur son mari avoit été seul admis à ses crises ; & sa propre expérience en magnétisme l'avoit trop bien convaincu de la nécessité du secret que je lui avois demandé , pour me laisser craindre aucune indiscretion de sa part.

Si je ne m'étois pas imposé la loi de ne nommer personne , & si d'ailleurs ici le respect ne me forçoit au silence , je pourrois m'étendre avec complaisance sur les détails de celle de ces crises qui fut honorée de la
présence

présence d'un souverain dont le nom seul seroit assez l'éloge. Sans cesse occupé du bonheur de ses sujets, & n'envisageant dans le magnétisme qu'un moyen de plus qui lui étoit offert pour exercer sa bienfaisance, ce prince avoit voulu voir & connoître par lui-même. Ce fut un philosophe éclairé qu'il jugea les faits dont je l'avois rendu témoin, & ces faits parurent le convaincre de l'existence du somnambulisme magnétique, & de tous les avantages que l'humanité peut retirer de cet état merveilleux. Que ne devons-nous point attendre de la protection que, depuis ce jour, ce prince a accordée au magnétisme dans ses états, & du zèle infatigable des savans qui s'en occupent sous ses yeux ! L'un d'eux, dont le mérite est assez reconnu, après avoir assisté à quelques-unes des crises de Madame B., est devenu partisan zélé d'une découverte dont il a envisagé d'un coup d'œil toute l'utilité. Les recherches de ce physicien estimable ne pourront qu'en avancer & en assurer les progrès, & nous ne saurions trop applaudir au dessein qu'il a formé, de les communiquer à tous les magnétiseurs.

Je ne rapporterai point en détail toutes les différentes consultations que Madame B. donna aux malades que je lui présentai ; &

Sept. 17. même dans le reste de ce journal, je ne m'affujettirai plus à détailler jour par jour toutes les crises qu'elle eut jusqu'au vingt-fix octobre. La plupart de ces crises ayant été imparfaites, le récit que je pourrois en faire ne feroit qu'une répétition fatigante de ce que j'ai déjà dit mille fois, & de ce qui arrive journellement aux somnambules les plus ordinaires. Je me bornerai donc, à l'avenir, à donner le précis de celles de ces crises qui furent moins imparfaites, de celles qui me présentèrent quelques faits intéressans ou instructifs.

Le dix-sept, par exemple, Madame B. se plaignit que les jambes lui faisoient mal; elle prévint que si je ne les magnétifois pas en ce moment, elles ne tarderoient pas à enfler. J'aurois bien désiré qu'elle pût enfin découvrir quelque remède efficace contre ces douleurs rhumatismales dont elle étoit affectée depuis long-temps. Quelle est, lui demandai-je, la cause de cette maladie? — L'humeur, me répondit-elle, se porte quelquefois sur mes jambes. — Et qu'y fait cette humeur? — Elle irrite les nerfs, elle séjourne & ne circule pas comme il conviendrait. — Quel bien vous fais-je en magnétisant vos jambes? — Votre fluide aide au mien à circuler dans mes nerfs & à y

aire circuler l'humeur. — Qu'entendez-vous par cette humeur? Ne m'aviez-vous pas dit que c'étoit le fluide qui circuloit dans vos nerfs? — *Le fluide est du feu, l'humeur qui circule dans mes nerfs & qui les nourrit, est une espèce d'eau mêlée avec ce feu. . . .* Quand cette eau a trop peu de feu, elle s'épaissit, elle circule difficilement, les nerfs se dessèchent & s'irritent. . . . C'est pour cela que dans les temps humides où nous avons moins de fluide, nous sommes plus sujets à nous ressentir de nos douleurs. (Je n'ai voulu rien changer à la réponse que me fit ma malade.) — Ne pourriez-vous pas trouver un remède pour guérir les vôtres radicalement? — Si elles étoient moins anciennes, le magnétisme suffiroit pour les guérir, & il feroit même le remède le plus sûr, puisqu'il divise les humeurs & sur-tout cette humeur des nerfs; mais quand les nerfs en ont été travaillés pendant trop long-temps, le magnétisme peut bien soulager les douleurs, mais non pas les guérir entièrement (1).

(1) La nature sans doute peut à certains périodes des maladies, être déjà tellement affoiblie par le mal, que le magnétisme seul ne suffit plus pour lui redonner les forces dont elle auroit besoin; & (comme je l'avois dit dans le *Journal de la Dlle. N.*) c'est en ce sens qu'il feroit absurde de prétendre généralement, avec quelques enthous-

pouvoit ainsi agir en elle. Voici le précis de la conversation que j'eus avec elle sur ce sujet le vingt-un. Sept. 21.

Que fais-je, lui demandai-je, en magnétisant votre eau ? — Vous attirez en elle *la circulation* du fluide, & une fois que cette circulation est établie, elle s'y entretient pendant quelque temps. — Quel est l'effet du fluide dans cette eau ? — *Il en ôte la crudité.* — Pourquoi vous purge-t-elle, & comment pouvez-vous savoir d'avance qu'elle vous purgera ? — Lorsque mon instinct demande que je sois purgée, mon ame en est avertie par cet instinct, & elle se sert ensuite de lui pour chercher ce qui pourra produire cet effet. . . . Si mon instinct sent que le travail du fluide suffira pour cela, je vous demande ce fluide, vous me le donnez avec l'eau que vous avez magnétisée, & votre volonté *m'ordonne* alors de m'en servir. — Et si vous aviez en cela une volonté contraire à la mienne ? — Je ne le puis plus du moment que votre volonté ne suit que les indications de mon instinct. — Pourquoi donc ne le pourriez-vous pas ? Votre ame n'est-elle pas indépendante de la mienne ? — Sans doute, elle l'est dans *tout ce qui ne regarde qu'elle* ; mais toutes les fois que vous voulez ce que veut mon instinct,

Sept. 21.

vous sentez bien que je ne puis vouloir autrement. — Une fois que j'ai magnétisé votre eau, la circulation du fluide s'y entretient-elle pendant long-temps? — Cela dépend de votre volonté; & l'eau fera magnétisée pour moi, tout aussi long-temps que vous le voudrez: pourvu cependant que cette eau ne se corrompe pas; car le fluide dans l'eau corrompue *changerait*, & il me deviendrait contraire (1).

Sept. 23.

J'avois entendu parler depuis quelque temps de certaines boîtes remplies de soufre, espèces d'électrophores composés sur les renseignemens qu'en donne un ouvrage qui a pour titre *l'Ami de la nature*; je ne pouvois douter des effets salutaires que ces boîtes avoient produits & qu'elles produisoient tous les jours, sur-tout dans la paralysie & dans les douleurs opiniâtres de rhumatisme; & j'étois convaincu que l'usage de ces boîtes électriques pourroit encore s'allier utilement en certains cas avec le magnétisme, en pré-

(1) Toutes les fois que ma malade me parloit de fluide semblable, analogue, contraire ou opposé, je rapportois toujours ces expressions aux diverses manières dont le fluide universel, simple en son principe, avoit été modifié par les différens corps desquels il étoit émané.

parer & en accélérer les effets. Je l'avois pré-
 sumé ainsi, lorsque j'avois parlé en général
 de l'électricité, dans le *journal de la D.^{lle} N.* ;
 mais aussi d'après les expériences que j'avois
 faites avec cette fille durant ses crises, je ne
 pouvois croire que ces boîtes fussent bonnes
 dans tous les cas, ni que leur effet pût s'ac-
 corder toujours avec ceux du magnétisme.

On a pu voir dans ce *journal* & dans l'*Es-
 sai sur la théorie*, le détail de toutes ces expé-
 riences, & les conséquences que j'en avois
 tirées dans le temps. Je crois qu'il est inutile
 de les rappeler ici ; mais je ne cessois de les
 opposer à la confiance de quelques magné-
 tiseurs qui, persuadés que les bons effets de
 la boîte électrique ne pourroient qu'ajouter
 à ceux qu'ils opéroient par le magnétisme,
 avoient imaginé d'employer cette boîte
 comme conducteur magnétique. Plusieurs
 somnambules, sur lesquels on en avoit fait
 l'essai, en avoient porté des jugemens très-
 différens, sans doute relativement à leurs
 dispositions particulières. Les uns avoient
 assuré que ce moyen leur feroit beaucoup de
 bien, d'autres en avoient été très-fatigués ;
 quelques-uns ne pouvant supporter l'effet
 de la boîte, lorsqu'elle étoit trop près d'eux,
 avoient dit qu'elle leur faisoit du bien,
 étant présentée d'un peu loin ; d'autres enfin

avoient pris des convulsions violentes à la
 Sept. 23. seule approche de cette boîte, ou même (& c'est une chose qu'il est bon de remarquer) pour en avoir porté une sur eux, sans dessein, pendant qu'ils étoient attachés au baquet.

Affuré par des épreuves multipliées, que Madame B., étant en crise, voyoit le fluide, je fus curieux de savoir ce qu'elle pourroit dire de ces électrophores ; & pour cela, pendant la crise du vingt-trois, sans l'avoir prévenue de rien, j'armai & j'isolai une de ces boîtes, & je la priaï simplement de la prendre. Ne se méfiant de rien, elle y porta la main ; mais à peine l'eut-elle touchée, pendant quelques secondes, qu'elle la repoussa vivement, en disant : cela me fait bien mal. (Je la vis en effet changer de couleur & prendre de légers mouvemens convulsifs.) — Quel mal cela vous fait-il donc ? — Cela repousse mon fluide, il retourne à ma tête, & tout mon sang se porte à mon cœur. . . . Si cela eût duré quelques instans de plus, j'aurois eu des convulsions. — Comment cela ? — Parce que mon fluide, repoussé par celui de cette machine, s'accumuloit dans mes nerfs & se portoit à mon cerveau. — Il sembleroit, d'après ce que vous dites, que cette machine ait aussi du fluide. — Sans doute, elle en a ; & je le

vois très-bien ; mais il n'est pas comme le
vôtre. — Quelle différence y trouvez-vous? Sept. 23.

— Il est bien plus pâle, moins brillant, & plus épais que le vôtre. — Il se mêle sans doute avec le mien? — Point du tout ; celui de la machine fort comme un rouleau aussi gros qu'elle ; & le vôtre fort de vos doigts tout autour de celui-là, sans se mêler avec lui.

Je tenois en ce moment la boîte à côté de ma malade, de manière que sans être dirigée sur elle, le fluide pût passer devant ses yeux. Je la priai de me dire si ce fluide alloit bien loin de moi. — Il va bien moins vite, me répondit-elle, & beaucoup moins loin que le vôtre. . . . Le vôtre même me paroît être moins vif & moins brillant qu'il n'est ordinairement. . . . Il semble que celui de cette boîte l'arrête & le repousse sur vous même.

M'apercevant enfin que ma malade devenoit toujours plus agitée, je la priai de me dire ce que je devois faire pour la calmer. — Magnétisez-moi d'un peu loin, me dit-elle, avec vos doigts en pointe ; cela rétablira un peu le cours du sang. — Ce magnétisme ne vous calmera donc pas entièrement ? — Non : j'aurai la tête fort pesante à mon réveil, & *un goût très-fort de*

souffre au gosier & au nez. Ce goût passera
 Sept. 23. pendant la nuit ; mais je garderai encore un
 peu de pesanteur à la tête, jusqu'à ce que
 vous m'ayez magnétisée demain matin.

Le lendemain, en effet, Madame B. se plaignit à mon arrivée d'un embarras qu'elle sentoit dans la tête depuis la veille ; elle m'avoit paru être très-étonnée du goût de souffre, dont elle ne pouvoit concevoir la cause : mais ce qui la surprénoit encore davantage, c'étoit d'avoir la tête tellement meurtrie à l'extérieur qu'elle ne pouvoit la toucher sans y ressentir de la douleur. Ce que, dans sa crise suivante, elle attribua encore à l'ébranlement qu'avoit produit dans ses nerfs, le fluide de la boîte.

Si l'on se rappelle à présent tout ce que j'ai rapporté de semblable dans le journal de la D.^{lle} N., & si on le compare avec ce que venoit d'éprouver Madame B., on fera frappé de la conformité qui se trouve entre les réponses de ces deux malades, & l'on en conclura sans doute, comme je le fis dans le temps, sur les effets de l'électricité appliquée à un malade en crise.

Au moment où je donnois ce journal à l'impression, il a paru un ouvrage très-intéressant qui a pour titre : *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalépsie*

& le somnambulisme ; symptômes de l'affection

hystérique, essentielle &c. ; par M. Petetin, professeur, agrégé au collège des médecins de Lyon, 1787. Cet ouvrage doit être infiniment précieux à tout magnétiseur, par l'hommage non suspect que l'auteur rend au magnétisme. C'est un médecin qui parle à une assemblée de savans & à un collège de médecins. Il ne dit point qu'il ait magnétisé sa malade ; mais le somnambulisme qu'il décrit, soit qu'il ait été l'effet de son magnétisme, soit qu'il ait été donné par la nature seule, n'en est pas moins en tout le somnambulisme que nous appelons magnétique ; & l'auteur, par une suite d'expériences extrêmement curieuses, constate & certifie, de la manière la plus précise, tous les phénomènes que ce somnambulisme nous avoit présentés jusques à présent. Ces expériences confirment parfaitement toutes celles dont j'avois déjà rendu compte dans l'*Essai sur la théorie*, & l'auteur en tire à peu près les mêmes conséquences sur la cause & sur les effets d'un état aussi merveilleux : la réaction d'un fluide quelconque au cerveau ; la suspension des sens extérieurs ; la réunion de ces sens à l'estomac (1) du somnambule ;

Sept. 23.

(1) J'emploie ici le mot *estomac*, afin de me conformer pour l'instant aux expressions de l'auteur. Il entend réelle-

enfin l'extrême sensibilité, & la perfection
 Sept. 23. qu'acquiert en cet état ce *sensorium commune*,
 sensibilité qui rend le somnambule capable
 des choses les plus étonnantes.

L'auteur s'attache ensuite à rendre raison de tant de phénomènes : & après avoir débuté par établir quelques hypothèses qui lui ont paru être les plus plausibles d'après les faits qu'il avoit eus sous les yeux, il explique, en homme de l'art, le mécanisme d'un état qu'il considère au reste, comme étant seulement un des symptômes propres à la maladie hystérique essentielle ; symptôme résultant de l'action du fluide électrique, mis en activité par l'attention & l'imagination de la malade hystérique.

Il ne nous appartient pas sans doute, de critiquer ce qu'a pu dire un médecin en pareille matière ; le somnambulisme magnétique est vraiment du domaine des médecins : & si pour le bonheur de l'humanité, ces Messieurs veulent bien enfin revenir à s'en occuper, ce sera pour lors à nous de

ment désigner le viscère qui a ce nom, & j'ai toujours prétendu parler du *plexus solaire*. Si quelquefois, soit pour éviter les répétitions, soit pour parler le langage vulgaire, j'ai dit aussi l'estomac, il étoit facile de reconnoître qu'alors j'indiquois, non pas proprement l'organe du sixième sens, mais généralement la région où il réside.

nous borner à leur communiquer des faits,

 de soumettre l'examen de ces faits à leurs lumières, & d'attendre en silence l'explication qu'ils pourront nous en donner. Mais en proposant de simples hypothèses, M. Petetin a voulu, sans doute, les livrer à la discussion qui, seule, aidée de l'expérience qui nous manque encore, pourra en faire des vérités. Sans nous refuser donc à ces hypothèses, sans les combattre même, qu'il nous soit permis de les examiner un moment. J'aime à m'occuper de cet ouvrage, par une suite du plaisir que j'ai éprouvé en le lisant. Loin de vouloir en faire la critique, je désirerois seulement de pouvoir fournir à l'auteur quelques observations utiles; & puisque j'ai pensé autrement que lui sur la nature du fluide que tous deux nous appelons l'*agent* dans le somnambulisme, je dois chercher à m'instruire en discutant son opinion.

J'ai rendu compte autrefois des expériences que j'avois faites avec la D.^{lle} N., pour m'assurer des effets de l'électricité sur un malade en crise; je viens de rapporter celles que j'ai faites depuis, & dans le même objet, avec Madame B. : & sans dissimuler aucune des raisons qui auroient pu me faire soupçonner que le fluide électrique & le fluide magnétique animal, ne sont qu'un seul &

Sept. 23. même fluide, j'ai exposé les motifs qui m'avoient déterminé à croire que ces deux fluides, ayant le même principe (le feu élémentaire), ont cependant des modifications tout opposées. M. Petetin pense le contraire; c'est au temps & à l'expérience à nous éclairer sur ce point. Je n'ai eu garde au reste, de vouloir décider. J'ai avancé mon opinion, & en la motivant, j'ai toujours prétendu la soumettre au jugement de ceux qui auront par-devers eux plus de faits ou des connoissances plus étendues que les miennes (1).

Je ne serois point éloigné de croire que le fluide électrique abreuve nos nerfs, & qu'il existe en eux comme cause réagissante. Peut-être même est-il ce que ma malade, dans la séance du dix-sept, appelloit l'*humeur des nerfs*; & en effet, je conçois que si le feu principe, en agissant sur ces nerfs, n'y

(1) Au surplus, cette manière d'envisager le magnétisme, comme étant une branche de l'électricité, qu'elle soit juste ou non, ne laissera pas néanmoins d'avoir son bien, en ce qu'elle pourra servir de prétexte aux savans qui rougiroient de donner dans des opinions nouvelles, & qu'ils n'avoient point encore adoptées. Ces savans magnétiseront en disant qu'ils électrifient; qu'importe! s'ils sont bien intentionnés, ils feront du bien tout comme s'ils avoient magnétisé sans électriser.

éprouvoit aucune réaction, il y circuleroit comme il fait le long d'un conducteur d'acier; & je sens qu'il ne peut encore devenir pour eux, le principe du mouvement & de la vie, si son action continuelle ne rencontre en eux une réaction proportionnée. Ce feu combiné, animalisé dans nous & devenu fluide électrique, pourroit bien être ce qui opère cette réaction, & cela précisément par l'opposition que j'ai cru reconnoître entre ce fluide & le feu principe. D'après cette supposition, ce seroit dans le juste rapport du fluide agissant avec le fluide réagissant, qu'on trouveroit l'état de santé; & la surabondance du second ou le défaut du premier expliqueroient l'état de maladie, des douleurs, d'accablement, par le défaut du mouvement nécessaire au jeu de la machine &c. &c. &c. Au surplus, tout ceci n'est que conjectures; mais on doit prendre garde que je répons à des hypothèses. Je serois bien mieux fondé à observer à M. Petetin, que le fluide électrique étant un feu composé, semblable à plusieurs autres fluides connus; c'est donc à tort, que dans son mémoire, il lui donne quelquefois, par synonyme, le nom de *feu principe*. Cette dénomination ne peut appartenir à aucun des fluides composés.

 Sept. 23.

Il paroît croire encore que le somnambulisme qu'il appelle hystérique, est propre exclusivement à l'affection hystérique essentielle ; & il est aisé de voir, par l'hommage qu'il en rend au beau sexe (page 50), & par l'esprit qui règne dans tout le cours de son mémoire, qu'il pense en effet que les femmes hystériques peuvent seules devenir somnambules. Cependant *les Victor, les Violet de Buzancy*; le soldat d'artillerie que j'ai rendu somnambule l'été dernier, au bout de sept minutes de magnétisme, & pour la première fois qu'il étoit magnétisé ; le soldat épiléptique de M. de l'A. que j'ai déjà cité ; & tant d'autres encore, hommes ou femmes, n'étoient pas hystériques ni même hypocondriaques. Il faut croire que M. Petetin, animé par ses premiers succès, *voudra* avoir d'autres somnambules ; & dès lors il retrouvera le somnambulisme dans presque tous les genres de maladies. Il reconnoîtra, que de toutes les merveilles que peut produire un fluide, quel que soit son nom, premier moteur de la machine humaine, *un feu céleste* (page 51) *qui donne aux nerfs une sensibilité exquise & aux idées une facilité heureuse* ; que de toutes ces merveilles, dis-je, la plus étonnante seroit sans doute, que ce fluide

fluide ne pût avoir cette action, que sur une
une femme hystérique.

Sept. 23.

M. Petetin suppose que dans le somnambulisme, tout le travail du fluide se fait du cerveau à l'estomac & de l'estomac au cerveau. Il indique, dans sa seconde hypothèse, la marche de ce fluide; & (3.^e hypothèse) il conclut qu'il ne pourra prendre cette direction, sans se détourner des organes des sens, dont les nerfs en recevront une si foible quantité, qu'ils ne pourront plus remplir leurs fonctions. A quoi il ajoute (4.^e hypothèse) que les filets de la huitième paire, destinés au mouvement de la face, du cou & de la poitrine, conservant encore assez de fluide, le jeu de ces parties se soutiendra cependant quoiqu'elles soient dans un état d'insensibilité absolue. Je ne fais si M. Petetin n'a prétendu parler en cela que de la catalépsie; mais comme nulle part, dans son mémoire, il ne sépare cet état du somnambulisme, comme il paroît ne faire de l'un & de l'autre qu'un seul accident de la même maladie; comme d'ailleurs on voit que sa malade, toujours somnambule, n'a pourtant pas été toujours privée de mouvement & de sensibilité dans les organes de ses sens (3.^e, 4.^e, 5.^e & 7.^e expériences); en un mot, comme il finit par appliquer à nos somnambules magnétiques,

tout ce qu'il a dit de sa somnambule hystérique, il faut bien croire qu'il a voulu expliquer en même temps & le somnambulisme & la catalépsie.

Sept. 23.

Or, ne pourroit-on pas lui objecter que la suspension des sens extérieurs n'est point absoluë dans le somnambule ; qu'elle ne peut s'entendre que de leur action propre ; que ces sens continuent d'agir, comme faisant partie du fixième sens qui les embrasse tous ; que *les nerfs qui se distribuent dans les organes de ces sens*, bien loin de perdre leur jeu & leur sensibilité, bien loin d'être privés de ce fluide moteur, en sont raffaillés au contraire, & qu'ils en acquièrent une sensibilité bien plus exquisite : d'où l'on concluroit, ce me semble, ainsi que je l'avois fait dans l'*Essai sur la théorie*, que ce n'est point seulement du cerveau à l'estomac que se fait le travail du fluide, mais que c'est du cerveau à la masse entière des nerfs ; & que c'est cette masse entière qui, rendue plus sensible par la surabondance du fluide, devient l'organe du nouveau sens dont le siège est à l'estomac, ou plutôt au plexus solaire. Comment sans cela, M. Petetin expliqueroit-il donc *cette finesse de tact qui peut aisément remplacer la vue*, & dont il donne des preuves si frappantes dans les 5^e, 6.^e & 7.^e expériences ?

Il paroît que jusques à présent M. Petetin n'a vu qu'une somnambule, & cette somnambule entendoit tout le monde, peut-être parce que, sans s'en appercevoir, il le vouloit fortement : mais quand il saura que la plupart des somnambules ne peuvent entendre que leur magnétiseur, quand il se sera assuré que ces malades, sans cesser d'avoir à leur estomac un orifice supérieur, peuvent entendre ou n'entendre pas, d'un moment à l'autre, les personnes qui sont ou ne sont pas en rapport avec eux ; peut-être en admettant, comme nous l'avions fait, la propagation du son par un fluide autre que l'air atmosphérique (1), expliquera-t-il,

Sept. 23.

(1) On a pu voir dans la note 6, de l'*Essai sur la théorie*, que pour expliquer la manière dont je concevois que le somnambule peut voir ce qu'il ne peut point entendre, j'avois supposé, comme M. Petetin le fait aujourd'hui, que le son se propage, non par le moyen de l'air, ainsi qu'on l'avoit cru jusqu'à présent, mais par le moyen du fluide universel ; & je crois en effet que l'action de ce fluide est la seule cause de toutes nos sensations. Or, si ce fluide n'est autre chose que le feu élémentaire, comme je l'avois encore supposé, & si ce feu peut exister ou en acte, ou seulement en puissance, ne peut-on pas croire que toutes les fois qu'il sera mis en activité, comme feu, son action, toute naturelle pour lors, sera bien plus forte & plus prompte qu'elle ne le seroit, s'il n'avoit reçu qu'une simple détermination de mouvement, sans que sa qualité essentielle eût été développée ? Et n'est-ce point par cette raison, que la lumière, à dis-

autrement qu'il l'a fait, l'exercice du sens de
 Sept. 23. l'ouïe par l'estomac de ces somnambules.

Il pourra se convaincre encore par sa propre expérience, qu'un baquet, un arbre, la main du magnétiseur, qu'elle soit plus froide ou plus chaude que celle du malade, qu'elle le touche ou ne le touche pas, qu'elle soit électrique ou non, & même sa volonté seule, sans produire, à la vérité, l'affection hystérique dans les malades qui n'en sont pas susceptibles, produit cependant le somnambulisme que nous avons appelé magnétique, & tous les mêmes phénomènes qu'il a attribués au somnambulisme hystérique. De ces faits bien constatés, il conclura sans doute, que *s'il est absurde de supposer que par des procédés semblables aux*

tances égales, nous parvient bien plus tôt que le son? La lumière est un feu continu, actuellement actif dans toute la matière élémentaire de feu qui environne le point lumineux pris comme foyer, au lieu que le son n'est que l'effet d'un mouvement successif imprimé à cette même matière, prise seulement comme fluide élastique, & sans qu'elle soit développée comme principe du feu.

Ici l'on seroit tenté de revenir sur le rapport singulier que Newton avoit trouvé entre les sept tons de la musique & les sept couleurs primitives, entre l'harmonie des couleurs & celle des sons; pour en conclure généralement que pour nos sens, toute harmonie consiste uniquement dans les modifications, le mouvement & l'action du fluide universel.

nôtres, on parvint à charger un individu quelconque de feu principe ; que si les loix de la physique rejettent cette supposition, il faut donc que ce feu principe ne soit pas le feu électrique. Il ne sera plus étonné qu'une femme hystérique, exposée pendant une demi-heure à toute l'action d'une forte machine électrique, prenne des convulsions ; & il en conclura, je pense, comme nous l'avons fait en pareilles circonstances, que le fluide qui procure ainsi des mouvemens convulsifs à la femme qui par la nature de sa maladie auroit dû, selon lui-même, être somnambule, que ce fluide, dis-je, est différent ou même opposé à celui qui opère le somnambulisme.

Il présumera encore que les opérations du vrai feu principe, qui sans doute est bien plus actif que ne peut l'être le fluide électrique, ne doivent pas se calculer toujours d'après les loix établies pour celui-ci. Il concevra dès lors qu'il est possible qu'un homme, dont les mains ne fournissent que très-peu de fluide électrique, qu'un baquet qui n'en donne point du tout s'il n'est isolé, qu'un arbre qui laisse évaporer celui qu'il a de trop, fournissent néanmoins autant de feu principe qu'il est nécessaire pour procurer le somnambulisme à un malade qui en est susceptible. Il ne sera pas plus surpris de pouvoir avec son

~~doigt magnétiser un cèdre~~, qu'il ne le feroit
 Sept. 23. de pouvoir, avec une feule étincelle, embraser toutes les forêts du Liban. Que fera-ce, quand il aura reconnu que tout ce mécanisme, qui l'a feul occupé jusqu'à présent, n'est rien encore en comparaison de tout ce que la *volonté* du magnétiseur peut ajouter ou même changer dans les effets.

Ce fera pour lors qu'il rapportera à ce principal agent du magnétisme, tous ceux qu'il a voulu attribuer à la feule imagination du malade. On voit bien tous les jours des malades auxquels une imagination frappée, exaltée ou affoiblie, donne un vrai délire; mais ces malades, plus dignes de pitié que d'admiration, ne nous annoncent pas *qu'ils deviendront sourds ou aveugles* un tel jour. Ils ne s'occupent pas durant leur délire à chercher les remèdes qui pourront prévenir ces accidens. Ils ne nous *indiquent pas eux-mêmes ces remèdes*, ils ne nous *nomment pas toutes les substances qu'il faut employer*; & bien loin d'être en état d'en juger mieux que ne pourroit faire le meilleur médecin, c'est alors au contraire qu'ils ont le plus besoin de son secours. *Voir à travers les corps opaques, sentir, goûter par l'estomac, posséder la finesse du tact au degré qui peut facilement remplacer la vue; faire sur l'état de la maladie, & sur les diffé-*

rentes révolutions qui pourront y arriver, des prédictions qui s'accompliront à la lettre &c. Sept. 23.
 tout cela peut-il être l'ouvrage d'une imagination frappée? Tous ces phénomènes si merveilleux, que nous voyons se répéter à chaque instant & toujours de la même manière chez presque tous nos malades, peuvent-ils être produits par la seule imagination, prise du moins suivant l'acception communément reçue?

Et supposons pour un moment que l'imagination frappée dans un malade hystérique ou autre, mettant en activité un fluide quelconque électrique ou magnétique, puisse faire tomber ce malade dans un état aussi précieux que l'est le somnambulisme hystérique ou magnétique; dans un état où ce malade est en quelque sorte élevé au-dessus de l'humanité, où il peut connoître & indiquer avec certitude son mal & les remèdes qui lui conviennent, où il peut enfin lire dans son état à venir mieux que le meilleur médecin ne pourroit jamais lire dans son état présent: que d'actions de grâces ne devons-nous pas à l'homme immortel qui nous traça la route en nous donnant le magnétisme, & qui le premier découvrit à nos yeux l'usage de ces ressorts si simples & toujours cachés jusqu'à lui! Que ne devons-

Sept. 23.

nous pas encore au médecin estimable , qui s'aidant de toutes les lumières que son expérience & ses travaux lui ont acquises , cherchera de bonne foi les moyens d'étendre une découverte aussi utile au genre humain ; & qui nous conduisant dans cette route nouvelle , nous apprendra à éviter les écueils qui pourroient s'y rencontrer ! qui reconnoissant l'existence d'un *agent dans le magnétisme* , s'occupera moins encore à définir cet agent , qu'à en faire l'application la plus heureuse ! qui mettant de côté les *prophéties des nouvelles Sibilles* , & sachant néanmoins que nos somnambules peuvent devenir d'excellens médecins , nous donnera les moyens de tirer au profit de l'humanité souffrante tous les secours que le vrai somnambulisme peut fournir !

Octobre 1.^{er}

Le premier octobre j'eus une nouvelle occasion de me convaincre que la volonté , l'attention & l'intention du magnétiseur , ont la plus grande influence dans les effets du magnétisme. J'étois extrêmement accablé & fort assoupi ce jour-là , lorsque je commençai à magnétiser Madame B ; je la mis en crise cependant avec autant de facilité que de coutume. Mais n'ayant aucunes questions à lui faire , le sommeil me gagna insensiblement.

ment : je voulus d'abord m'en défendre, l'autant plus que je remarquai que ma ma-
 lade devenoit fucceffivement plus agitée ; Octobre 1.^{er}
 mais j'eus beau faire & je m'endormis enfin, lorsqu'elle n'avoit encore eu qu'environ la
 moitié de la crife. Peu d'instans après, je me sentis poussé vivement. C'étoit Ma-
 dame B. qui, s'étant réveillée en sursaut & souffrant beaucoup, avoit été fort étonnée
 de me trouver dormant, & avoit craint que ce ne me fuffe trouvé mal.

Je la remis en crife sur le champ, & je lui demandai compte de ce qui s'étoit passé & des caufes de son réveil. *Vous m'aviez quittée*, me répondit-elle, *vous n'étiez plus avec moi, votre pensée n'étoit plus à moi.* Cela m'avoit souffrir beaucoup. J'ai senti que j'allois sortir de crife ; j'ai bien voulu continuer à dormir parce que je sentoie que j'en avois encore besoin, mais je n'en ai pas été la maîtresse, & je me suis réveillée malgré moi.

Qu'on juge d'après ce fait, si l'attention, la *pensée* du magnétiseur font nécessaires, & si ceux qui magnétisent fans attention & pour ainsi dire, fans volonté, font ainsi tout le bien que réellement ils pourroient faire (1).

(1) Lorsque je dis que la *pensée* du magnétiseur, la volonté, est nécessaire pour produire le plus d'effets qu'il est

Je m'efforçai de réparer le mal que je
 Octobre 1.^{er} venois d'occasioner , & je magnétifiai ma
 malade le plus fortement qu'il me fut pos-
 sible , jusqu'à ce qu'enfin je l'eusse rendue

possible , je ne contredis point ce que j'avois avancé plus haut , & l'on auroit tort d'en conclure que si la volonté est un agent nécessaire , elle est l'agent unique. Je crois avoir suffisamment démontré que le fluide universel peut lui seul , & sans le concours de cette volonté , opérer des effets , & même en certains cas déterminer des crises. Il m'est arrivé plus d'une fois de voir la même Madame B. tomber en crise , sans que j'en eusse la volonté ou seulement l'idée. Un jour , entr'autres , pendant que je magnétifiois sa fille en sa présence , & que toute mon action intérieure étoit dirigée sur cet enfant , elle s'endormit au moment où je m'y attendois le moins ; & lorsque je lui en demandai la raison. — Votre fluide a agi sur moi , me répondit-elle , parce que la nature en moi demandoit une crise en ce moment. Si j'eusse été autrement disposée , vous ne m'auriez point endormie ainsi sans le *vouloir*. . . . Ne me quittez plus à présent , parce que votre *pensée* m'est nécessaire pour me *soutenir* , & pour rendre ma crise meilleure. . . . Vous pourrez une autrefois prévenir cet accident , en voulant fortement que je ne sois point susceptible de l'action du fluide que vous donnez à ma fille. A ces mots , j'abandonnai la fille pour ne m'occuper que de la mère ; & la fille se réveilla sur le champ.

On voit qu'en cette occasion , j'avois d'abord produit sur Madame B. l'effet qu'auroit pu produire un réservoir magnétique. La nature & la disposition actuelle de la malade avoient déterminé la crise : mais ensuite ma volonté lui étoit devenue nécessaire pour diriger , pour seconder & soutenir le travail de la nature.

parfaitement calme. Pour lors elle me ma-
 nifesta à son tour ; mais elle parut avoir
 beaucoup de regret de ne pouvoir produire
 sur mes yeux autant d'effet qu'elle faisoit par
 le passé. Je ne vous fais plus autant de bien
 présent, me dit-elle, parce que je com-
 mence à avoir moins de fluide. C'est la fai-
 son qui en est cause. Le fluide que nous
 respirons devient tous les jours plus épais
 & moins bon ; il n'est plus aussi pur ni aussi
 brillant qu'il l'étoit en été, parce qu'il n'est
 plus autant corrigé par celui du soleil.

Pendant les crises moins imparfaites que
 Madame B. avoit eues dans le temps de son
 époque d'octobre, elle m'avoit indiqué dans
 le plus grand détail, tout ce qu'elle devoit
 faire en mon absence pour se donner des
 crises, seule ; & elle avoit fixé en même
 temps les jours & les époques auxquelles
 elle prévoyoit d'avance qu'elle en auroit be-
 soin. Je ne crois point devoir faire mention
 ici de tout ce qu'elle me dit à ce sujet,
 d'autant que les moyens que son instinct
 lui suggéra pour elle-même, quoiqu'ils lui
 aient parfaitement réussi, pourroient ne pas
 convenir également, peut-être même être
 nuisibles à tout autre malade ; & c'est pour
 cela qu'il y auroit autant d'imprudence que
 d'indiscrétion à les publier.

—————
 Octobre 21.

Quelque confiance que j'eusse dans les pressensations de Madame B. , je ne voulus point cependant m'éloigner d'elle , sans avoir fait auparavant l'épreuve de ces moyens ; & pour cela , après lui avoir donné par écrit une note de tout ce qu'elle auroit à faire pour se mettre seule en crise , je la priai d'en faire l'essai le vingt-un après midi. Cet essai réussit parfaitement , & seule ce jour-là , renfermée dans son appartement , elle eut une crise qui dura trois quarts d'heure , & qui fut assez bonne pour qu'elle pût voir son état & écrire ce qu'elle voyoit. C'étoit tout ce que j'avois demandé : mais elle ne me dissimula point dans la crise que je lui donnai le lendemain , que cette manière de s'endormir seule avoit été très-fatigante pour elle ; que pour se mettre en état d'y voir assez pour écrire , elle avoit été forcée de charger très-fortement sa tête , ce qui avoit extrêmement irrité ses nerfs , & qu'à son réveil elle avoit eu la tête bien plus pesante & plus embarrassée qu'elle ne l'avoit ordinairement.

Je ne doute point que tout autre somnambule , pour peu qu'il ait le genre nerveux irritable , ne puisse comme Madame B. se donner lui seul des crises ; & si ce somnambule a été bien dirigé , il ne pourra manquer d'indiquer pour cela à son magnétiseur

les moyens qui lui feront le plus convenables. On sent assez combien cette ressource

pourroit devenir utile en bien des circonstances ; & il est vraiment à desirer que les magnétiseurs cherchent à en tirer le meilleur parti possible , en répétant de leur côté , l'expérience dont je leur rends compte. Mais je dois les prévenir aussi qu'ils ne sauroient apporter en cela trop de prudence & de modération. Ce sont de ces moyens dont il est très-bon de pouvoir user quelquefois & dans les cas d'une extrême nécessité ; mais dont l'abus pourroit être de la plus grande conséquence. J'ai eu lieu de m'en convaincre depuis mon retour auprès de Madame B. , & dans les crises que je lui ai données à dessein , elle ne m'a point caché que ce genre de magnétisme , sans la rendre décidément malade , avoit pris considérablement sur ses nerfs ; non pas tant pour les crises qu'elle s'étoit ainsi données seules , & qui lui étoient nécessaires , que pour la fatigue qu'elle avoit éprouvée durant ces crises , à lire quelques questions qui lui étoient faites par écrit , & à écrire elle-même ses réponses. Elle m'a assuré que ce genre de travail , ayant détourné son instinct de celui que la nature auroit demandé , avoit fort assoibli ses nerfs. Et ils l'étoient en effet , tellement que j'ai été obligé

de la magnétiser de nouveau pendant près
 Octobre 21. d'un mois pour achever de les rétablir.

Que les magnétiseurs qui feront tentés de répéter cette expérience soient donc extrêmement circonspects, qu'ils ne le fassent que dans les cas d'une nécessité absolue, & que sur-tout ils évitent avec le plus grand soin que leurs malades, dans ces fortes de crises, soient jamais occupés d'aucun objet hors d'eux. Si le somnambulisme prolongé mal à propos & sans nécessité, si les questions étrangères & trop souvent répétées, peuvent à la longue désorganiser le malade, comme je le pense & comme je crois l'avoir démontré, combien plus n'aura-t-il pas à souffrir de ces espèces de crises factices, dans lesquelles la présence de son magnétiseur ne le soutiendra plus, & sur-tout si l'on a l'imprudence de forcer dans ces momens-là son instinct à s'occuper de ce qui ne lui est pas propre uniquement ? Je le répète : ce moyen sagement employé peut être en certains cas de la plus grande utilité ; mais en invitant les magnétiseurs à le perfectionner, on ne sauroit trop les exhorter, à ne jamais en abuser.

Je termine ce Journal en répétant ce que j'avois dit dans le début. Les faits qu'il contient sont rapportés avec l'exa^ctitude la plus

scrupuleuse. Ces faits & les observations que j'en ai déduites directement sur la pratique du magnétisme pourront être de quelque utilité aux magnétiseurs. Tels étoient du moins mon espoir & mes motifs, lorsque je me suis déterminé à les publier. Si quelques-unes de ces observations contredisent les opinions de plusieurs magnétiseurs que j'estime infiniment, je le répète, mon objet, en les proposant, n'a nullement été de faire une critique; & ce n'est point à cela que nous devons perdre un temps précieux pour notre instruction. J'ai dû dire ce que je pensois; & je l'ai dit, non point en homme qui prétend décider, mais en homme qui doute & qui cherche à s'instruire. Quant aux réflexions, aux spéculations purement théoriques, je les ai proposées sans aucune prétention, & je les soumets encore plus volontiers au jugement de nos maîtres. Quel que soit ce jugement, il nous éclairera sans doute, & mon objet sera également rempli. Puissent-ils, soit en approuvant mes idées, soit en les rejetant, nous faire part enfin des lumières qui nous manquent, & dont ils ne sauroient être avares plus longtemps, sans perdre en quelque sorte une partie des droits qu'ils ont si justement acquis à l'admiration de leur siècle & à la reconnaissance de la postérité!

 Octobre 21.

F I N.



